

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Recueil
2020-2021

Sur le bout de la langue

ateliers conçus et animés par Olivier Campos

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand
ISSN : 2804-1364
ISBN : 979-10-93187-47-1
Dépôt légal : septembre 2022 pour la version papier
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers, résumés des séances : Olivier Campos
Textes liminaires, édition, relecture et mise en page : Olivia Sanchez

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet de développement de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

Depuis 2017, la maison de Chateaubriand a choisi de confier l'animation de ces ateliers à des auteurs contemporains, dont l'accueil constitue un apport important dans la vie de la maison, hospitalière à toutes les écritures.

Après Anne Savelli en 2017-2018, Bertrand Runtz en 2018-2019, Laurence Verdier en 2019-2020, nous avons eu le plaisir d'accueillir pour la saison 2020-2021 Olivier Campos, auteur, compositeur, déclamateur, qui a conçu et animé pour la maison de Chateaubriand un cycle d'ateliers d'écriture intitulé « Sur le bout de la langue ».

Ces six ateliers se sont attachés à explorer plusieurs genres littéraires (nouvelle, policier, fragments...) et domaines artistiques (peinture, musique, arts plastiques). Chaque séance a abordé un type d'écriture singulier, destiné à stimuler de manière originale l'imagination et la créativité : écriture musicale, écriture visuelle, écriture mémorielle, écriture alchimique, écriture collective.

Compte tenu de la crise sanitaire et de la fermeture de la maison de Chateaubriand au public jusqu'en mai 2021, une seule séance a pu être tenue sur place, dans le parc. Les cinq autres séances ont été suivies par

les participants en visioconférence. Dans ce contexte particulier, il n'a pas toujours été parfaitement évident de conserver un lien proche avec la maison et ses collections, mais les textes écrits par les participants, s'ils s'éloignent parfois de l'univers de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, sont toutefois empreints de cette même dynamique et de cette même volonté affirmée par la maison de Chateaubriand d'encourager l'écriture par l'immersion dans un lieu, une ambiance, une époque, un thème.

Des énigmes policières aux laboratoires obscurs d'alchimistes, des scènes de genre impressionnistes aux récits de souvenirs, on y lira donc, entre les lignes, cette « sorte d'unité indéfinissable » que Chateaubriand lui-même trouvait dans ses *Mémoires*. Cette unité est aussi le reflet des moments partagés par les participants au cours de ces ateliers, conçus comme des espaces de découvertes et de rencontres, aussi bien des auteurs qui les animent, des textes littéraires qui y sont lus, des œuvres qui y sont présentées, que des personnes qui les suivent et les font vivre.

Si Chateaubriand nous a, malgré lui, fermé les portes de la Vallée-aux-Loups, celle de l'écriture est restée largement ouverte sur ce champ des possibles exploré à distance grâce à l'enthousiasme des participants, dont les textes réunis dans le présent recueil conservent la trace.

Ces textes sont reproduits dans leur intégralité, tels qu'ils ont été reçus de leurs auteurs ; seules quelques coquilles, fautes et ponctuations ont été corrigées.

On trouvera pour chaque séance un résumé au début de chaque chapitre, et pour chaque exercice d'écriture les consignes données par Olivier Campos aux participants.

Olivia Sanchez
Coordinatrice des ateliers d'écriture
de la maison de Chateaubriand

Merci :

à Olivier Campos pour son professionnalisme, sa bienveillance et son enthousiasme, sa créativité et son adaptabilité,

aux participants aux ateliers qui ont autorisé la reproduction de leurs textes dans le présent recueil :

Anna Ligier

Annick Nguyen-Quy (Mannick)

Annie Lamiral

Apolline Marée

Bernadette de Raphelis

Carmen Ferchault

Claude Fontaine

Dominique M.

Élisabeth T.

Geneviève Raimbault-Thaler

Isabelle L.

Olivier Mourgeon

Pascale Hamon

et à tous les autres participants aux ateliers,

qui tous ont contribué, par leurs écritures plurielles et singulières, à la réussite de ces ateliers.

*Dans une langue jeune, les auteurs
ont des expressions et des images
qui charment comme le premier
rayon du matin ; dans une langue
formée, ils brillent par des beautés
de toutes les sortes ; dans une
langue vieillie, les naïvetés du style
ne sont plus que des réminiscences,
les sublimités de la pensée
que le produit d'un arrangement
de mots péniblement cherchés,
contrastés avec effort.*

Sur le bout de la langue

par Olivier Campos

Le but de ces ateliers d'écriture ?

Explorer la croisée des genres littéraires (poésie, textes courts, nouvelles, théâtre...) et des domaines artistiques (musique, arts plastiques).

Laisser libre court à nos sensibilités et à nos créativité.

Nous laisser guider par les œuvres classiques et contemporaines.

Écrire ; poser les mots et les signes de ponctuation, qui révèlent les souffles et les voix qui nous animent.

Jouer pour prendre du plaisir.

Chaque atelier d'écriture est constitué de plusieurs jeux d'écriture qui font autant appel à l'imaginaire qu'à des figures de style.

C'est un moment de convivialité et de partage, dans l'introspection au moment de l'écriture, et dans l'écoute lors des lectures des textes des autres participants.

En 2021, dans le contexte particulier de la fermeture des lieux culturels, ces ateliers d'écriture furent des moments uniques, partagés à distance mais dans une proximité assez magique, ouvrant une porte bien réelle sur l'autre. Des moments de rencontre, d'imaginaire et de découverte.

« [...] la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra. Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies ; il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. [...] Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier semblait respirer dans ce magique édifice ; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs, et oubliaient tous les devoirs de la vie. Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. »

23 janvier 2021

AbracadAlhambra

À l'occasion de l'exposition *Romance à l'Alhambra*, qui réunit de nombreuses illustrations réalisées pour différentes éditions des *Aventures du dernier Abencerage* de Chateaubriand, nous explorons la magie des mots exotiques autant que les proverbes orientaux pour partir à la rencontre des poèmes épigraphiques qui ornent les jardins des palais de Grenade afin d'évoquer et de révéler les mystères de la beauté.

Un décor : Grenade. Deux personnages : un homme et une femme. Un palais aux mille charmes : l'Alhambra. Pour cette première séance, chacun voyage à distance, par écran interposé, fermeture de la maison de Chateaubriand oblige. L'exotisme toutefois n'est pas loin, rendu accessible par le défilement des images et des textes. Chacun s'imprègne des paysages de cette Espagne aux couleurs de l'Orient, des poèmes gravés et des motifs mauresques qui ornent les murs et les sols de l'Alhambra, de proverbes et de mots choisis pour la circonstance. Par la magie combinant l'instant et l'ailleurs, nous nous retrouvons aux côtés des personnages de Chateaubriand, Aben-Hamet et Blanca, échappés des pages des *Aventures du dernier*

Abencerage pour rencontrer l'imagination des participants. Les amoureux (ou leurs homologues imaginaires) dialoguent tout près de la fontaine aux Lions, dans la salle des Deux Sœurs ou dans les jardins. De quoi parlent-ils?... Quand vient la séparation, on parle à la nature, aux arbres, aux oiseaux. D'amour, d'espoir, de désespoir, d'attente.

À partir d'une série de proverbes et d'une sélection de poèmes qui ornent les jardins de l'Alhambra, imaginer une formule magique en utilisant la technique du caviardage.

Dans le jardin des merveilles, mon roi pleure sa jeunesse.
Perdus dans le labyrinthe, ils s'enlacent. Face à face.
Ces nuages blancs dans l'aurore, seraient-ce des perles ?

Annie Lamiral

Tu risquerais, mon Amour, d'apparaître devant nous, légère comme un nuage blanc dans la symétrie de ce jardin aussi florissant.
Le pilier brillant de l'aurore sort de la voûte céleste. Un enchevêtrement subtil bleu court entre les perles.
Une fraction de folie fait des merveilles, beauté à l'aube, au fond du palais.

Bernadette de Raphelis

Rugissement de merveilles azulejos
Bleu sous la voûte
Attrapez dans le ciel kaléidoscope un nuage, peignez-le en rouge-feu
Les entrelacs aux cœurs ne risquent-ils pas de s'envoler ?

Isabelle L.

Perle de pureté, regarde ma beauté,
les astres veulent s'incruster là,
l'eau et le marbre semblent se confondre,
débordent des larmes de joie en un rugissement de folie.

Olivier Mourgeon

À partir d'une sélection d'œuvres de l'exposition *Romance à l'Alhambra* représentant des lieux emblématiques de l'Alhambra (jardins, fontaine aux Lions, vues intérieures du palais, etc.) et les deux personnages du roman de Chateaubriand, faire dialoguer deux amants dans ce cadre idyllique. Si possible, utiliser dans son texte des mots français d'origine arabe parmi ceux proposés durant l'atelier.

« Par le moucharabieh, j'ai aperçu le lamé de l'eau captive qui se libère en mille gouttelettes claires, j'ai vu un kaléidoscope de merveilles, et la plus belle des merveilles, c'était toi. »

Ainsi parle El-Mustapha à celle qu'il vient de rejoindre près de la fontaine aux lions. La jeune femme est saisie mais El-Mustapha ne la laisse pas se

reprendre et poursuit :

« Tu es plus fraîche que cette eau scintillante et ton teint plus éclatant que le saphir. Ton parfum d'abricot est un alcool qui me monte à la tête. Comment t'appelles-tu ?

— Zephyra.

— Zephyra, j'hésite à faire confiance à mes sens. Es-tu rêve ou réalité ?

— Je ne suis on ne peut plus réelle et peux même t'assurer que ma perfection recèle quelques petits défauts...

— ... que je ne demande qu'à découvrir », assure El-Mustapha.

Pascale Hamon

Rencontre amoureuse

Vaste est la demeure méditerranéenne baignée d'ombre et de lumière. En son centre, le patio est agrémenté de fontaines tintinnabulantes et de bassins égayés de nénuphars blancs.

Le zéphyr apporte le doux parfum des jasmins.

Héloïse et Octavio se rencontrent dans les allées du patio lorsque le soleil couchant rougeoie à l'horizon.

Ils se sont dit leur amour. Héloïse est empourprée, Octavio enflammé.

Échauffés par la discussion, ils sont emportés dans des grands gestes passionnés.

Octavio — « L'abîme et le cosmos aiment l'union de nos cœurs.

Héloïse — L'attente sublime de mon amant fait merveille.

L'union céleste de nos êtres parle dans la voie lactée.

Octavio — Je crains d'assombrir ta flamme, Héloïse. Mon père m'envoie en Inde pour rapporter les pièces de tissu nécessaires à l'ameublement et à la vêture.

Héloïse — Que me dis-tu mon ami ? T'éloigner déjà !

À peine nous connaissons-nous !

À peine tes doux mots ont apaisé mon émoi.

Tout ce temps que tu passeras au loin est une épreuve au-dessus de mes forces.

Qui me fortifiera ? Aurai-je la force de t'attendre ? »

Héloïse pleure des larmes accablées.

Octavio — « Douce Héloïse, la route est sûre. Ma frégate est solide et bien armée.

Héloïse — Toutes ces précautions apaisent mon cœur.

Octavio — Je t'offre ce saphir pour sceller notre attachement sincère.

Héloïse — Cher Octavio, la baraka t'accompagne dans ce périple incertain.

Octavio — Buvons à présent l'élixir qui scelle notre hymen.

Héloïse — Je t'attendrai Octavio. Je t'en fais le serment.

Octavio — Au printemps je reviendrai pour nos épousailles. »

Claude Fontaine

Est-ce le hasard, la baraka qui me font te croiser ?

Tes yeux d'azur, perles de pureté, près de cette fontaine brillent comme des saphirs.

Regarde ma beauté au zénith, les astres veulent s'incruster là, tels les nénuphars de ces zelliges.

Ta robe de satin écarlate me fait fondre comme un sorbet.

Il y a une alchimie, un amalgame.

Oui, l'eau et le marbre semblent se confondre.

Ils débordent de larmes de joie en un rugissement de folie.

Joueras-tu du luth pour moi ?

Olivier Mourgeon

« Lorsque j'entre ici, j'ai envie de danser et de virevolter à la manière de ces dentelles de pierre, dit Célia d'un pas alerte.

— *Ces merveilles pacifiques virevoltent en rythme sous les larmes d'un nuage blanc*, cita Azmar, un sourire tendre dans ses yeux azur.

— Serais-tu poète, Azmar ? »

Les yeux de Célia pétillaient sous le satin de ses longs cils bruns.

« Un poète envoûté par le charme de ton alchimie, Célia. Tu es pour moi *la sculpture qui fleurit dans la joie céleste et son contraste d'ombres dentelées* que chantait le grand Amin. »

Célia se pressa un peu plus fort contre le bras d'Azmar et les lourdes étoffes, couleur de safran et d'abricot, de sa somptueuse tenue. L'alambic de la tendresse distillait un doux parfum d'amour qui enrubannait peu à peu nos deux jeunes gens d'un alcool enivrant.

Par quel hasard ces deux tendres personnages en étaient-ils venus à se rencontrer, eux dont les univers semblaient à l'opposé, tel le zénith et le nadir ? Lui, noble descendant d'une grande lignée arabe, elle simple danseuse catalane que son métier conduisait à sillonner les terres hispaniques.

Laissons-les s'enfoncer dans le doux secret des enfilades de galeries ornées de zellige aux reflets pourpre, or et zinzolin. L'énigme demeure sous la voûte étoilée et sa perle de lune à l'arôme délicat...

Dominique M.

Rencontre et déambulation amoureuse dans l'Alhambra de Grenade

Ariel — Nous voilà dans ce lieu mythique à la croisée des arts et des rivières du Paradis, il nous renvoie au Moyen Âge, à l'âge d'or de la culture musulmane comme l'illustre la fontaine, le bassin aux Lions au cœur du Casa Real et des palais nasrides où nous faisons connaissance en se dévoilant au regard de l'autre à travers une déambulation et une rencontre des plus inédites et singulières. Quelle coïncidence vous a amené sur les traces de ma destinée dans ce haut-lieu porté aux nues et magnifié par François-René de Chateaubriand ? Seriez-vous, par hasard, écrivain, poète ou philosophe ?

David — Au risque de vous surprendre, je suis apprenti-poète. Je suis de ceux qui estiment que rien n'arrive par le fruit du hasard. Regardez la vasque située au-dessus des Lions, elle recèle des vers d'Ibn Zamrak, un

poète arabe, et cette fontaine elle-même est un don d'un poète juif au roi. Avez-vous remarqué que les palais de l'Alhambra sont ornements de pas moins de 200 poèmes calligraphiés ? Ils ajoutent à la richesse de l'architecture qui gagne encore en beauté mystique par le souffle poétique, n'est-ce pas ? Ces lions sont au nombre de douze comme les douze mois de l'année que nous pourrions passer ensemble, comme les douze signes du zodiaque qui nous placent sous une merveilleuse étoile. À dire vrai, quand, enclin aux inquiétudes, à l'intranquillité, on visite l'Alhambra et on croise une jeune femme de caractère au regard d'azur et visionnaire comme vous, on ne peut que s'adonner au consentement mutuel à l'ordre du miracle comme si on se laissait caresser par la fleur du ruissellement de l'Onde de cette fontaine miraculeuse qui vous apporte le sel, le piment de la vie, la perle du grand amour... Je tombe en pamoison devant votre fulgurante beauté et en poète, je vais prendre ma lyre et mon luth pour vous ériger non en princesse légendaire d'antan, orpheline du présent, dont les larmes en tombant sur la Cour firent émerger douze lions mais en joyeuse princesse de l'Ici et Maintenant, la princesse de l'Alhambra d'aujourd'hui...

Ariel — La perle singulière de vos paroles me transporte en des splendeurs cosmiques à l'image des palais nasrides de l'Alhambra, des 130 colonnes de la Cour des Lions avec ses filets de stucs couleur d'or, de la splendide Salle des Sœurs, de la Salle des Abencerages que louait Chateaubriand avec sa superbe coupole en forme d'étoiles à huit branches irradiant comme notre passion et ses mouquarnas, représentant les stalactites de la grotte où, selon la tradition islamique, le prophète Mohammed se réfugia dans sa fuite de La Mecque à Médina. Pour nous deux, ils symbolisent le ciel, les rayons, les alcôves, les nids d'abeilles de la ruche de notre amour dont nous faisons déjà notre miel : puissent ces palais nasrides être un avant-goût des confiseries savoureuses de cet amour qui flatteraient notre palais fin et gourmet, friand d'érotisme et de passion !...

Je vous connais à peine et pourtant j'ai l'impression de vous connaître depuis toujours, d'avoir retrouvé ma moitié que je cherche sans cesse et j'ai l'intime conviction que nous allons fondre nos deux êtres en un seul et recomposer l'antique nature de l'androgynie puni par les Dieux pour avoir tenté d'escalader le ciel afin de combattre les Dieux...

Tout cela nous invite à faire, avant tout, preuve d'humilité...

David — L'Alhambra et plus particulièrement la Cour et la Fontaine des Lions n'illustrent-ils pas la peur du vide avec la surabondance des décorations et des ornements du sol jusqu'au plafond et ne signifient-ils pas à notre échelle individuelle, le chant du cygne de notre solitude et peut-être – qui sait – de notre célibat ? Par ailleurs, ce foisonnement décoratif, reflet de la peur du vide, ne résonne-t-il pas comme un pressentiment, un signe avant-coureur de la richesse de la relation érotique et amoureuse qu'il nous reste à construire ?

Ariel — Je ne sais. En tout cas, cette profusion décorative n'est pas étouffante. Elle offre un rendu exceptionnel et laisse la place à la respiration, à la démultiplication de l'espace, au vide justement traversé par les rayons de l'astre flamboyant car elle laisse passer le filtre féérique de la lumière de notre amour... Allons, pressons le pas. J'ai hâte que nous cheminions ensemble vers la superbe Salle des Sœurs car nous sommes justement marqués du coin de la gémellarité, comme deux jumelles ornées d'un beau lamé qui se rejoignent enfin pour ne plus jamais se quitter dans la Constellation des Gémeaux et de la Pléiade comme Castor et Pollux mais surtout comme Pierre de Ronsard et Joachim Du Bellay. Qui plus est, nous serons sous la voûte céleste de sa coupole resplendissante de lumière qui, avec ses creux, donne une impression d'éloignement, de méditation, de mouvement, de mise en perspective, signe que nous cheminons vers la lumière, La Luchia : elle dansera sous nos yeux avec les étoiles... À nous de tenter d'attendrir ces comètes de lointaines galaxies à travers nos désirs, nos sourires mis en arpegges par nos deux lyres... En effet, vous ne devinez jamais, je suis également poétesse et l'ALLANT-BRAS est une source intarissable d'inspiration pour moi avec ses arcades, ses stucs merveilleusement ciselés, ses azulejos à nuls autres pareils semblables à des vitraux aux entrelacs et aux arabesques mauresques à la Matisse et ses plafonds aux étoiles à huit branches et à l'herméneutique sibylline à l'image de votre charme discret et obscur...

David — Comme la Muse de *La nuit de mai* d'Alfred de Musset, j'ai le sentiment d'entendre résonner le vers liminaire « Poète, prends ton luth et me donne un baiser... ». Pussions-nous faire la paire et déchiffrer

le fameux papyrus obscur et invisible des 200 poèmes que renferme l'Alhambra, en décrypter la quintessence et y lire, y construire un avenir à deux ? Qu'en dites-vous ?

Ariel — Nous ne parviendrions peut-être pas à décrypter la quintessence de la poésie arabe de l'Alhambra et c'est tant mieux ! Elle est insondable, insaisissable. Cet algèbre du mystère participe de la magie, de l'alchimie des lieux. En revanche, les poètes parlent, le plus souvent, la même langue. J'en veux pour preuve *Le Cantique des Cantiques* ou *Le Cantique des Oiseaux*... Chaque pas, chaque poème nous rapprochent... « Dites-moi ce que vous écrivez et je vous dirai qui vous êtes... » Nous sommes déjà sous les douze signes du zodiaque, ce qui me semble de bon augure, nous sommes également portés, propulsés sous une bonne étoile ! Faites-moi lire quelques-uns de vos poèmes, je ferai de même et nous pourrons sans doute construire et écrire un avenir à deux...

David — Vous êtes un Oracle, une Pythie, une magicienne qui a deviné, déchiffré les intermittences et les arcanes de mon cœur flamboyant parsemé d'astres sensuels et érotiques et de nébuleuses d'émois, émaillé des arpèges de l'amour et traversé par les accords parfaits d'une idylle, mon cœur à l'herméneutique pourtant si sibylline à l'image de ces entrelacs mauresques d'un autre temps et d'une culture si différente de la nôtre, ou peut-être pas si différente ? Nous pouvons ainsi mettre en arpèges à notre façon, avec l'art et la manière, la beauté romantique et poétique de ses vestiges et de ses artefacts. David n'est-il pas un prophète pour les trois religions monothéistes ? Et Abraham, patriarche biblique de la Genèse et ancêtre des arabes et des juifs, ne participe-t-il pas également des trois cultures monothéistes ? Dieu n'est-il pas avant tout amour, compassion, empathie et bienveillance contrairement à ce que prétendent les fanatiques de tous bords ?

© Apolline Marée

L'arôme des roses, jasmins, lauriers roses glisse ses doigts parfumés dans les entrelacs de fines dentelles. Les arcades souples déroulent leurs courbes autour du patio.

Au centre, les lions bleus, gardiens du bassin palpitent sous la voûte céleste. De leurs gueules s'échappent des soupirs, des rugissements étouffés. Que murmurent-ils aux étoiles ?

La fontaine disperse de fines larmes qui rafraîchissent à peine l'air incandescent. Voyez-vous le nuage en roue de feu approcher dans le ciel azulejos ?

Mina et Amar ne voient rien du décor édifié par le poète. Le parfum des fleurs de nuit ne leur parvient pas. Seuls, deux regards ombreux tissent la nuit noir acier.

Mina se redresse. Le luth qui enveloppait leurs nuits aimantés s'est remis à jouer. Ses notes tentent de lever le rideau de tristesse de son corps frissonnant. Sur sa robe de satin, les cœurs-grenades s'éteignent un à un. Amar ne souffle aucun mot d'espoir. Il ne regarde pas Mina. Son cœur navigue déjà au loin. Sur le vaste océan. Son corps s'affaisse sur le lion bleu outre-nuit. Le lion conquérant. Celui qu'il emportera avec le cœur de Mina.

« Mon Tendre, qu'as-tu de si important à me dire ? (Mina sort son téléphone portable.)

— Voilà..., Mina, ma bien-aimée, mais à qui écris-tu ? Ne peux-tu pas m'écouter un instant ? Crois-tu pouvoir découvrir l'amour en couleurs fondues dans les entrailles de ton téléphone mobile ?

— C'est bon. Je t'écoute. Pourquoi m'as-tu...

— Je pars, je pars dans une semaine. Un tour du monde, un envol à travers l'univers. Je ne sais pas combien de temps...

— C'est quoi ce délire, Amar ? Ainsi c'était donc ça, espèce de zinzolin rouge. Tu m'avais pourtant promis que... enfin je croyais...

— Je t'aime dans l'ombre des merveilles, Mina. Mais ici sur l'île Azulejos, le kaléidoscope s'est rétréci. Je me suis engagé sur le navire *Le Nadir*. Une mission scientifique au long cours. Je vais étudier l'impact des plastiques sur les océans.

— Ah, tu me quittes pour des bouts de plastiques, des nénuphars étoilés qui s'enfoncent, s'enroulent, se déroulent dans le rouge des eaux. Je sens que je vais rugir, rugir au ciel étoilé de jaune.

— Cesse tes rugissements, ma bien-aimée. C'est sérieux... je pars. Je reviendrai. Je te rapporterai l'amulette-nuage de feu irisé. »

Isabelle L.

Grenade. Dernier jour de notre voyage de noces. Romain et moi, nous sommes levés aux aurores pour être les premiers à pénétrer dans l'Alhambra. De petits nuages blancs sont restés accrochés à la coupole. Un si délicat collier de perles. Les rayons du soleil enveloppent les piliers azurés de la Salle des Deux Sœurs. L'espace d'un instant, nous nous croyons seuls au monde dans ce labyrinthe orné de fresques mauresques. Nous nous faisons face. Nous nous enlaçons. Langoureux baiser. Tendre alchimie de l'amour. Bonheur intense. Plénitude de l'instant. Soudain, claquements de sandalettes sur les dalles de marbre. Les visiteurs se rapprochent. Pressés de les garder à distance, nous reprenons notre déambulation.

« Le Bassin des Lions ! Waouh ! Viens, Romain, on fait un selfie !

— Mais, Manon, on est en plein contre-jour. Déplace-toi là un peu sur la droite ! Attends, je vais la doubler avec mon portable ! Non...

— Que se passe-t-il ?

— C'est...

— Parle, enfin !

— C'est... Arlette ! Ma grand-mère ! Elle s'est étranglée avec un noyau d'abricot ! »

Romain s'effondre, accablé par cette sordide nouvelle. Arlette, c'était sa deuxième Maman quand il était enfant. Dans le jardin des merveilles, Romain pleure sa jeunesse.

Annie Lamiral

Près de la fontaine aux lions, à l'Alhambra, Élise et Hugo se retrouvent en cachette.

Hugo — Tu risquerais, mon Amour, d'apparaître devant nous, légère comme un nuage blanc dans la symétrie de ce jardin florissant.

Élise — Par hasard, le crois-tu ?

Hugo — Une fraction de folie fait des merveilles au fond du palais.

Élise — Pas d'amalgame, la bougie safranée que tu as allumée, m'a guidée jusqu'à toi. Le satin de ta voix, un enchevêtrement subtil, bleu court entre les perles.

Hugo — La voûte céleste azur, élixir ou sirop, tout azimut, veillera sur notre Amour.

Bernadette de Raphelis

À partir d'une seconde série d'illustrations (paysages de Grenade, motifs mauresques, éléments de décor...) et du poème de Federico Garcia Lorca intitulé *Soir*, imaginer un monologue du personnage de l'amante esseulée, sous la forme d'une invocation, d'un appel à son amant qui s'en va ou est parti.

Viatique pour l'éternité ¹

Mon très haut amour, je ne jurais que par toi, l'écu de l'Alhambra
Mais Jupiter t'emporta au gré d'une ire déchaînée et démontée
Et désormais, juchée sur un piton rocheux, effondrée et explorée
Je tentai de caresser des yeux la fleur de ton âme de chevalier courtois...

1. Inspiré d'une citation de Vladimir Jankélévitch : « Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été : désormais, ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir été est son viatique pour l'éternité. »

Que ne ferais-je pas pour revivre avec toi cette idylle feutrée de soie !
Mais quelle consolation a minima, pour toi que celle d'avoir été ?
Seule consolation et peut-être précieux viatique pour l'éternité !
Mon seul ange consolateur est pour moi ce palmier de l'Allant-Bras,
Cette nature que tu m'offris en partage sur cette oasis de beauté,
Avec ces coquelicots, ces hibiscus balayant du regard des nuées d'oiseaux
Ces azulejos traversés de couleurs cosmiques et ourlés de peupliers
Et dans un ciel de traîne et le sillage d'une envolée d'étourneaux
Je tentai en vain de décrypter le mystère des 200 poèmes en arabe
Qui ornent jardins, plafonds, frontons de ces mauresques palais
Et qui louent aux anges les arcanes de l'amour en poétiques syllabes
Y compris le nôtre si singulier hors de l'entre-soi que je n'oublierai jamais...
Cette fontaine des Lions alimentera à jamais la souvenance de notre
union
Avec ces arabesques en cascade, ces stucs d'or ciselés dans le rétroviseur
Qui demeurent, intacts, aux tréfonds de mon âme vagabonde sans leurre
Comme la réminiscence involontaire la rémanence d'une joyeuse liaison...
L'Alhambra n'est-il pas le chant du cygne de notre amour agonisant
Tissé d'une foisonnante toison ornementale, miroir de la peur du vide,
Prélude à ta Disparition, à ton dernier roman accompli de ton vivant
Avant que la tempête ne t'engloutisse à jamais de ses déferlantes avides ?
Histoire inachevée d'un amour courtois, pourquoi, mon Perceval le
Gallois ?
Pourquoi ne pas avoir mis en arpèges nos singulières vies sous un même
toit ?
Demeurent, à fleur de vie intérieure, les douleurs profondes de l'existence
À quoi bon vivre au mois de mai sans légère et insouciant luminescence ?
Enfin, je m'adresse, dans une invocation puissante à vous, goélands des
mers,
Puissiez-vous, au cœur du cimetière marin où gît mon chevalier bien-aimé
Murmurer l'incantation, la mélodie d'un Cantique des Oiseaux éphémère
Et danser la ronde du deuil à travers la mélodie du Requiem de Fauré.

© Apolline Marée

L'attente

L'ombre descend sur l'Alhambra. Héloïse a allumé la bougie qui fleure le parfum musqué dont elle est également parée.

— Rien ne m'agrée, soupire-t-elle.

J'ai posé le luth qui ne sait égrener que des mélodies accablées.

Les oiseaux ne pépient plus d'amour.

Les nénuphars essaimés sur l'eau du bassin n'ont plus leur éclat lumineux.

J'ai bu l'eau pure de la carafe posée sur la table de cuivre. Elle est fade.

J'ai goûté le sorbet d'abricot que ma servante a confectionné pour secouer ma torpeur.

Rien n'y fait. La vie a perdu son goût suave. Elle s'éloigne de moi.

Quand me reviendras-tu Octavio ? Avant que je m'étirole, je t'en prie.

Tout ce temps, j'ai scruté l'horizon infini.

Mes yeux fatigués n'ont plus de larmes.

Est-ce bien une voile qui se profile à l'horizon ?

N'est-ce pas un mirage ?

La voile s'approche. C'est elle.

Un homme se tient sur le pont de la frégate et me hèle joyeusement.

Mon cœur bondit. C'est lui.

Claude Fontaine

Quelle folie d'être repassée ici, où nous nous sommes promenés si souvent.

Pour m'attendrir, pour souffrir à ton évocation, pour te faire revenir à moi ?

Il y a peu, tu admirais le miroitement de l'eau, ces longs arbres formant chemin, cet azur si profond, puis ton regard se posait sur moi, encore et toujours pour louer mon esprit, ma beauté, mon tempérament si accommodant. Mais aujourd'hui, je ne suis plus belle, ni spirituelle, ni de bonne compagnie.

Aujourd'hui, je suis seule mais ne supporte plus mes amis, je souffre, mais ne veux pas être sereine.

Je veux que tu prennes mes mains et me dises que je suis ton rêve et ta réalité, et que mon parfum t'enivre.

Ne peux-tu être cet oiseau tout proche ? Viens me rejoindre, fends les cieux, traverse les mers et chante-moi les merveilles que tu découvres sans moi.

Pascale Hamon

Dis-moi, Lune, quand mon Amour reviendra ? Tu tournes mes jours. Tu habites mes nuits. Je suis lasse de compter tes quartiers et tes demies. Pourquoi mes jours et mes nuits si lentement s'écoulent ? Suis-je devenue une ombre ? Suis-je un arbre sec ? Ou un nénuphar ? Me suis-je perdue dans le labyrinthe ? Dis-moi, Lune, quand mon Amour reflleurira.

Annie Lamiral

La douleur plante ses crocs dans mon cœur-grenade. Prêt à exploser. Le temps s'est arrêté au bord du rivage de son départ. Mon doigt parcourt les routes qui le ramèneront sur la plage des Aloès. Mes pieds s'enfoncent dans le sable froid. Mon châle ne me réchauffe pas.

Combien de jours se sont écoulés, depuis que son navire a disparu à l'horizon ?

Le temps de son absence s'égoutte dans mon cœur tourmenté.

Attendre, attendre ? À quoi bon attendre ? Encore ? À tendre mes soupirs vers l'Aimé ? À tendre l'oreille ?

Plic-Ploc, Plic-ploc, murmure la fontaine-nénuphar. Son empreinte s'est dissoute, emportée par les feuilles mortes.

Vais-je reconnaître le son de ses pas ? Fontaine-nénuphar, as-tu entendu parler de son retour ?

Depuis combien de temps a-t-il disparu dans le soir écarlate d'un jour d'automne ?

Non, ce n'est pas le soir écarlate qui l'a emporté. C'est l'heure bleue. Oui, l'heure bleue redessine le paysage. Le soleil las de parcourir Monts et Merveilles s'effondre. Les oiseaux se taisent. Le cèdre azur s'enfonce dans les racines de l'obscur. L'air s'épaissit. L'heure bleue se joue de mon attente.

Les flots déchaînés frappent mes pieds, me cinglent le visage, le corps.
Pourquoi rester au-dessus du noir nuage ?

Retourner vers notre cèdre, l'entourer de mes bras, le serrer...

Cèdre, cèdre, témoin de nos premiers baisers, nos premières caresses. Poser une main sur l'écorce rugueuse, m'adosser à son tronc, vider ma tête, disperser l'attente au cœur de l'arbre, boire en retour son énergie, la faire remonter le long de ma colonne, me redresser et emporter les mots du cèdre azur, les mots du retour proche de l'Aimé...

Isabelle L.

Loin, tu es parti très loin.

Abandonnée, sans l'espoir d'un retour.

La voile file vers l'horizon, toujours plus lointain, jusqu'à basculer dans le vide au-delà de l'océan.

M'as-tu dit que tu ne reviendrais pas ?

Je l'ai imaginé peut-être ?

Une petite voix me souffle à l'oreille : « Ne baisse pas les bras ». « L'être qui aime vraiment est toujours enclin aux inquiétudes ».

Je vais suivre le conseil de ce petit oiseau de bon augure qui sur la fontaine se désaltère, insouciant du futur. Il murmure : « L'attente ne sera pas plus dure, si tu maîtrises ton cœur. »

Bernadette de Raphelis

Célia s'est posée sur le rebord d'une fontaine. Elle savoure cette heure où la nostalgie teinte de bleus et d'ocres l'Alhambra, à la silhouette lointaine. Au pays de l'attente, l'eau bruisse lentement sur le bassin garni d'azuléjos. Le marbre de la vasque s'égayé du pépiement d'un oiseau, au plumage d'un saphir soyeux.

« Quel doux amalgame en mon cœur que la splendeur de ces jardins aux longues colonnades de peupliers, qui portent mon regard aux pieds du palais des merveilles, et la mélancolie de l'absence qui m'habite. Azmar s'en est allé, je ne sais ni quand ni où le retrouver. Quel élixir pourrait donc éclairer la bougie de mon incertitude ? L'éclat écarlate de ce nénuphar porterait-il en son sein le début d'une réponse ? »

Elle le dépose doucement dans le creuset de ses mains et lui demande de guider ses songes...

Dominique M.

Mes paupières débordent de larmes,

perles de pureté transparente.

Je ne te dirai jamais mon amour,

L'attente est plus dure à supporter que le feu.

Mais je garde le secret et sur l'eau mes songes s'évadent...

Sur la rive, trois immenses peupliers, des coquelicots écarlates et cet oiseau azur et safran. Pourrait-il être notre messager et te parler, te veiller mon amour ?

Olivier Mourgeon

« La peinture souffre plus facilement la représentation du cadavre que la sculpture, parce que dans celle-ci le marbre, offrant des forces palpables et glacées, ressemble trop à la vérité. »

6 février 2021

50 nuances de noir

Comment écrire une nouvelle policière en trois mouvements à partir d'un choix d'extraits musicaux, d'un choix de répliques cultes de films noirs et de vocabulaire d'argot ? Une plongée exceptionnellement sombre dans des paysages très éloignés de la Vallée-aux-Loups transformés en scènes de crimes.

Changement de décor et d'ambiance pour une plongée au cœur des films noirs. Au rythme d'extraits musicaux résolument jazz ou aux sonorités plus contemporaines, des paysages se dessinent dans l'imaginaire de chacun, d'abord dépourvus du moindre être humain. Ici une mer faussement calme, là un parc en plein Paris. La côte normande, l'Amérique ou le Puy de Dôme. Des nuages d'automne, un ciel indigo ou un vent glacial. Des mélodies jouées au saxophone ou un profond silence. Des oiseaux, des rats, des goélands, des insectes sur un pare-brise et des lapins dans les herbes hautes. Puis, par un effet de zoom emprunté au cinéma, des cadavres émergent des paysages. Règlement de comptes, crime passionnel, accident tragique, acte de psychopathe ?...

Inspecteurs, témoins et autres personnages hauts en couleurs se croisent pour résoudre les enquêtes imaginées dans le dos de l'hôte absent. Les répliques de films célèbres et un vocabulaire fleuri émaillent les récits. « Quand je vais raconter ça à ma femme... », entend-on s'étonner Chateaubriand à la manière de Columbo dans son vieil imperméable froissé...

Après la description d'un paysage connu ou imaginaire (flore, faune, ciel, météo...), opérer un mouvement de caméra et resserrer son champ en s'attachant à un point précis décrit de manière plus nette, puis imaginer et décrire une scène de crime avec l'apparition d'un cadavre. Dans un deuxième temps d'écriture, imaginer un dialogue entre deux personnages, dont un enquêteur, établissant les premiers éléments de l'enquête ; si possible, affecter l'un des personnages d'un tic de langage. Enchaîner avec un interrogatoire ou une perquisition visant à conclure l'enquête. Si possible, utiliser une ou plusieurs répliques cultes de films policiers ou des mots d'argot des prisons.

Crime en enfer ou le paradis enfui

Le soleil avait brillé par son absence toute la journée. Le ciel plombé s'était paré de toutes les nuances de gris que l'on ait pu jamais imaginer. Une immense palette céleste entre le blanc et le noir. Les lourds nuages chargés d'humidité occupaient tant de place qu'aucune touche de bleu, si pâle soit-il, n'avait pu voir le jour. Et le soir qui s'apprêtait à s'installer ne changerait rien à ce tableau déjà sombre. Ici, tout avait une couleur unique, un peu comme ces films noirs où bons et méchants se

ressemblaient étrangement. Il fallait deviner les véritables couleurs de ces polars aux histoires féroces.

Sur l'asphalte, des bruits de pas résonnaient, jouant une marche funèbre accompagnée par les cris des corbeaux au plumage de jais. Des relents d'une cuisine grasse s'enfuyaient des conduits d'une miteuse gargote où même un ogre aurait refusé de manger. Musique noire pour une ambiance encore plus noire.

À la limite du lugubre, la nuit ne venait pas seule. Elle était suivie d'un étrange voile opaque, fermant définitivement un horizon dont la ligne de crête ne dépassait pas le sommet des plus hauts gratte-ciel de cette cité aux allures de ville maudite. C'était à celui qui paraîtrait le plus haut. Compétition pathétique entre des buildings, à la manière d'enfants se hissant sur la pointe des pieds, afin de se faire plus grand face à un adversaire dans la cour de récréation.

Sur le macadam de la 7^{ème} avenue, la fine bruine qui tombait depuis le lever du jour dévoilait des traces irisées au sol. Seuls, quelques rats en goguette avaient l'air de les trouver jolies. La chaussée, défoncée par une circulation intense, formait des flaques parfois profondes. Dérisoires mares urbaines où jamais aucune vie ne prendrait place. Néanmoins, tout n'était pas complètement mort. Sur le trottoir, guère en meilleur état que le reste, quelques brins d'herbe, héros végétaux, eurent l'immense volonté de transpercer le bitume. Une fleurette tenterait peut-être sa chance et fleurirait un beau matin. Petite chose à la fragile apparence mais à l'incroyable force face à des monstres de fer et d'acier. Métal hurlant. Cette nuit, comme la précédente, elle continuerait en silence et sans répit son implacable quête de soleil et de ciel bleu. Juste vivre encore un peu, et si possible voir le jour se lever sur ce coin de jungle, urbaine, froide, moderne. Une plante folle dans une avenue folle. Le combat semble si inégal. La vie contre la mort. La lumière versus les ténèbres. Bataille éternelle dont le fragile équilibre prenait parfois des allures de guerre de tranchée.

Sa bataille à lui, il l'avait définitivement perdue. Adossé contre un pan de mur à la vieille peinture s'écaillant, entre deux poubelles débordant d'ordures, il donnait l'impression de cuver un mauvais alcool. De ses mains blanches aux doigts exagérément longs, il se tenait le ventre tentant d'endiguer le ruisseau sanguin qui s'en échappait. Ses beaux yeux noirs figés, fixaient l'impasse d'où il semblait venir. Une longue mèche

de cheveux châtain clair recouvrait son large front. Il était beau dans son costume bleu marine pourtant fort élimé. Certainement pas une première main, ce blazer et cette chemise plus vraiment blanche. Mais, il les portait bien, même si maintenant, tout cela n'avait plus vraiment d'importance. Plus personne ne le regarderait, du moins plus grand-monde désormais alors son costume bien taillé, ça lui faisait une belle jambe à dire vrai. À ses pieds, des souliers vernis aux semelles trouées, brillaient d'un étrange éclat à la faveur de la lumière blafarde, celle d'un minable éclairage public. Ce quartier qui excellait par son immense pauvreté n'était pas doté de ces beaux réverbères des avenues chics de la ville, de ces beaux endroits qu'affectionnent touristes ou riches résidents. Car ici tout le monde était pauvre et même les lampadaires suaient de la misère. En fait, c'était un endroit parfait pour crever la gueule ouverte, comme un chien galeux dont on se débarrasse. Près de l'inconnu au clair de lune, se tenait une jolie lame argentée, manche maculé d'un beau sang frais. Elle exhalait une odeur métallique, écœurante fragrance. C'était son ultime compagne. Pour elle, il aurait une dernière érection. Je meurs mais je t'aime encore. Vois comme je pense à toi. Toi, qui me tues. Toi, qui m'offres la mort. Tu as pénétré ma chair comme je te le faisais autrefois. Paroles muettes, seul le corps parle. Il est là et il n'attend plus rien. Juste rester encore un peu comme un désespéré au bout d'une branche. Mais elle se brise sous le poids, et il tombe, tombe dans un abyme sans fond. Maintenant, le sang écarlate se mêle aux larmes du ciel. Petit ru qui file vers le caniveau le plus proche. C'est la vie fuyant au travers des égouts de la ville, libérée d'un corps devenu inutile. L'herbe est-elle plus verte ailleurs.

« Santa Maria que pena. Tu en penses quoi toi ? Une idée de l'heure de la mort ? »

Ainsi parlait l'inspecteur Alfonso Lopez. Il venait de poser la question rituelle exprimée lors de toute découverte d'un corps. Alfonso Lopez possédait outre un talent pour la salsa et le son, un fort accent portoricain. De ces intonations chaudes et chantantes, il éprouvait une grande fierté. Mais aussi une grande colère lorsqu'on lui demandait de quelle région du Mexique il était issu. PUERTORICO lançait-il avec un immense mépris pour l'imbécile qui l'insultait en le faisant passer pour un vulgaire bouffeur de tacos. Non, lui il venait de San Juan, plus belle ville au monde

à ses yeux. De son île natale, outre son éloquence caractérisée, une classe et allure ensoleillée. Bel homme, Alfonso prenait un soin tout particulier à être propre et chic, et ce en toute circonstance. Même au-dessus de ce cadavre au ventre troué, au milieu de la nuit et de nulle part, il portait un élégant costume, presque un sur mesure et des chaussures dont on pourrait légitimement demander, comment il pouvait se permettre une paire pareille avec un simple traitement de fonctionnaire de la ville.

Rien de commun avec John Darcy, le médecin légiste. Lui, à force de travailler avec les morts, en venait presque à leur ressembler, un quasi mimétisme avec sa clientèle quotidienne. Comme ses patients, la parole rare, le teint terne et cireux, les cheveux jamais coiffés. Il se donnait des allures de savant fou que l'on aurait extirpé de force de son labo d'expérimentations interdites. Mais John Darcy possédait un talent, un don même. Il savait les faire parler, comme personne, tous ces macchabées qu'on lui amenait jour après jour. Il devenait leur voix, eux qui ne pouvaient plus rien dire. Il devenait leurs yeux, eux qui ne pouvaient plus voir les auteurs de leur trépas. Lopez et Darcy étaient un duo des plus improbables, n'ayant pas l'ombre d'un point commun. Deux experts dans leur domaine respectif et l'immense respect qu'ils éprouaient l'un envers l'autre suffisait pour créer une alchimie suffisante lorsqu'ils devaient travailler ensemble sur une affaire. Et celle-ci n'avait rien de plus ou de moins que les précédentes. Peut-être un peu plus glauque en raison de ce quartier fort malfamé, de cette petite pluie fine qui s'acharnait à tomber sur les deux hommes et leur mort.

Des cordons de sécurité retenaient les curieux venus observer pourquoi la police, pour une fois, s'était donnée la peine de venir. Elle qui rechignait à mettre les pieds dans ce trou à rats.

« Bon, ce que je peux te dire pour le moment, c'est qu'il est mort depuis moins de deux heures. Pas de rigor mortis. Un seul coup de lame. D'ailleurs la longueur de celle que l'on a retrouvée semble correspondre mais je te le dirai une fois que je l'aurai fait venir à la maison. Cette dague est rare, très rare. Une pièce unique. Putain de merde c'est une arme de femme ça. Et elle n'a eu peur de frapper, plaie nette et profonde, la salope !!

— Madré de dios !! une femme, dis-tu ? »

Et en bon catholique qu'il était, Alfonso se signa pour la seconde fois depuis son arrivée sur les lieux du crime.

« Laisse donc tes bondieuseries aux grenouilles de bénitiers. Ici c'est pire

que l'enfer. Même Lucifer foutrait le camp loin, très loin.

— Ah Johnny, ne blasphème pas. Dieu est partout même là et là et puis nous sommes tous ses enfants quoi que nous fassions.

— Mon cul, des fils de pute, ça oui !!

— Dios mio, je te pardonne car je sais que tu es le meilleur. »

Et Lopez se signa à nouveau.

« Dis-moi, Johnny, tu le connais bien ce quartier ?

— Oui, malheureusement. Je le connais par cœur ce bouge. J'y ai grandi et jusqu'à présent j'ai tout fait pour ne plus y remettre un orteil. Et là, voilà que je retourne en enfer à cause de toi ! Putain de merde. Tu me fais chier !!

— Hola amigo, je n'y suis pour rien si ce gars est venu se faire dézinguer ici. Tiens, regarde, on dirait qu'il est venu de là. »

Alfonso désignait la minable impasse face à eux.

« Oui, j'en suis sûr. Il a les yeux figés sur ce point précis », confirma le médecin d'un ton las.

Toujours accroupi, Lopez se leva, tout en prenant soin que son genou ne touche pas le sol. Hors de question de salir son beau pantalon à la pliure parfaite.

« "Boys", emballez-le et allez le porter à la morgue centrale. C'est tout pour lui, il en a assez vu ce soir. »

Darcy se prépara également à quitter les lieux. Il ne pouvait rien faire de plus, donc s'appêtait à escorter son patient. Il aimait les accueillir en personne pour que les morts se sentent chez eux une dernière fois.

« Johnny, pour une fois, viens avec moi. J'ai besoin de toi sur ce cas, puisque tu as l'air de connaître ce lieu comme ta poche. Ah, ne dis pas le contraire, tu me l'as pratiquement avoué. Et ça te changera de tes autopsies dégueulasses. »

Darcy ouvrit la bouche pour objecter, mais se ravisa presque aussitôt. Des années qu'il n'avait plus posé un pied ici. Un retour aux sources un peu particulier, mais dans la vie on choisit rarement ses moments. Alors ce soir ou un autre ne faisait pas une grande différence.

« Ok ça marche. Bon, mais il va falloir me laisser faire sur ce coup-là. On ne fait pas n'importe quoi dans ce quartier. Il a ses codes et surtout ses règles qui ne te sont pas habituelles. Allez viens et ne fais rien sans que je te dise. Regarde bien, il y a un club là, juste derrière ces gros containers. Il faut être né ici pour le savoir. Aucun flic n'est capable de le repérer. »

On ne sait si Lopez leva les yeux au ciel pour le remercier ou bien pour implorer sa grâce. Lui seul le savait et il emboîta le pas à celui du légiste, fort sûr de lui. Il frappa à une porte bien cachée des regards indiscrets, en respectant un code précis.

« Santa Madré de Dios, mais tu as donc tes entrées dans ce quartier, je ne savais rien de toi on dirait.

— T'inquiète, mec, Darcy est un blaze connu. On entrera sans problème si tu te tiens tranquille le Latino. Avec moi tu n'as rien à craindre, car sinon je ne te donne pas une heure pour survivre ici. »

Un malabar ouvrit, observa les deux hommes et d'un simple regard les invita à pénétrer le lieu interlope. Il faisait sombre, très sombre. Ça sentait, pêle-mêle, le tabac, l'alcool, le sang, la sueur et le mauvais sexe. Au fond de l'étroit couloir, une lourde tenture noire dissimulait une vaste pièce dotée d'un bar immense. À sa gauche, un piano droit trônait. Assis sur un vieux tabouret, un non moins vieux pianiste jouait sa partition sans lever les yeux sur les nouveaux venus. Une femme, ou plutôt une vamp se tenait de dos, les coudes sur l'instrument. Elle était grande, mince, une chevelure noir corbeau. Elle se retourna et posa un regard de braise, transperçant le cœur des deux hommes soufflés par sa vénéneuse beauté.

« Une Madone, fit Lopez.

— Une pute », répliqua Darcy.

Leurs réflexions respectives furent brusquement interrompues par l'irruption du tenancier de ces lieux. Ni jeune, ni vieux. Ni grand, ni petit. Qui pouvait-il être, lui qui ne ressemblait à rien. Sauf à un homme qui avait l'air de sentir le soufre et la luxure.

« Messieurs, bienvenue chez moi. Que puis-je faire pour vous satisfaire ? Un verre ? Une jolie fille ? Des jeux ? Ah mais je vois à votre allure que vous êtes deux dignes représentants de nos forces de l'ordre. Qu'attendez-vous de moi ? Dites-le et je ferai mon possible pour vous être utile. Mais je manque à la plus élémentaire des politesses, je me présente, Santa, Adolf Santa pour vous servir. »

Les deux hommes se regardèrent légèrement interloqués. Il sortait d'où celui-là ? Ils ne l'avaient pas vu venir comme surgi de nulle part.

« Inspecteur Lopez et médecin légiste Darcy. Un corps a été trouvé, près d'ici. Peut-être fréquentait-il votre établissement ? Voilà une photo de l'individu, le connaissez-vous ? »

Un frisson parcourut le dos d'Alfonso pendant qu'il prononçait ces mots.

Il était profondément mal à l'aise. Dans sa tête, il se refit un nouveau signe de croix et une prière de protection. Darcy, lui, durcissait son visage. Cet endroit lui rappelait trop de mauvais souvenirs pour être heureux d'y revenir. Pourtant, il ne pouvait se détacher les yeux de la mystérieuse jeune femme. Elle ne disait rien, seul son regard parlait pour elle et elle en disait long avec.

« Darcy ? Oh Johnny !! »

Lopez tira le légiste de l'emprise qu'il subissait.

« Donne donc la photo à Monsieur Santa. »

Il la tira de sa poche comme une mécanique et la tendit au propriétaire du bouge.

« Adam !! C'est Adam Rivera, notre pianiste attiré. Lui, là, qui pianote comme il peut c'est Bernie. Il est venu en renfort quand Adam ne s'est pas présenté ce soir. Oh par tous les dieux que s'est-il passé ? Pauvre gars. Un type chouette vous savez. Réglo avec ça et jamais un mot de travers. »

Alfonso écoutait sans croire à un traître mot sorti de la bouche de Santa. Hijo de la putana, se dit-il, tu cherches à m'embrouiller enfoiré.

« À quelle heure devait-il commencer ?

— Oh mais comme chaque soir à 19 h tapantes. Ève, raconte à ces messieurs de la police ce que tu sais ? Vas-y ma belle n'aie pas peur. Tu n'as rien à craindre d'eux. »

Elle esquissa un pas vers l'inspecteur, tout en ignorant superbement le médecin légiste, toujours sous emprise. Il serra les poings en se sentant ainsi rejeté par cette beauté fatale.

« Venez avec moi, inspecteur, je vais tout vous dire », la voix vénéneuse. Elle prit entre ses doigts sa cravate de soie bleue joliment assortie et l'entraîna vers un coin plus intime de la pièce. Il flottait dans l'air un doux parfum de mort. Une atmosphère mortifère propre à pervertir un saint. Darcy n'en revenait pas, lui du quartier était évincé par un gringo venu d'ailleurs. Au fond de lui, s'instillait une haine violente propagée par des murs suintant d'ondes négatives.

« Oh Lopez tu vas où comme ça mec ? On est venu à deux alors on interroge à deux. Tu crois que ça va se passer comme ça enflure de mexicain. »

L'insulte à ne pas préférer pour Alfonso. Il se dégagea des mains d'Ève et se tourna vers Darcy.

« Cabron !! que te voy a matar !! »

Les deux hommes, jusque-là bons collègues à défaut d'être amis, en vinrent aussitôt aux mains. La situation s'envenimait au point de vouloir en découdre l'un envers l'autre comme deux ennemis héréditaires se faisant une guerre implacable. Comment en était-on arrivé là ? Que se passait-il donc pour que tout soit soudainement perverti ?

Une lame, fine, droite, surgie de nulle part, entra en scène. Les mains vives de Lopez s'en saisirent et sans la plus petite appréhension, il enfonça l'arme blanche dans le ventre du légiste qui s'écroula et expira dans un râle rauque. Le flic lâcha la dague. Il était maculé du sang de Johnny désormais mort. Dans ses yeux se lisait l'incompréhension de ce qui venait de se produire. Quel sortilège avait frappé les deux hommes pour que l'un tue l'autre ?

« Allons, allons, inspecteur, il y a des endroits où il ne faut surtout pas pénétrer. Vous ne le saviez donc pas ? Adam lui aussi l'ignorait et il a fait les frais de son ignorance. Il s'est montré beaucoup trop curieux ce soir tsss tsss. La curiosité est un vilain défaut vous dit votre Bible. »

Santa frappa dans ses mains pour révéler un brasier à la place du bar.

« Vous aussi, vous vous êtes montré trop soupçonneux, je ne pouvais pas vous laisser investiguer davantage. Il y a des prises de risque dont le prix est parfois très élevé à payer pour le commun des mortels. »

Santa semblait plus grand maintenant et dans ses yeux brillait un éclat d'or.

Qui était-il ? Qui étaient ces gens qui gravitaient autour de lui ?

« Darcy, Darcy, Darcy. Pourquoi es-tu revenu ? Tout allait bien pour toi. Pas une bonne idée de rentrer dans une maison d'où l'on s'est enfui. Et il n'aurait pas dû vous emmener avec lui car maintenant vous allez devoir y rester pour l'éternité. Mais je manque à tous mes devoirs d'hôte, Je me présente. Je suis SATAN et bienvenue à la porte de l'enfer. »

Lopez tenta de se signer une fois encore, sûrement l'ultime occasion de se soustraire à son funeste destin, mais c'était trop tard pour lui. Ni Dieu, ni ses saints, ne pourraient plus rien pour le sauver des griffes du démon. Adieu le paradis et bon séjour en enfer.

Carmen Ferchault

Il est 5 heures, l'aube éclaire discrètement l'horizon ; l'immense étendue de la mer laisse mourir ses vagues sur la plage qui accueille chaque rouleau avec la régularité d'un métronome. Mais l'aurore s'impatiente et surgit brusquement, projetant sa lumière chaude sur le ponton qui serpente et s'élanche à l'assaut de la ligne d'horizon. Alertés, des goélands venus de nulle part fouettent le ciel de leurs larges ailes blanches. Leur criaillement affole les nuages à l'horizon qui s'ébouriffent et s'enflamment et leur reflet dans le miroir de la mer rend plus violente cette symphonie prometteuse d'une journée peu ordinaire.

Sur la plage, une barque que lèche obstinément le ressac de la mer, semble échouée là de manière insolite. Mais que fait-elle ? attend-elle un pêcheur qui tarderait à arriver ? ou aurait-elle amené la veille au soir un passager qui l'aurait négligemment abandonnée ? Ses avirons traînent sur le sable comme les deux ailes d'un oiseau blessé. Mais quelle est cette masse informe bercée par les vagues, non loin de ce frêle esquif ?

Mais oui, c'est un homme, encore jeune mais déjà robuste, la peau basanée, un petit baluchon resté accroché à sa ceinture. Il semble dormir profondément... Mais non, un filet de sang coule de son crâne ouvert... Et comme l'aurore qui flambe à l'horizon, les rames sont rouge sang...

À l'heure où la vie reprend, une voiture mystérieuse aux vitres noires stoppe brutalement sur le parking de la plage. Un inspecteur de la brigade criminelle, l'allure décidée, en descend. Il traverse péniblement la plage de sable fin et rejoint l'homme qui a fait la macabre découverte et a lancé l'alerte. Il l'interroge sur les circonstances de sa découverte mais l'homme reste pétrifié et presque sans voix. Un seul mot sort de sa bouche : « Bizarre »... « C'est bizarre ». — « Comment cela ! » réplique l'inspecteur qui ne peut s'empêcher de répéter : « Bizarre, vous avez dit bizarre ? Comme c'est bizarre ! »

L'homme est alors pris de panique car de simple témoin et « lanceur d'alerte », il se sent accusé, ou du moins soupçonné...

Cet homme si tranquille, ce promeneur innocent, voit sa vie basculer, sa réputation salie ! Mais il doit répondre au flot de questions de l'inspecteur qui, lui, fait son travail méthodiquement, rigoureusement, avec pour objectif de rendre un rapport circonstancié et de faire avancer l'enquête au plus vite.

« À quelle heure avez-vous fait votre découverte ?

— Que faisiez-vous si tôt sur la plage ?

— Avez-vous l'habitude d'y venir ?

— N'avez-vous croisé personne d'autre sur la plage ?

— Y avait-il une arme près du corps ? »

L'homme ne sait plus rien, ne se souvient plus de rien, ne souhaiterait qu'une chose, ne jamais avoir été mêlé à cette affaire. Cependant, peu à peu l'inspecteur réussit à le mettre plus à l'aise et la mémoire revient à l'homme. Oui, il a croisé un homme chargé d'un lourd sac à dos et qui courait sur la route où l'attendait une moto qui a disparu en trombe. Mais l'inspecteur a alors le regard attiré par un objet brillant à moitié enfoui dans le sable. Et voilà que l'objet se met à vibrer obstinément, comme s'il voulait dire : « Écoutez-moi, j'ai la clef de l'énigme ! » Soulagé, l'inspecteur s'en empare, conscient qu'il tient là un précieux indice. Mais au fond, après tant d'années de service et sur le point de prendre sa retraite, monsieur l'inspecteur de la brigade des stupéfiants connaît le scénario par cœur. Finalement, cette histoire n'était pas si « bizarre », malheureusement...

Mannick

Le ciel de janvier est gris, lourd de nuages humides.

Il doit être 7 h du matin. Le jour se lève doucement. Deux mouettes semblent danser dans un courant d'air ascendant, suivant la mélodie du saxophone. La vue est panoramique depuis le dernier étage qui domine la vallée de la Bièvre. En face, juste sous le ciel, on aperçoit Sceaux, le lycée Lakanal dominé par une cheminée de briques, le toit du Pavillon de l'Aurore, et plus à droite Le Plessis-Robinson. Derrière, la lisière du bois de Verrières. Quelques lumières furtives, de rares voitures, au loin les réverbères ainsi que quelques feux de signalisation.

Les gouttes de pluie frappent la baie vitrée avec plus d'intensité.

À travers elles, toutes ces petites lumières se transforment, le paysage devient un tableau impressionniste, juxtaposition de petites touches fugaces. On devine plus près la forme des pavillons. En contrebas et

juste derrière la vitre, les jardinières de lavande qui ont résisté à l'hiver.

La porte-fenêtre qui mène à la terrasse est entrouverte et bat légèrement avec le vent. Une forme inerte est étendue à l'extérieur. Le jour qui se lève révèle maintenant un corps de femme bizarrement allongé. Elle porte une robe de soirée sombre. Sa jambe et sa cheville gauche sont à l'intérieur de l'appartement et tout le reste de son corps est étalé dehors, exposé au vent et à la pluie. Elle semble dormir. Son visage est fin, encadré par de longs cheveux bruns. Ses bras sont crispés, repliés, tordus comme si elle avait voulu se protéger. La pluie coule sur son visage sans la déranger. Sa poitrine ne bouge plus, ses yeux fixent le ciel avec crainte... Elle est morte. La lumière de plus en plus présente offre plus de détails. Une petite bêche est plantée dans son abdomen.

Inspecteur Ramos — Vous êtes le témoin ?

— Oui, enfin je suis le voisin de Monsieur André. J'ai entendu une violente dispute au milieu de la nuit, il devait être 5 h 20 à 5 h 30, car c'est l'heure où mon chat vient généralement se blottir contre moi. Il adore se glisser sous ma couette et poser juste ses pattes avant sur mon visage... mais cela me réveille à chaque fois !

— Peut-on revenir au sujet, s'il vous plaît ?

— Oui j'ai entendu des éclats de voix puis des bruits sourds et des cris. Monsieur André est un voisin très calme et je ne l'entends pour ainsi dire jamais. Ce n'est pas le cas de la voisine du 6^e, elle, c'est tous les jours ! On n'en peut plus dans l'immeuble.

— Restons-en aux faits, je vous prie !

— Donc j'ai entendu ce bruit. Ça m'a d'autant plus surpris que Monsieur André est parti en week-end hier matin avec sa fille, étudiante en architecture... très brillante...

— Sans doute, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse...

— Bref, vers 6 h 30 après un cri particulièrement horrible, je suis sorti de mon appartement et j'ai vu la porte d'entrée de mon voisin ouverte. Il y avait de la lumière dans l'entrée, des objets renversés, mais personne ne répondait à mes appels. La porte de l'ascenseur venait de se fermer. J'ai couru à la fenêtre, j'ai vu quelqu'un sortir de l'immeuble en courant. C'est seulement après que j'ai découvert le corps.

— Pouvez-vous le décrire ? C'était Monsieur André ?

— Non, visiblement quelqu'un de plus jeune, une vingtaine d'années tout au plus au vu de sa démarche et de ses vêtements. Il est parti sur un skate et a dévalé la rue de la Fontaine en direction de Sceaux. Visiblement un skater expérimenté. Il avait un sweat clair avec une capuche...

— Vous connaissez la victime ?

— C'est une amie de la fille de Monsieur André, je l'avais déjà croisée. Monsieur André prête facilement son appartement lorsqu'il s'absente.

— M. Courdacher, peut-on aller chez vous ?

— Vous êtes les bienvenus... Si vous pouvez juste retirer vos chaussures pour ne pas salir. J'aimerais garder mon parquet propre !

— Votre histoire ne tient pas la route monsieur. À 6 h 30 on ne voit rien en bas. Par contre je note que vous avez des contusions et des griffures sur les mains et un peu de terre sous vos ongles.

— C'est mon chat, il est un peu bagarreur !

— Tu me prends pour un Mickey ? Et ces traces sur la moquette ? T'es foutu mon gars !

Allez, embarquez-le !

Olivier Mourgeon

Des achouchouttements compromettants à Étretat

Allegro

L'hiver est peu désert. Étretat est un paradis désert. Aux couleurs de l'hiver, la mer est fulgurante de beauté : elle épouse une couleur très particulière, bleu outremer lapis lazuli comme si elle était passée sous pavillon sous climat méditerranéen à la faveur d'un changement, ou d'un réchauffement climatique. L'architecture gothique des falaises, le sable blond aux dires d'Henri de Régnier ou gris foncé, le ciel azuré « glaz » (bleu ou vert de gris) comme disent les bretons, ciel de traîne entre un crachin, un petit grain et le retour du beau temps parsemé d'archipels de colliers de nuages déployés en corolles, empruntent la couleur de l'océan comme des caméléons par mimétisme par chromatisme musical et

pictural comme autant de variations sur un même thème. Les déferlantes offrent le tempo, entrent dans la danse, au pas du mouvement de l'allegro en apportant sur un plateau une frise laineuse d'écume déployée en corolles d'orchidées immaculées. La grève est désertée, dépeuplée – pas un chat, pas une âme qui vive – les sentiers détremés sont labourés de boue, de tourbe de meulière – Étretat est désertée par les touristes et c'est tant mieux ! – Demeurent une connivence, un aparté d'anachorètes, de poètes, d'écrivains ou d'artistes ou d'individus en quête d'un havre de paix et de silence, d'une méditation existentielle, d'un ascétisme extatique, d'un profond ressourcement... Ils fuient, à l'accoutumée, Étretat, forteresse artistique, déflorée, assaillie par un raz-de-marée de troupeaux de moutons de Panurge, bruyants, imprudents, irrévérencieux et incivils se déversant comme un polluant invasif dans la baie, défigurant et dévastant la petite valleeuse... Les quelques visages qui se croisent étonnés, voire sidérés et ébahis, s'interrogent, se recon-naissent mutuellement et s'échangent une impression de solitude consentie et complice – Quelle aubaine ! Quels instants délicieux ! À savourer sans compter ! Une ample nuée de mouettes mue par l'instinct grégaire sous l'emprise de courants ascendants, virevolte, balaye de ses ailes le paysage d'un mugissement, strident pianissimo, soprano staccato, qui retentit, qui vibre et qui résonne jusque dans les Lointains jusqu'au silence singulier du grand large, en pleine mer en osmose avec le bruissement et le va-et-vient incessant de la houle. Le calme n'est qu'apparent avant la Tempête, la grosse mer au vent mauvais, le bruit et la fureur. L'Aiguille Creuse qui aurait peut-être abrité le trésor des Rois de France et qui fascine tellement les enfants éblouis est comme un signe avant-coureur du drame qui se profile en filigrane. Mais, pour l'instant, personne ne pressent la catastrophe. Une tonnelle de genêts jaune d'or est en pleine efflorescence au bord du précipice. – Échappée belle – On se serait presque cru dans un paradis de sable fin, un paysage convenu de cartes postales dans un voyage organisé très conventionnel, très encadré et très snob du club Méditerranée n'eût été la singulière beauté des lieux aux innombrables facettes à la faveur de la saison, au gré de la lumière et de l'heure de la journée. En outre, des symboles, des métaphores se glissent subrepticement dans ce paysage naturel si minéral mais à la puissance évocatoire si forte comme une incantation : l'éléphant de la Porte d'Amont, si souriant, rappelle à notre mémoire l'éléphant bleu de

notre enfance, cet âge d'or de l'innocence, cet incommensurable trésor de l'insouciance où se mêlent également une complète spontanéité et un total franc-parler sans filtre accompagné, épaulé de la tendresse infinie de nos parents sur une douce musique de jazz tout droit sortie d'un film de Woody Allen. Le saxophone sur une tonalité vive et gaie joue des gammes ascendantes et des trémolos jusqu'au moment où...

Adagio

Un travelling de la caméra se déplace dans un mouvement panoramique de la Manne Porte dont l'embrasement est en forme de chat, animal familier des enfants, jusqu'à la Porte d'Amont en passant par la Porte d'Aval et son aiguille avec la majesté d'une cathédrale arborant sa flèche jusqu'au ciel pour attendre les étoiles... et peut-être les hommes ? Elle évoque par ce mouvement lent le passage du temps, cette sédimentation millénaire qui a donné le jour à ce paysage d'exception à l'architecture d'albâtre, digne des compagnons bâtisseurs du Moyen Âge et souligne également la brièveté, la fragilité de l'existence humaine et son échelle entre deux infinis... Ce panorama somptueux a inspiré les artistes, les peintres, les écrivains, les poètes, revenus parfois cent fois hanter ces mêmes lieux comme Guy de Maupassant ou Victor Hugo ou les impressionnistes et tenter d'en décrypter l'épais et obscur mystère et les secrets par tous les temps. La caméra finit par s'épuiser, par zoomer brusquement et par se focaliser sur le pied de la trompe d'éléphant de la Porte d'Amont où figure, comble, acmé de l'horreur et de l'effroi un macchabée, un ange poignardé, transpercé au cœur par une dague – Silence – Point d'orgue – Arrêt sur image – Un zoom avant laisse entrevoir à travers un mouvement Adagio, le visage immobile, inerte, cadavérique, traversé par l'innocence, d'un enfant, d'un chérubin de cinq ans. Il est habillé du voile d'une immaculée et involontaire solitude. Cet ange n'a rien d'un ange consolateur – Disparition sans consolation – Il n'avait pas l'âge de mourir. Il avait toute la vie devant lui – Même pas la consolation d'avoir été – Pas de viatique pour l'éternité¹ – On a violé son consentement. On a bafoué l'image, le visage, la fraîcheur de l'innocence – On a assassiné,

1. Allusion à Vladimir Jankélévitch : « Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été : désormais, ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir été est son viatique pour l'éternité. »

usurpé l'insouciance. Ici et maintenant, il ne vit que par procuration dans le cœur d'airain de l'assassin, monstre d'insensibilité – L'enfant gît, sans vie, sans promesse de l'aube sans promesse ni « Rêves d'amour » ni « Scènes d'enfants »... Son petit corps inerte de petite fille à la chevelure rousse, privé du droit à la différence, privé de sa poupée et de ses parents, a été sujet à des attouchements, puis lacéré de coups de serpe et froidement exécuté. Indignité – Barbarie – Sauvagerie – Abjection à ciel ouvert... Meurtre sans vergogne, sans scrupule, sans pitié. Qui a bien pu commettre une telle monstruosité ? Une monstruosité d'autant plus abjecte, inique qu'elle a été commise dans le cadre superbe, splendide d'Étretat : la magnificence de la baie, de la valleeuse rehausse, souligne, d'un vivant contraste, la gravité, l'effroi incommensurable du crime... Insensible à la beauté, ne devient-on pas enclin aux pires atrocités, insensible à la douleur et à la souffrance humaine ?

Andante

Quelques jours plus tard eut lieu l'audition d'un témoin, l'instituteur Candide car on soupçonnait un professeur d'école, Sieur André d'avoir violé et assassiné la petite Amandine...

Candide — « Z'étais un de ses collekes. Sieur André avait une passion, un penchant pour la perverse-cité pour les tites files : il les mettait en file, les portait aux nues et les photographiait toutes en cascade en rafale souvent nues. Comme un manne-niaque il avait la niaque pour collectionner ces clichés, ces corps volés, ces choses vues ou plutôt reluquées et consultait sa base de fillettes dénudées avec pépère-verse-cruauté-cité.

Inspecteur scrutateur — L'avez-vous déjà surpris en train de faire des attouchements sur ses fillettes ?

Candide — Il se cachait pour faire des achouchouttements. Il faisait tout cela en privé. Il ne faisait pas cela à vi-vi-pas-sage dédédé-couvert, notre Dédé ! Il savait garder les formes, cachait son Je, jeu, son ego susurre-dimensionné.

Inspecteur scrutateur — A-t-il déjà été soupçonné d'avoir violé une petite fille ?

Candide — Vous savez ici c'est un petit village nor-ment : la loi du Si-Si-lance prévaut et les mères et les p'tites files sont plutôt incitées à garder le silence et à avoir honte. Qui plus est, comme le pro-fesse-à-

ces-heures avait été maire, tout le monde même l'inspecteur de Ya-qu'a-démon-démi-e le crin-craignait, craignait le retour de Bât-bât-ton et les repré-sailles. Il a peut-être déjà violé Amandine une première fois sans payer d'amende ni encourir de peine et en dînant tranquillement avec sa femme avec du lait d'amande et le souvenir de sa peau douce. Ils n'avaient pas eu d'enfants : bien sûr ce n'est ni une ex-Suze ni une a-a-ccuse-action... Au passage, Sieur André était alcoolique et en cure de dés-intox-attraction. Mais il s'était rabattu sur les enfants. En tous les cas, à la petite Amandine, il lui a dit Amen-dites, dites Amen... »

Scherzo

Une perquisition a lieu au domicile du suspect Sieur André sur un mouvement et une tonalité plutôt vive et animée ! Place au Scherzo ! Haro sur Sieur André !

Inspecteur scrutateur — Sieur André, je suis mandaté pour perquisitionner à votre domicile car vous êtes soupçonné d'avoir procédé à des attouchements sur la petite Amandine qui était l'une de vos élèves et de l'avoir violée et assassinée...

Sieur André — C'est un abus de faiblesse. En tant que préfet, je pourrais vous attaquer en di-femme-action et vous rétrograder et vous retirer tous vos galons. Je suis un professeur des écoles des plus exempt-plaires. J'en veux pour preuve ma hiérarchie, mes collègues, les parents d'élèves et mes élèves. Vous semblez méconnaître le principe de la pré-s-onction d'innocence...

Inspecteur scrutateur — Pardonnez-moi Sieur André mais j'entrevois sur cette table des photos des plus complot-mettantes qui révèlent un penchant maniaque de pervers narcissique et de pédophile...

Sieur André — Excusez du peu, mais je suis un talent-tue-eux artiste et j'ai une appétence pour la photographie et notamment pour le portrait : j'ex-scelle dans celui des enfants, c'est pas de ma faute !...

Inspecteur scrutateur — À y regarder de plus près, je constate que ces fillettes sont dénudées et en gros plan, vous avez commis un délit de porc-nos-graphies et d'abus de faible-laisse.

Sieur André — Vous êtes vraiment rétrograde et un-rien-égard. En 68, tout s'y prêtait. C'était monnaie courante et on ne trouvait rien à redire, au contraire. On devrait rétropédaler aujourd'hui, revenir en arrière ? Vous êtes vraiment vieux jeu.

Inspecteur scrutateur — Admettons que je sois un vieux réactionnaire. Il n'en reste pas moins que votre maison suinte le crime et que figurent des traces de sang mani-aque-infestes sur le parquet...

Sieur André — Enfin c'est le comble, l'a-potée-ose infernale du ridicule. Nous avons tué le cochon il y a deux jours comme chaque année pour faire des conserves. Est-ce repris-en-cible de faire des réserves pour se prémunir contre l'hiver ?

Inspecteur scrutateur — Tiens donc ! La belle affaire ! C'est plutôt vous la tête de cochon ! et les petites qu'il faut prémunir contre vous qui êtes un danger public !

Sieur André — Attention à vos remarques ! Vos injures et tout ce que vous dites pourra être retenu contre vous. N'oubliez jamais que je suis un préfet, une personne publique et que je ne tolérerai pas d'être couvert d'eau-propre-sobre, de déshonneur et roulé dans la boue par un nabot et un freluquet de flicailon sans éducation et sans culture !

Inspecteur scrutateur — En attendant, c'est moi l'inspecteur et je n'ai pas l'intention d'être in-spectateur, un simple spectateur. Par ailleurs, jusqu'à nouvel ordre, la police municipale fait partie des mairies et vous êtes bien placé pour savoir qu'un inspecteur doit faire des études supérieures et passer un concours très difficile. Je prends ça pour outrage à agent public et vous mets en garde à vue pour m'avoir insulté et rabaissé. Pour vous montrer que je ne suis pas dénué de culture, je vous rappelle que la culture ne préserve pas de l'inhumanité, de la sauvagerie et du crime, comme l'histoire moderne l'a montré... Votre outrance-si-engeance semble vous accuser et confirmer votre nature de pervers narcissique et de pédophile. Je voudrais rendre grâce et justice à la petite Amen-dites pour ce meurtre monstrueux et inique et à toutes les autres fillettes qui ont été victimes d'attouchements. Allez ouste les mène-hauttes ! Allez aux ordres ! Que justice soit faite ! Cette fois, à vous de dire Amen et pas Amen-dites à Amandine ! Pauvre petite ! Paix à son âme ! Elle ne demandait qu'à vivre et devenir une femme, peut-être une mère et avoir une petite fille !

© Apolline Marée

L'oiseau, invisible jusqu'à maintenant, fait un piqué vers le sol puis s'immobilise presque pour se laisser porter par les courants descendants.

Il atterrit doucement sur une branche et observe. C'est presque le crépuscule, l'air est doux bien que l'automne soit bien avancé. Les ailes de l'oiseau frémissent légèrement comme s'il secouait son habit, puis tout rentre dans l'ordre. Il peut s'installer dans le silence. Il se sent protégé par les quelques arbres qui l'entourent, condition nécessaire pour reprendre son inspection. C'est qu'il ne serait pas contre se mettre quelque chose sous le bec.

Le manoir, à quelques encablures, forme un fond agréable. Cela pourrait être un terrain de chasse intéressant mais l'oiseau craint les mouvements et cris qui s'en échappent parfois. Pour l'heure, tout est calme et silencieux.

Un envol soudain de martinets qui s'attardaient surprend notre oiseau, aux aguets soudain. C'est alors qu'il perçoit un bruit infime, un léger frottement feuillu, l'avancée prudente d'un trotte-menu. Il va en faire son affaire. S'il s'y prend bien.

Au moment même où il s'apprête à faire un nouveau piqué vers la proie, un épervier fond sur le rongeur et l'emporte.

Notre oiseau, dépité, marque sa désapprobation en donnant de petits coups de tête désordonnés.

Il s'envole plus loin et remarque soudainement des mouvements furtifs qui pourraient s'avérer intéressants pour son petit creux à l'estomac. Il décide, contre toute prudence, de s'approcher au plus près.

Un homme gît à terre près de son chien. Tous deux ont un trou rouge au côté gauche. Le décès doit être récent, pas encore d'insectes, pas de prédateurs. L'oiseau s'envole plus loin, le sang ne fait pas partie de ses mets de prédilection.

Approchons-nous de la scène car il nous faut trouver des indices, la cause de la mort, l'arme qui a servi à la funeste besogne. Bien que le meurtrier n'ait pas cherché à la cacher, l'arme est invisible.

Pascale Hamon

Highlander à Ouistreham

C'est en avril. La journée a été chaude dans la contrée de Ouistreham. Quelques nuages pluvieux ont traversé le ciel, une légère ondée a recouvert le sable. Si bien que la grève a retrouvé sa virginité intemporelle.

L'éclaircie vient d'apparaître et un arc-en-ciel traverse le firmament de part en part, séparant à l'est le ciel chargé de nuages du ciel d'un bleu pur à l'ouest.

La mer est calme et se berce tranquillement, prolonge la plage étale.

Seules quelques crêtes moutonneuses ornent les vagues.

La couleur des flots reflète le ciel bleu récemment lavé. De sorte que les éléments composent une harmonie paisible.

Le brisant étant éloigné de la côte, le ressac fait retour avec un grondement assourdi et régulier comme le son mat du tambour.

Il y a une atmosphère de pureté sans cesse renouvelée, tandis que les eaux du ciel et de la mer se confondent. Une forte brise marine soufflant de l'ouest chasse les embruns humides.

On se croirait au premier soir du monde lorsque les éléments seuls perturbaient la tranquillité de la nature.

Dans ce paysage serein, le ciel laisse tomber une volée de vanneaux qui s'abattent dans des creux d'eau pour déterrer les vers de vase.

Mouettes et goélands prennent le vent, voltigent puis se posent en quête de quelque menu poisson ou étrille égarés non loin de la grève.

Leurs cris stridents emplissent la scène d'appels gutturaux tantôt apaisés, tantôt déchaînés.

De sorte que la bataille des goélands et des mouettes laisse présager des possibles conflits du monde des humains.

*

Dans le port, le ferry pour l'Angleterre lève l'ancre en lâchant sa corne de brume.

La promenade du front de mer se déroule sur des kilomètres, et les exploits du 4^{ème} commando, depuis le monument de la Flamme jusqu'à la statue du légendaire joueur de cornemuse William Bill Millin, jalonnent les différents points remarquables en rappelant les violents

combats menés il y a soixante-dix-sept ans.

À son extrémité, la plage est bordée d'une collerette de dunes d'oyats et d'une rangée de cabines de plage.

Soudain, dans l'obscurité naissante, au creux de la dune, apparaît une masse sombre.

Un homme repose au fond d'un repli sableux. Il est de grande taille et, à y regarder de plus près, il est roux de poil et blanc laiteux de peau.

Une crinière fauve encadre son visage énergique, dont la pâleur cadavérique laisse penser que la mort remonte à quelques heures.

Ses yeux pâlis par la mort ont dû être bleu azur.

Il est couché sur le dos et un macaron rouge tache son poitrail.

L'élément le plus singulier de sa personne est son costume anachronique.

En effet, il est vêtu d'un kilt qui témoigne de son origine écossaise.

Le kilt est tissé d'un épais drap de laine, dessinant des quadrillés bleu et vert bordés d'un fil jaune.

Comme pour signer l'origine de l'homme, une bouteille de Ballantine's est jetée à quelques pas.

On relève une pipe à tuyau droit. Caché dans un massif d'oyats, on retrouve également un pistolet, un arménium à canon court muni d'un silencieux, ce qui explique l'absence de déflagration dans un paysage par ailleurs si calme.

*

À la douane, on retient un groupe d'Écossais car l'un d'entre eux est porté manquant. Ils viennent de Glasgow et d'Édimbourg pour honorer la mémoire de Millin, d'où leur tenue festive.

Dans le groupe, se trouve le fameux détective écossais Ian Mac Nair, connu en Écosse pour démêler les arcanes claniques.

Un inspecteur est dépêché de la police criminelle de Caen.

Mac Nair se met immédiatement à sa disposition. Il a un français approximatif et un terrible accent roulé du terroir écossais.

Mac Nair — Un membre de notre groupe est manquant et l'on nous a retenus à la douane.

Barrois — L'un de vos compatriotes a été retrouvé mort dans la lande qui borde la plage du débarquement.

Mac Nair — Damn it. Vous avez des news ?

Barrois — On a fouillé la victime et ses papiers révèlent qu'il s'agit d'un certain Mac Leod.

Mac Nair — C'est ce guy qui manque à l'appel.

Barrois — On va interroger les voyageurs qui vous accompagnent.

Mac Nair — Je vais vous présenter un certain Fraser qui « s'est frictionné » avec Mac Leod à plusieurs reprises au cours de notre voyage.

Barrois — Je vous suis reconnaissant. Vous faites avancer hardiment l'enquête.

Mac Nair — Mais auparavant, vous me verrez contraint de faire un petit détour par l'histoire de notre Bonnie Scotland.

Fin XVII^e, début XVIII^e siècle, eurent lieu en Écosse les révoltes jacobites. Ces guerres avaient pour objectif de ramener les descendants de la Maison Stuart sur le trône de Grande-Bretagne.

Les soldats écossais, ou Highlanders, étaient issus des clans fidèles à la lignée jacobite. Étaient jacobites ceux qui soutenaient Jacques VII d'Écosse et II d'Angleterre (Jacques – Jacobus – Jacobites). You've got that. L'un de ces clans était Mac Leod, n'est-il pas ?

En 1746, le chef des Highlanders était Prince Charles Stuart.

On appelle Highlands les hautes terres montagneuses au nord et à l'ouest de l'Écosse, territoires pauvres et surpeuplés.

Face à eux, à la tête du royaume de Grande-Bretagne, régnait la maison germanique de Hanovre. Le duc de Cumberland menait les troupes hanovriennes anglaises, auxquelles s'adjoignirent quelques clans des Lowlands situés au sud et à l'est de l'Écosse, moins peuplés et plus riches. Le clan Fraser était l'un d'eux.

La bataille décisive eut lieu à Culloden en 1746, qui vit le duc de Cumberland terrasser les Highlanders de Bonnie Prince Charles, et qui ruina l'espoir de restauration des Stuart sur le trône de Grande-Bretagne. Vous comprenez la suite. La guerre fut terminée, mais non pas les sentiments haineux entre clans rivaux.

Barrois — C'est intéressant, mais en quoi cela concerne-t-il mon enquête ?

Mac Nair — J'y viens Inspecteur Barrois. Millin le piper appartenait au Commando n° 4 qui débarqua à Ouistreham le 6 juin 1944, et à ce titre tous les Écossais saluent l'homme courageux qu'il fut au moment du débarquement.

Vous savez bien que Millin a débarqué de sa barge en tête du commando au son de sa cornemuse. Immobile, dressé sur la plage, il a sidéré les

troupes ennemies qui perdirent quelques précieuses secondes avant de lâcher l'artillerie, ce qui permit à quelques soldats du commando de traverser la plage et de se réfugier dans les dunes. Ce jour-là, il pleuvait des chats et des chiens, et l'épais rideau de pluie les masqua définitivement aux troupes allemandes. Évidemment, poor Millin fut cloué au sol par un tir fourni.

Eh bien, ce Millin, de par sa lignée clanique, était un Mac Leod. De fait, tous les noms de famille écossais sont rattachés à un clan. Et voilà rassemblés pour ce voyage un Mac Leod et un Fraser. Leur vieux sentiment d'hostilité est ravivé lorsque Millin, un Mac Leod, est honoré dans votre delicious ville de Ouistreham.

Barrois — Je vous comprends, mais où voulez-vous en venir ?

Mac Nair — Barrois, je vous présente Fraser. Fraser, c'est l'Inspecteur Barrois, de la Police de Caen. J'ai bien peur « que je fais » la traduction. Fraser parle peu votre langue.

L'inspecteur examina ce Fraser, qui portait un pantalon au tartan de son clan.

Barrois — Votre ami le détective Mac Nair m'a rapporté que vous avez eu des altercations fréquentes avec ce Mac Leod que l'on a retrouvé dans la lande.

Mac Nair — Fraser dit : « C'est une coutume dans notre pays. On ne peut pas s'en empêcher. »

Barrois — Racontez-moi votre coutume.

Mac Nair traduit : « La France n'a rien à voir avec nos petites affaires privées. Ça nous rappelle le glorieux passé de l'Écosse, lorsqu'on se battait pour notre sol. »

Barrois — Votre coutume vous permet aussi de boire.

Mac Nair — « Il se peut. Mais pourquoi vous parlez de boire ? »

Barrois — Vous aimez le whisky, le Ballantine's je crois.

Mac Nair traduit encore : « Oui, c'est bon assez. On a pris le cuite. En quoi nos coutumes vous intéressent d'abord ? »

Barrois — C'est toujours instructif. Et il y avait une bouteille vide de Ballantine's sur la dune.

Fraser coupe la parole de Mac Nair, échauffé : « Il se peut, mais je n'ai pas à voir avec le crime. »

Barrois — Qui vous parle de crime ? On a juste mentionné un mort. Ce mot seul vous confond.

La France a tout à voir avec un meurtre commis sur le sol français. Et vous pensiez vous enfuir par le premier ferry en partance. Pas joli Fraser.

Mac Nair traduit Fraser : « Autant vous l'avouer tout de suite. Oui, j'ai tué Mac Leod tout comme mes ancêtres ont vaincu les jacobites à Culloden. Il m'a insulté et m'a traité de vendu aux Hanovriens alors que je n'ai fait qu'épargner à notre noble terre le règne d'un roitelet tout juste bon à amuser les cours des incultes seigneurs des Highlands. »

Barrois — Cette affaire date de 275 ans. Mais vous aurez affaire avec la justice française d'aujourd'hui.

Mac Nair reprend : il dit qu'« il a pété le câble lorsque la lande normande lui a rappelé la lande écossaise où eut lieu la bataille de Culloden. Et puis, tous ces souvenirs de guerre ici ! Et le whisky ! Jusqu'à Culloden, il n'y avait qu'un pas. »

Barrois — Mais vous avez fait un pas de trop, Fraser. Pour cela, vous méritez les menottes.

Barrois à Mac Nair — C'est Highlander, votre guerre, violente et sans fin. Mais il manque une belle héroïne à votre histoire des clans.

Mac Nair — Détrompez-vous, Inspecteur. Bonnie Prince Charles a eu sa romantique Flora Mac Donald.

Barrois — Pour un peu, j'aurais de la sympathie pour votre Bonnie Prince Charles et sa belle Flora. De surcroît le descendant de Marie Stuart !

Claude Fontaine

La journée a été calme, malgré la chaleur oppressante. Un vrai temps d'été indien. Le soleil vient tout juste de fondre à l'horizon. Dans la lueur poudrée du crépuscule, la skyline pique un fard. Elle passe du rose pastel au rouge flamboyant. Les gratte-ciel se font grisonnants avant de devenir des fantômes noirs. Spectacle hypnotisant.

Une à une, les lumières du quartier des affaires s'éteignent, tandis que les tours résidentielles au nord de la ville s'illuminent de mille paillettes avant de se dédoubler dans les eaux aujourd'hui tranquilles du lac Michigan. Cette palette de jaunes et d'ocres contraste étrangement avec le noir qui se creuse entre la city et le sud de la ville. Serait-ce Millenium Park ?

À coup sûr ! L'espace gigantesque est, à cette heure maintenant tardive, complètement désert. Baignée par quelques rayons de lune, l'œuvre d'un célèbre artiste indien en forme de haricot géant reflète le ciel et les alentours.

Sous cet étrange volume métallique miroitant les dernières lumières de la ville, résonnent des piailllements stridents allant crescendo qui déchirent les tympans. Que se passe-t-il ? Les égouts vomissent des chapelets de rats velus. Avec frénésie, les carnassiers s'agglutinent sur une masse informe qu'ils dévorent goulûment. Festin nocturne. Indescriptible. Violent. Inimaginable. Pêle-mêle de rongeurs gloutons qui s'arrachent des morceaux de chair, extirpés de vêtements en lambeaux ou de dérisoires chaussures avant de grignoter quelques ossements brisés, encore gluants. C'est un carnage... autour d'un cadavre humain dont les rats se régalaient maintenant paisiblement. Le sang coule en silence. Situation pour le moins surnaturelle. Scène d'horreur.

La danse macabre est interrompue par un concert de sirènes hurlantes. La meute bat en retraite. Un cortège de véhicules de secours roule à tombeau ouvert sur Randolph Avenue. Des freins crissent. Des portes claquent. En un éclair, la meute de carnassiers abandonne le sombre charnier. Deux silhouettes surgissent des ténèbres. Elles foncent en direction de cet effroyable cimetière à ciel ouvert.

Il est exactement 22 h 18.

— Anderson, éclairez les lieux !

C'est alors qu'ils découvrent la scène de boucherie, immonde. Un corps déchiqueté, ventre ouvert, gît au milieu de ses viscères. Le visage est méconnaissable, les yeux révoltés. Vu la carrure et le torse dénudé, c'est un homme.

— Regardez, là, Chef, un téléphone...

Officer Clark le glisse dans une pochette en plastique qu'il donne au policier Anderson. Puis, il prend quelques photos avant que les ambulanciers arrivent.

— Je suis trop vieux pour toutes ces conneries ! Me faire ça à un mois de ma mutation pour Hawaï ! Ils vont vouloir que je reste ! Trop nul !

— Chef, l'écran s'allume. Y a un message : « Chambre 3769, Holiday Inn, Evanston. Je t'aime. »

— On file, Anderson !

Quelques minutes plus tard, Clark et Anderson arrivent à la réception de l'hôtel.

— Police ! Qui occupe la chambre 3769 ?

— Une jeune femme, Olivia Newton. Elle est arrivée, cet après-midi, tout droit de Californie. Voilà un pass. 3^e étage à droite.

— On y va !

L'inspecteur Clark cogne trois fois à la porte. Pas de réponse ! Il l'ouvre avec le pass.

— Police !

Une jolie femme en peignoir sort de la salle de bains, les cheveux encore mouillés.

— Mais, je...

— Vous êtes bien Olivia Newton ? Vous attendez quelqu'un ?

— Oui, comment vous savez ?

— Nous faisons juste notre travail, Madame ! Permettez-moi de vous demander à qui vous avez envoyé un SMS pour confirmer ce petit rendez-vous ?

— À Craig !

— Qui est ce Monsieur ? Nom, âge, adresse, profession...

— Il lui est arrivé quelque chose ? prononce-t-elle d'un ton angoissé.

— Secret de l'instruction ! Vous le connaissez depuis quand ?

Olivia raconte leur liaison. Un peu plus de deux ans déjà ! Un amour à distance car elle a son business à San Diego. Elle est venue sur Chicago pour participer, le lendemain, à un événement mondain au Golf Club. Ils avaient donc prévu de passer la nuit ensemble.

— Habillez-vous et suivez-moi au commissariat ! Nous devons prendre votre déposition !

— Mais, expliquez-moi, enfin ?

— À ce stade du dossier, je ne peux vous en dire plus. Vous comprenez ? Le temps des vérifications d'usage !

Alors qu'Anderson recueille le témoignage d'Olivia Newton, l'inspecteur Clark se penche sur les premières informations versées au dossier du cadavre retrouvé sous le Bean. Selon les analyses, il s'agirait d'un certain Craig H. Moore qui venait de finir sa journée de travail au Art Institute. Il en était le conservateur en chef. État civil... marié à Ken D. Fisher depuis un peu plus d'un an ! Intéressant ! Mr Moore menait une double vie !

— Anderson, vous avez fini avec Madame ?

— Oui, Chef !

— Y a du nouveau ! Faut qu'on chope un autre homme ! En plein quartier de Boystown, sur Halsted Street.

Il est maintenant un peu plus de minuit. Les deux policiers entrent dans le bar tenu par Ken Fisher.

— Police. On voudrait parler au patron ?

— Désolé, il n'est pas là ! On ne l'a pas vu, ce soir !

— Faut faire vite, Anderson ! Avec un peu de chance, il est peut-être chez lui ! Convoquez-moi cette femme, comment elle s'appelle déjà... Olivia Newton ! Pour 8 heures ! Elle a peut-être oublié de nous dire quelque chose...

Arrivés au domicile de Craig Moore, le gardien leur ouvre l'appartement qu'il habitait avec Ken Fisher. Malheureusement... vide... enfin, le maître des lieux est absent. L'endroit est de très bon goût. De beaux espaces avec vue sur le lac remplis d'antiquités, décorés de somptueux bouquets de fleurs et des cadres avec des photos du couple un peu partout...

— Ils filaient le grand amour ces deux-là ! Anderson, publiez un avis de recherche !

De retour au commissariat...

— Bonjour, Madame Newton ! Désolés, nous avons quelques questions à vous poser !

— Dites-moi... enfin... où est Craig ? demande-t-elle, suppliante.

— Eh bien, c'est délicat... Vous n'êtes pas de la famille...

— Vous préférez que je l'apprenne par la presse ? Il est mort ? C'est ça ? hurle-t-elle en sanglots.

L'inspecteur Clark acquiesce avant de poursuivre d'un ton grave :

— Vous saviez qu'il était marié ? Depuis environ dix-huit mois ?

— Quoi ? Noooooon... Vous vous trompez sûrement ?

— Anderson, apportez un café à Madame ! Reprenez vos esprits !

— Noooooon, ce n'est pas possible ! Il ne m'a jamais rien dit !

— Il s'est marié, il y a dix-huit mois avec...

L'inspecteur prend une respiration profonde...

— ... avec Ken Fisher, propriétaire d'un bar, ici dans le quartier gay.

Olivia Newton est blême. Se prend la tête entre les mains. Marmonne en boucle.

— ... pas hétéro... était pas... Craig... Craig...

Anderson entre en trombe dans le bureau.

— Chef, on a du nouveau !

— Excusez-moi, Madame Newton !

L'inspecteur Clark sort de la pièce et rejoint son collègue dans le bureau d'à côté.

— Quoi de neuf, Anderson ?

— La Marine vient de repêcher le corps de Ken Fisher, au large de Navy Pier. Les caméras de surveillance ont filmé la scène. C'est un suicide. On a retrouvé un couteau sur lui.

— C'est clair, il a dû apprendre que son mari le trompait avec une femme. Ils ont eu une discussion sous le Bean qui a mal tourné. Jaloux, il l'a tué avant de se suicider. Crime passionnel. Bon, Anderson, vous pouvez dire à Madame Newton de rentrer chez elle. Sur ce, je prends quelques jours de congés. Ciao !

Annie Lamiral

À travers la verrière en forme de proue de navire, défilé rapide de gros cumulus laiteux et joufflus. Un cirrus strie le bleu lumineux du ciel matinal. La trouée s'agrandit et s'étire langoureusement.

Au-delà du driveway, l'étendue herbue s'éclaire progressivement de la course du soleil naissant. Une herbe bien propre, bien rasée de près. Monotone, quoi... Tout est plat aux alentours, les bâtiments lointains se découpent à peine sur l'horizon. Quelques arbres se devinent au-delà des bâtiments, mais sur l'herbe verte point d'arbuste, aucun buisson pour rompre la sage platitude.

Soudain une ombre fugitive s'élanche sur le gazon désert. Deux longues oreilles, un pelage blanc qui s'immobilise un instant, comme pour contempler la caméra. Un lapin ! Ou plutôt, une lapine, bientôt entourée de trois, quatre, cinq, non sept reproductions miniatures du modèle maternel. Instantané bucolique savouré à travers le verre et le métal de la verrière, en ce no man's land de béton et de nature aseptisée.

Les lapineaux s'excitent mutuellement autour d'un léger monticule qui dépasse du gazon. Trop pointu pour un caillou ! Une bottine à talon

apparaît peu à peu, au milieu de l'agitation des boules de poils blancs. En remontant la cheville se distingue maintenant un boubou, dans un splendide wax coloré, enduit de boue et de terre. Ici, une main très fine et manucurée dresse ses doigts vers le ciel comme de timides perce-neiges à la blancheur ponctuée d'écarlate. D'un coup se dessine un visage étonnamment serein, endormi, aux traits délicats d'une jeune geisha d'estampe. La chevelure irradie comme un soleil, d'une jolie teinte mauve, autour du visage juvénile de la belle endormie. D'un sommeil de plomb, à en croire les trois trous maculés de sang séché, qui agitent nos lapineaux sur le torse de celle qu'il va falloir se résoudre à appeler victime. Une fine couche de terre fait office de linceul sur une bonne partie du corps, ce macchabée n'est pas de toute première fraîcheur !

La lapine a précipitamment rentré ses lapineaux au terrier. Deux gilets jaunes s'approchent, d'un pas lourd. L'un porte des souliers de ville approximativement cirés et un costume élimé sous le gilet fluo. Il a les traits tirés du gars qui n'a pas beaucoup dormi, à moins que ce ne soit la cuite de la veille qui ait laissé ces poches sous les yeux. Un air pataud, mais des yeux vifs et agiles qui scrutent la scène et ses alentours.

« C'est pas un âge pour claquer, ça ! Pas avec ce minois de joli cœur ! Où est-ce qu'elle a chouravé ce boubou, la chinetoque ? Z'avez ratissé autour pour dégoter le flingue ? »

Le second gilet jaune porte des bottes en caoutchouc et un pantalon de travail bleu au liseré orange. Une carrure d'athlète et un air inquiet, interrogatif sous d'épais sourcils en points d'interrogation.

« Sss'est à moi que vous posez vos quesstions ? Non, sssa sss'est pas du gassson sssa, sss'est de l'herbe. Sssa ssse ratisse pas sssa ! T'imazines ssssinon les kilomètres à ratisser ? Non, sssa, sssa ssse tond, toutes les sssemaines, pour éviter les graminées ! Les graminées, sss'est pas bon, sssa attire les oizzeaux. »

Le gilet jaune aux traits tirés oblique le regard vers son compagnon. Devant son regard empreint d'une sincère indignation à l'idée de devoir ratisser les hectares de prairie de l'aéroport, il abandonne la partie avec un profond soupir. « Quand on mettra les cons sur orbite, il a pas fini de tourner celui-là ! »

Dans une pièce dépouillée du Centre de Détention Administrative,

nous retrouvons « Yeux pochés » et son regard perçant. Debout, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, les bras de chemise retroussés à hauteur des coudes, il fixe un superbe Camerounais recroquevillé sur une chaise bancale. Lumières blanches des néons, un silence qui s'éternise... L'homme jeune et élancé semble se rapetisser sous le poids de la question qui vient de lui être posée...

« Oui, c'est mon boubou... » chuchote-t-il enfin.

Devant lui, étalée au sol, la superbe étoffe de wax illumine la pièce blafarde.

« ... mais...

— Oui ? C'est quoi ton "mais" ?...

— Je lui avais donné.

— Comment ça ? Comment avais-tu pu lui donner ? Elle était dans le quartier des gonzesses ?! »

Le regard noir d'ébène se relève vers lui, et un long flux libérateur s'échappe alors de l'homme qui se redresse progressivement.

« Bah justement, c'est le Marcel qui l'avait fait passer chez nous, les hommes. Il disait qu'elle voulait bien, si on le payait lui. Mais moi, j'ai bien vu qu'elle voulait pas. Alors j'ai payé et puis je lui ai donné mon boubou pour qu'elle nous ressemble. Avec les autres, on l'a emmenée près de la fenêtre de la douche, elle était toute légère et si petiotte, elle, elle pouvait passer par là... Elle voulait plus revoir le Marcel, il lui faisait trop mal, elle disait !

— Marcel ? Quel Marcel ?

— Bah, le gars qui était avec vous tout à l'heure, le maton quoi !

— Le con ?

— Le vicieux qu'on l'appelle ici ! L'est pas plus con que moi ! »

« Yeux pochés » sort une tête de la pièce et demande au planton d'aller chercher ledit Marcel.

Imaginez-vous que Marcel reste introuvable. Envolé. Évapouré.

« Et merde, elle va durer encore cette enquête ! Je me fais trop vieux pour ces conneries !... »

Dominique M.

Le ciel est noir. L'encrier s'est renversé et masque toutes les étoiles. La pluie froide, par bourrasque, déplace les nuages. Un croissant de lune apparaît et disparaît au gré du vent glacial. La cime des arbres est déboussolée, les branches crissent de peur. Certaines, comme arrachées, frôlent le bitume inondé.

Des ombres apparaissent et disparaissent sur le sol. Tel un miroir, il réfléchit une angoisse perceptible et impressionnante.

Pas un bruit d'ailes, ni le frôlement de la fuite d'un chat ou d'un chien errant. Un silence de glace résonne dans cette rue étroite, éclairée par un seul réverbère.

Deux silhouettes enlacées, sans vie, au pied d'un tronc d'arbre. Une tache rouge, du sang, dégouline de leur torse, jaillit et s'entremêle.

Leurs visages, proches, si proches.

Leurs regards fixés à jamais pour l'éternité.

Leurs mains, l'une dans l'autre, serrées jusqu'au dernier souffle.

Un sourire esquissé laisse entrevoir un moment d'extase que seule la mort instantanée a pu leur arracher.

Deux hommes penchés sur les deux cadavres. Ils sont perplexes.

L'inspecteur — Qu'en penses-tu Arthur ?

Arthur — Je sais pas. C'est à moi que tu parles ?

L'inspecteur — Bien sûr, pauvre idiot, les deux autres sont vraiment HS.

Arthur — Je sais pas.

L'inspecteur — C'est sûrement un crime passionnel, un mari ou une femme jalouse.

Arthur — Pourquoi pas ? Je sais pas.

L'inspecteur — Fouille-les. Trouve des papiers d'identité ou un portable. En un mot, un indice.

Arthur — Inspecteur, juste une feuille de papier dans la poche de la jeune femme avec une heure et un lieu dit. Est-ce que ça peut servir ? Je sais pas.

L'inspecteur — Attention aux empreintes. On dirait que c'est ta première enquête. Tu sembles sous le choc.

Arthur — Je sais pas, mais elle ressemble à ma voisine. C'est vraiment impressionnant. En revanche lui je ne l'ai jamais vu.

Quand je vais dire ça à ma femme.

Visite chez les voisins d'Arthur. Bien sûr le premier suspect est le mari de la jeune femme.

Il est en pleurs, bouleversé à l'annonce de ce drame. Il n'y croit pas. L'inspecteur et Arthur l'interrogent sur son emploi du temps d'hier soir. Il était de garde à l'hôpital de la ville. Il a un alibi en béton. Il savait que sa femme devait retrouver une amie dans la soirée, comme elle le faisait souvent. Arthur ne semble pas très à l'aise. Il répète toujours, entre ses « Je sais pas », « Police, menottes, prison ! » Cela intrigue l'inspecteur. « Je ne vais pas m'écraser cette fois, je ne suis pas chtarbé, non. Eh oui j'suis dans la mouise, j'suis qu'une petite frappe. Je l'aimais. »

Bernadette de Raphelis

Pourtant, ici, les jardiniers étaient passés la veille.

Les feuilles mortes, les branches cassées, les végétaux décomposés avaient été soigneusement entassés dans les poubelles.

C'est dans cet amas de nature agonisante que le corps sans vie d'un homme gît presque à ciel ouvert. Ses mains portent les stigmates d'une lutte acharnée. Son visage exsangue est enfoui sous un linceul de feuilles mortes couleur sang. Le corps perdu dans un pardessus trop grand pour lui, les pieds nus, les yeux déjà picorés par des corbeaux haineux, l'homme semble dormir abandonné à sa nuit profonde.

Les analyses médico-légales révéleront qu'il n'existe plus une seule partie intacte de son corps. Qui est-il ? D'où vient-il ? Pourquoi l'avoir abandonné là, dans ce square. Voilà des questions qui vont bientôt hanter l'inspecteur Vasseur.

Anna Ligier

« On n'a ouvert le cercueil de Louis XV que dans le cimetière, sur le bord de la fosse. Le corps, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de linges et de bandelettes, paraissait tout entier et bien conservé ; mais dégagé de tout ce qui l'enveloppait, il n'offrait pas la figure d'un cadavre ; tout le corps tomba en putréfaction, et il en sortit une odeur si infecte, qu'il ne fut pas possible de rester présent : on brûla de la poudre, on tira plusieurs coups de fusil pour purifier l'air. On le jeta bien vite dans la fosse, sur un lit de chaux vive, et on le couvrit encore de terre et de chaux. »

« [...] j'atteignis ce qu'on cherche en vain, dit-on, j'atteignis le bonheur, un bonheur calme mais élevé, comblé par une tendresse la plus charmante du monde. [...] Chateaubriand [...] venait me voir régulièrement et notre affection s'établit. Mon amour prit un nouvel éveil, il fut vif, continuel. C'était l'automne, le temps de la tendresse et de la mélancolie. Sa pensée, son génie, son visage, son amour s'emparèrent de ma vie ; toutes mes impressions, depuis mon lever jusqu'à mon coucher, furent pleines de douceur et d'un enchantement croissant. Enfin, mon cœur tendre et si longtemps tourmenté, trouvait où s'abandonner sans douleur, sans combat, au sein de la plus noble ivresse. C'était un bonheur de le voir ; c'en était un de le lire. Je voyais sa sincérité, il ne doutait pas de la mienne. Je n'avais à son sujet nulle inquiétude. »

6 mars 2021

Nouvelle impressionniste

À partir d'un choix de tableaux impressionnistes, une plongée dans le dernier quart du XXI^e siècle pour écrire une nouvelle incluant un extrait de correspondance, la découverte et l'utilisation d'une technologie nouvelle, et un dialogue. Suivre l'évolution affective de deux amies d'enfance, leurs rapports à l'amitié et à l'amour.

Du romantisme de Chateaubriand à l'impressionnisme de Monet, Renoir, Pissarro ou Manet, il n'y avait qu'un pas, allègrement franchi lors de cette séance nous baladant d'intérieurs sages aux bords de la Seine, de guinguettes d'un autre temps à des rivages guettés par les faunes. Plusieurs épisodes de la vie de deux jeunes filles se dévoilent au fil des pages. Il y est question de lettres, de promenades, de peintures, de voyages, de souvenirs et de vacances, mais aussi de la gare Saint-Lazare et de champs de coquelicots. Des chansons s'écrivent et se chantent au piano, qui fleurent bon l'été au jardin. Puis, dans des restaurants animés, de nouveaux pans d'histoires se nouent sous le regard complice des garçons de café. En contrebas, des barques glissent sur l'eau vers de

nouvelles découvertes. Une halte, une baignade, et les désirs se révèlent. Enfin, une dernière scène s'anime : celle d'un bal donné par Sosthène II de La Rochefoucauld-Doudeauville. Les jeunes filles se parent de leurs plus jolies robes, de parfums et de rubans. L'excitation monte, mêlée d'appréhension. L'heure des conquêtes bientôt sonne. Sous les masques, les sentiments s'affolent.

En s'inspirant du tableau d'Auguste Renoir *Deux jeunes filles lisant* ou de *Jeunes filles au piano*, donner une identité aux deux adolescentes et imaginer soit une lettre qu'elles reçoivent de Félix Pissarro, soit une chanson ou une poésie qu'elles composent en s'accompagnant au piano. Puis imaginer que les deux jeunes filles se retrouvent quelques années plus tard, soit pour un déjeuner dans une guinguette en bord de Seine, soit pour une baignade durant laquelle un faune les observerait, en écho à des poèmes de Mallarmé, Verlaine et Rimbaud. Si possible, intégrer dans son texte un objet de nouvelle technologie parmi ceux proposés durant l'atelier (téléphone, bicyclette, aspirateur, graphophone, planeur...). Enfin, en s'inspirant du tableau de Berthe Morisot *Psyché*, imaginer une jeune fille se rendant à une soirée ou à un bal masqué à l'invitation de Sosthène II de La Rochefoucauld-Doudeauville, président du Jockey Club de France.

La cathédrale engloutie

Assise devant son piano, Solène, une jeune fille adolescente, au visage de porcelaine, aux yeux bleus verts, à *la longue chevelure* rousse et frisée

lit, avec attention, la partition posée sur le pupitre. Elle est vêtue d'une robe en satin ivoire, cintrée à la taille par un ruban pastel. Sa main gauche est en train de tourner la page alors que les doigts de sa main droite jouent avec hésitation. À ses côtés, sa sœur Élise s'approche pour l'aider à déchiffrer un prélude difficile de Debussy : *La fille aux cheveux de lin*¹. Elle lui chante tout haut le nom des notes, mais Solène s'ennuie : c'est long, compliqué. Elle a envie d'aller se promener dans le champ de coquelicots devant la maison, au pied de *La colline d'Anacapri*.

Son petit frère *Chouchou* est déjà parti depuis longtemps. Il court, il rit aux éclats et chante *nous n'irons plus au bois... entrez dans la danse...* Il cueille pour sa maman des fleurs légères, rouges avec un cœur noir comme des petites notes de musique qui volent... volent. Les oiseaux piaillent à tue-tête et l'on entend au loin le teuf-teuf du train qui dessine une longue traînée noire dans le ciel bleu d'azur. Solène n'en peut plus. Elle claque le couvercle du piano. La partition tombe et les notes de musique s'éparpillent sur le sol. Elle saute par la fenêtre, la liberté l'appelle, le bonheur est dans le pré : Cours-y vite, Cours-y vite... *Les sons et les parfums tournent dans l'air et le vent dans la plaine* l'apaise, le chant des oiseaux cachés dans la *canopée* l'enchanté. Au loin, dans la montagne, le chien aboie pour rassembler ses brebis, *un ménestrel* égraine une mélodie qui s'harmonise à celle du pipeau du berger. *Ce qu'a vu le vent d'ouest*, ce sont les croches, les triolets, les noires, les doubles croches qui papillonnent sur un tapis pourpre. Solène déploie son corps svelte et gracieux dans un ballet léger digne des *danseuses de Delphes*. Élise regarde avec admiration et étonnement. Ce ne sont pas les doigts de sa sœur qui sont agiles mais tout son corps qui dégage une énergie de vie époustouflante, une sensualité éblouissante. Elle la rejoint et lui propose de descendre jusqu'au bord de Seine, au frais, près des guinguettes où les canotiers dansent au son de l'accordéon et chantent *la sérénade ininterrompue*.

Toutes deux traversent le bois en suivant le petit sentier interdit. Elles restent prudentes à l'affût du moindre bruit. Mais elles se laissent

1. Les mots en italique sont les titres de pièces choisies : recueils de *Préludes*, *Estampes* et *Images*, ballet *L'après-midi d'un faune* et opéra *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy.

envahir par le brouhaha de la volière, des insectes, des écureuils, de tous les habitants de la forêt : univers riche en rythmes, en contre-temps, en dissonances, en bruits étranges, en mélodies d'amour ; le tout se fond dans la pénombre intime des arbres d'où s'échappent *les cloches à travers les feuilles*. Elles perçoivent la clairière au bout du chemin : une lumière éblouissante. Les rires, les bavardages, les chants des guinguettes résonnent dans l'air. Elles se regardent en souriant et dans un même élan, elles se dirigent de l'autre côté, vers la Seine qui coule paisiblement. *Le reflet dans l'eau* des arbres les attire, et elles virevoltent dans tous les sens pour se mirer dans la psyché. Le fleuve est calme, d'un bleu aux nuances diluées vertes, jaunes, oranges, roses... Jeux d'ombres et lumières frétilantes... Quelques nénuphars s'épanouissent au soleil. Les nymphéas se déploient sous leurs yeux : instant d'extase en harmonie avec la nature. *Les voiles* glissent au fil du temps. Sur la rive une barque leur tend les bras. Elles embarquent sans hésitation. Élise rame et Solène laisse glisser ses mains à la surface de l'eau en fredonnant l'air du prélude de ce matin. Il fait très chaud en cet après-midi d'été. Elle se penche et laisse sa longue chevelure caresser les flots paisibles. Fatiguée de ramer, Élise propose d'accoster, là-bas entre les deux arbres pour se rafraîchir un moment. Solène suggère de se baigner : c'est un petit coin à l'abri des regards. En un clin d'œil, les voilà sans robes et sans rubans. Elles s'élancent nues dans l'eau limpide, les cheveux au vent. Elles s'éloignent de la rive avec aisance. Le large leur appartient. Elles rient à perdre haleine. Un désir indéfinissable, inconnu semble envahir Solène ! Les deux nymphes dessinent des *arabesques* en un bal somptueux.

Soudain, une mélodie ondulante, envoûtante les invite à la rêverie. Mais d'où vient cette musique ensorcelante au loin ? Elles se rapprochent du rivage et découvrent, adossé au pied d'un arbre, *un faune* à la robe blanche tachetée de noir. Il se prélassa nonchalamment en jouant un air séduisant qui émane de sa jolie flûte en bois. Ses deux yeux d'un charme infini les observent intensément. Une harpe discrète égraine des notes et l'accompagne en un duo plein de désirs. L'orchestre intervient pour fasciner le dieu champêtre en ce début d'après-midi brûlant. Les cuivres se déploient dans les couleurs éblouissantes du soleil au zénith. Désirs grandissants du faune charmé par les violons dans l'ombre apaisante. Il est attiré par les naïades au doux parfum sacré du bonheur. Tous ses sens sont en éveil dans cette nature intense. Tout est luxe, calme et volupté.

Majestueusement, le faune se lève, renifle délicatement les rubans des ondines... puis il s'éloigne, disparaît en laissant résonner sa flûte en écho.

Les deux adolescentes ont gardé une empreinte indélébile de ce premier éveil à la nature et à l'amour. Elles sont devenues deux belles jeunes filles romantiques, charmantes. Solène a abandonné le piano pour la danse. Elle déplace son corps avec grâce au son de la musique qui l'habite. Elle déploie toute sa sensualité avec aisance. De petit rat de l'Opéra elle est devenue danseuse du ballet du Palais Garnier. Élise est une pianiste célèbre, reconnue pour son jeu délicat, sa vélocité et sa sensibilité singulière. Elle donne des concerts dans les soirées mondaines des salons parisiens. Par les beaux soirs de *Clair de lune*, toutes les deux aiment jouer en duo des improvisations : la danse, la musique et elles ne font plus qu'une.

Un jour d'hiver, *des pas sur la neige* et dans la boîte aux lettres une missive adressée à Élise. Invitation à un bal masqué le quatorze juillet, dans la demeure de Chateaubriand, elle est signée : Louis François Sosthène de La Rochefoucauld-Doudeauville. Pourquoi ce Monsieur célèbre du beau monde parisien s'adresse-t-il à elle ? La réponse se trouve au dos du carton : un mot écrit par le vicomte lui-même :

« Chère Mademoiselle,

Je connais votre talent de pianiste et serais honoré si vous pouviez intervenir, en fin de soirée, à l'heure où *la lune descend sur le temple*. Monsieur Debussy est l'invité d'honneur de la soirée et je voudrais lui faire une surprise. Pourriez-vous interpréter, en avant-première, l'intégrale de ses préludes. Je ne vois que vous pour réaliser cet exploit... sinon, je me trouverais dans l'obligation d'abandonner cet impromptu. J'aimerais vous rencontrer pour organiser cet événement inédit autour du flou tonal du compositeur. Veuillez croire Mademoiselle à l'assurance de mes salutations distinguées. »

Élise devient toute pâle, des larmes perlent le long de ses pommettes, des vapeurs l'envahissent, sa tête tourne, elle ne s'évanouit pas mais elle éclate en sanglots. Solène en tutu, accourt sur ses pointes, l'enveloppe tendrement de ses longs bras et lui dépose un doux baiser sur le front. Que se passe-t-il ?... L'explication est dans la lettre tombée sur le parquet.

Solène la lit, à la fois contente et un tantinet jalouse. Elle comprend ce qui se passe dans la tête de sa sœur, si proche et si fragile, timide, introvertie, avec une sensibilité à fleur de peau. Depuis toujours Solène est auprès d'elle : neuf mois avant leur naissance elle la protégeait déjà. Leur vie intime in vitro reste inscrite au plus profond de leur cœur comme une *cathédrale engloutie*. Elles aiment retrouver l'atmosphère chaude, douillette, cotonneuse de leurs deux corps et âmes fondus dans la même musique qui les entraîne dans un même élan. D'un commun accord, elles décident qu'elles iront au bal ensemble. Elles ne peuvent pas être séparées en un si grand jour. Élise prend sa plume et propose au vicomte de venir lui rendre visite, rue de Varennes, en compagnie de sa sœur Solène. L'entrevue a lieu, tout se passe pour le mieux : Solène interviendra dans trois préludes : le premier... *Danseuses de Delphes*, le huitième... *La fille aux cheveux de lin*, le dernier... *Le ménestrel*. Les deux sœurs ravies rentrent chez elles et se mettent au travail sérieusement.

Élise et Solène attirent les regards et les chuchotements à leur arrivée au bal masqué. Qui sont ces délicieuses jeunes filles rayonnantes de beauté ? On ne les reconnaît pas sous leur masque. Le lieu est propice aux *fées qui sont d'exquises danseuses*. Il fait un temps superbe, une chaleur étouffante. Le bal est très animé et Solène s'enivre dans le tourbillon des trois temps de la valse. L'ambiance est joyeuse, mais les jumelles restent aux aguets.

Élise est tremblante de peur : pourvu que personne ne s'en rende compte. *Le soir illuminé* est le moment rêvé pour le concert-surprise. Les deux nymphes, tout de blanc vêtues, l'une blonde aux yeux bleus et l'autre rousse aux yeux verts, saluent les invités avec grâce. Élise sourit à sa sœur. Le silence envahit le salon. La musique sensuelle de la pianiste, la grâce en arabesque de la danseuse, l'harmonie parfaite des deux artistes hypnotisent les convives émus et surpris. Invitation au voyage, à la rêverie, aux désirs. Les applaudissements éclatent accompagnés de compliments. Monsieur le Vicomte s'approche pour féliciter les deux muses, il les remercie pour leur interprétation osée, moderne, à l'aube d'une ère nouvelle impressionniste. Un avenir prometteur se dessine pour ces deux artistes en herbe. Le jour laisse place à la nuit d'étoiles et le *feu d'artifice* embrase le ciel de mille couleurs.

Le lendemain, dans la gazette du jour, on apprenait le décès du vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, emporté dans la nuit par une crise cardiaque, suite à une réception prestigieuse à la Vallée-aux-Loups où deux jeunes musiciennes ont captivé l'auditoire par leur prestation originale, leur interprétation inédite de la musique incarnée par le célèbre compositeur Claude Debussy.

Geneviève R. T.

Ce que Blanche aime chez Louise c'est sa capacité à se rendre disponible à tout moment. Il suffit que Blanche ait besoin d'elle pour partager une nouvelle ou lui confier un chagrin et Louise accourt aussitôt, quelle que soit la saison, l'heure ou le temps. Blanche sait qu'elle peut compter sur son amie. Voilà pourquoi Blanche a invité Louise à partager la lecture de la lettre reçue ce matin.

Elles n'ont même pas pris le temps d'ôter leur chapeau et se sont installées au salon dans le confort d'une bergère.

Une missive est toujours le grand moment d'une journée, parfois même celui de la semaine. Et ce courrier tant attendu de leur ami Félix est un grand moment de réjouissance.

« *Ma chère Blanche*, ainsi commence la lettre.

J'espère que ma lettre vous trouvera en excellente santé, semblable à celle que j'ai pu admirer l'été dernier lorsque nous allions nous promener dans les grands champs de coquelicots. Je me souviens combien vos joues avaient la couleur de leurs pétales et combien la chaleur collait à votre front vos mèches de cheveux.

C'était en août et nous pouvions nous ébattre dans les moissons à peine finies. »

Anna Ligier

« Allons, Élise-Marie, tu as encore loupé cette note !

— Mais Aglaé, c'est toi qui as ajouté cette strophe, je ne m'y habitue pas !

— Reprenons ! Nous sommes là pour nous amuser, nous n'allons pas nous échauffer pour si peu...

— Enfin, tout de même, si nous voulons produire le duo des sœurs Gemmelin à la prochaine Fête des Lilas, il faut avancer...

— Je joue lentement, tu te concentres sur « Mais belle frimousse... »

— C'est parti ! 1, 2, 3, 4, 1, 2...

« Sur ma cap'line, des coqu'licots
D'un pas léger, m'en va sitôt
Fraîche et hardie, Gare Saint-Lazare
Pour prendre le train depuis cette gare
 Ho-ho, jolis coqu'licots
 Ho-hé, c'est vraiment l'été
Que de fumées, tout cet acier
Des monstres noirs pointent leurs nez
Je m'sens petiot' dans cet enfer
À quand l'départ qu'on prenne l'air
 Ho-ho, jolis coqu'licots
 Ho-hé, c'est vraiment l'été
En face de moi, d'un air peureux
Un garçonnet tourne ses yeux
Sous son béret, des boucles rousses
Qu'il est timide, mais belle frimousse !
 Ho-ho, jolis coqu'licots
 Ho-hé, c'est vraiment l'été
Incomparable au regard doux
Au regard feu, au regard fou
Du bel amant qui m'en attend
À l'arrivée, dans un instant...
 Ho-ho, me voici mon beau
 Ho-hé, car c'est notre été ! »

« Dis-moi, Aglaé, à la Fête des Lilas, en as-tu donc un amoureux ? Est-ce cela qui se cache dans notre chanson ?

— Mais sœur, à la Fête des Lilas, il n’y a que des amoureux ! As-tu vu le regard des jeunes gens lorsqu’ils ont dilué leur timidité dans le vin ? Et celui des jeunes filles, en langueur de devenir des jeunes femmes, qui plongent leurs yeux dans l’onde vibrante des regards masculins ? Tu es encore bien jeune, Élise-Marie, tu t’amuses d’un jeune chiot et tu ne vois que la gaité innocente autour des tables !...

— Mais un amoureux, Aglaé, c’est un homme qui vous invite à dîner au restaurant, dans un lieu intime et romantique, à l’abri des regards et des oreilles, pour dévoiler son cœur !

— Oui, mon Élise-Marie, tu as bien raison. C’est cela que nous attendons toutes, qu’il nous dévoile sa flamme d’un accent sincère, en nous dévisageant d’un regard émerveillé et tendre. Même si l’intimité d’un restaurant est toute relative, tu sais, le personnel ne perd pas une miette de ces instants précieux. On dirait même parfois qu’ils en savent plus que nous sur l’issue de ce qui se trame sous leurs yeux discrets...

— Et alors toi, Aglaé, tu en as déjà un d’amoureux ? C’est pour lui que tu as écrit cette chanson ?

— Tu es bien trop curieuse ma sœur !... Ces histoires-là n’existent que pour les yeux qui se croisent, c’est leur jardin secret, nul autre n’y est convié !

— S’il te plaît, Aglaé ! Juste un instant, juste pour moi, entrouvre cette porte... Moi, tu sais, je serai amoureuse d’un homme volant, le jour où l’un d’eux survivra ! Alors j’ai le temps de rêver dans tes jardins... S’il te plaît, Aglaé... »

« Élise-Marie, sœur, allons dans le salon de musique sur-le-champ !

— Que se passe-t-il Mesdemoiselles ? Qui vous bouscule ainsi ?

— Ce n’est rien, Mère, nous allons répéter notre musique !

— Quel enthousiasme ! Il va falloir apprendre à dompter votre fougue, ma fille...

— Joue, Élise-Marie, joue fort s’il te plaît que je puisse te parler... Couvre ma voix.

— Mère a raison, tu sembles bien excitée, tu as les joues en feu et les yeux brillants. Évadons-nous dans ton jardin... »

Les accords puissants de Beethoven éclaboussent la lumière du couchant sur les tentures chamarrées.

« Élise, ma sœur, mon chevalier de cœur veut m'entraîner au Bal Masqué du vicomte Sosthène de La Rochefoucauld-Doudeauville ! Il est l'ami de son fils Augustin, sais-tu ? Son ami voudrait lui présenter sa sœur Ambroisine, alors il tient absolument à s'y rendre accompagné, comprends-tu ? Il faut que je sois à ses côtés, je ne peux pas l'abandonner à un tel danger !

— Mais comment faire, Aglaé, Mère ne te laissera jamais t'y rendre, te rends-tu compte que tu n'as pas seize ans...

— Je serai masquée, sœurette, personne n'en saura rien ! Il faut juste que nous entrecroisions habilement les rubans de notre histoire pour que notre tissu de mensonges soit bien opaque ! S'il te plaît, Élise-Marie, aide-moi, toi qui es si habile à imaginer des mondes improbables... »

Beethoven explose dans la pénombre du salon au rythme des battements enfiévrés du cœur d'Aglaé. Qu'il est difficile de disposer de ses sentiments à sa guise, lorsqu'on est une jeune fille bien née... Élise-Marie se fait le secret serment de s'envoler très loin avec l'aviateur de son cœur lorsqu'elle l'aura trouvé, et tiens, pourquoi pas, d'apprendre elle-même à voler ? Ça c'est une idée bien joyeuse ! Ses mains s'élèvent avec la grâce des papillons au-dessus du clavier, dans un enchantement nocturne. S'envoler...

Dominique M.

« S'il te plaît, Maman, tu peux me lire la lettre de Mémé Josette ?

— Oui, Ma chérie, mais tu sais que tu as l'âge de lire toute seule !

— C'est bien mieux quand tu le fais, Maman !

— Humm humm... bon c'est la dernière fois ! »

« Ma chère petite Camille,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles et j'en suis sincèrement confuse. L'hiver a été si rude que le facteur ne passait plus. Trop de neige sur les chemins. Je me sentais bien seule à la ferme, même si j'étais bien occupée avec les chèvres et les poules.

Comme je me languis de toi et de la ville, j'ai décidé de venir te voir d'ici

une quinzaine. Je vous apporterai de bons œufs tout frais ! Pourrais-tu prévenir tes parents pour qu'ils viennent me chercher jeudi 30 mars au train de 15 h 37 à la gare Saint-Lazare ?

Je pense rester quelques jours le temps que tu me montres tout ce que tu sais faire maintenant. Tu as sûrement beaucoup grandi depuis la dernière fois ! Mon plus grand plaisir serait que tu me lises une histoire chaque soir. Tu sais dans le grand livre de contes que je t'ai envoyé pour ton anniversaire !

*À très bientôt, ma petite chérie,
Je t'embrasse très affectueusement
Mémé Josette. »*

Chatou, 1^{er} avril 1938.

« Quel bonheur d'avoir quitté ma Normandie pour quelques jours à Paris ! La nature est si belle ici au printemps ! J'adore ces balades sur la Seine, avec toi en plus, ma petite chérie ! Tu as de la chance ! Es-tu seulement heureuse ?

— Tu sais, Mémé Josette, dans ta lettre... tu m'écrivais que tu te sentais seule à la ferme. Eh bien. Moi aussi, il y a des jours où je me languis. Je suis triste d'avoir personne à qui raconter mes petits secrets. Si seulement, on avait le téléphone... je pourrais t'appeler, t'es si gentille avec nous, tu sais m'écouter et me consoler...

— Oooh, ma chérie, je comprends. Laisse-moi réfléchir ! »

Elle cesse de ramer. On entend juste un léger clapotis de l'eau.

« J'ai une idée ! Je vais t'en offrir un !

— C'est bien trop cher ! Il n'y a que les riches qui en ont à Paris !

— Tu sais, ma petite Camille, j'aime le modernisme et faire plaisir à ceux que j'aime ! En attendant, viens, on va faire une pause sous le saule pleureur. J'ai vraiment chaud à force de ramer ! »

Elle accoste. Sous la feuillée, un faune les regarde en silence fouler, nues, l'herbe fraîche.

« Je ne parlerai pas. Je ne penserai rien
Mais l'amour infini me monte dans l'âme. »

« Tu sors déjà de l'eau, Mémé Josette ?

— Je mets plus de temps que toi à me rhabiller, répond-elle en disparaissant derrière un bosquet.

Mais, qui êtes-vous ? Je croyais avoir vu un faune tout à l'heure ?

— Sosthène de La Rochefoucauld-Doudeauville, enchanté Madame ! Permettez-moi...

— Monsieur, retournez-vous s'il vous plaît !

— Vous êtes si belle, Madame...

— Merci...

— Voulez-vous venir ce soir à l'Opéra ? Il y a bal masqué à onze heures. Je vous y attendrai.

— Comment vous reconnaîtrai-je ?

— Vous mettrez cette fleur dans vos cheveux, épinglée à un ruban de satin rouge. Je vous attendrai au pied du grand escalier. »

Camille accourt.

« Mémé Josette, avec qui parles-tu ?

— Personne. Viens vite te rhabiller ! Il est tard, il nous faut rentrer. »

Mémé Josette est tout émoustillée à l'idée de passer une soirée parisienne qui s'annonce un brin polissonne !

Annie Lamiral

L'amour au temps des impressionnistes

Le vieux cerisier du jardin promettait d'être fort généreux cette année. L'abondance de ses délicates fleurs blanches en témoignait. Sous son ombrage protecteur, Mathilde et Camille, deux sœurs unies dans l'amour filial, aimaient y tenir « salon ». Elles aussi étaient en fleur. L'âge d'or où l'éclosion de doux sentiments faisait battre leur cœur de jeunes filles.

« Camille, tiens-toi près de moi et laisse-moi te faire la lecture. Félix nous a adressé une lettre.

— Mathilde, pourquoi ne pourrais-je pas la lire avant toi ? Je crois, non j'en suis même sûre, c'est moi la préférée de nous deux.

— Tout simplement parce que je suis ton aînée, très chère sœur, et pour la préférence cela reste à voir. »

Un éclat de rire emplit l'air de ce début d'après-midi et la brune Mathilde se serra avec affection contre sa sœur. Ses grands yeux noisettes se perdirent dans le vague, son âme s'apprêtait à partir en voyage, posée sur les doux mots de leur correspondant. Camille, de sa voix, les fit danser et elles dansèrent également au gré du vent léger de ce début de printemps. Cette jolie saison qui faisait tourner les têtes des jeunes gens à l'aube de leur vie. Tout n'était que promesses, tout n'était qu'espérance pour deux fillettes sur le point de dire adieu à leur enfance. Deux femmes en devenir mais laquelle des deux le deviendrait la première ?

Elles retenaient leur souffle. Qui de Camille ou de Mathilde accrocherait le cœur de Félix ? Se pendrait à son bras et bien plus encore ? Leurs envies faisaient vibrer leur corps, prêt à la suprême métamorphose. Mais souhaitant avec force être choisie, l'espoir se tapissait dans leur esprit, tout prêt à bondir comme un feu d'artifice de sentiments. Le bonheur de l'une sera alors le malheur de l'autre. Dououreux espoir qui se brisera sur l'écueil de la rivalité amoureuse.

Mathilde soupira d'aise au tout dernier mot de Félix, bu comme une gorgée de chocolat chaud les soirs de décembre devant le feu crépitant dans la cheminée. Camille en fut plus légèrement contrariée mais n'en montra rien. Si elle éprouvait des sentiments pour le jeune homme, elle en avait encore bien plus pour sa petite sœur. Cruel dilemme de l'existence où choisir un amour menace de vous en faire perdre un autre. « Viens, Mathilde, allons au salon de musique. Je viens d'avoir une idée, nous allons répondre à la lettre de Félix en lui composant une petite chanson que nous lui enverrons ensuite. Mon professeur de piano m'a appris une jolie mélodie, nous allons lui adjoindre des paroles. »

Mathilde fut aussitôt enthousiaste. Camille avait toujours de si belles propositions.

La partition musicale n'attendait plus que de charmantes mains blanches et délicates la fassent vivre. Camille répandit des notes de musique emplissant le salon de douceur et de bonheur.

Sol, ré, mi, fa, sol, do. Camille jouait. Mathilde écoutait.

« Dans le doux jardin de notre enfance,
Tu es entré, comme on entre dans la vie
Sans toi, nos jours ne sont que déshérence
Alors qu'autour de nous, on chante et on rit

Ton visage est une belle peinture
Qu'un artiste fort inspiré
Par une douce blessure
Sur sa toile vient de brosser
Félix, pour toi, deux sœurs
Prêtes à s'offrir sans détours
Leurs âmes et leurs cœurs
Chevaucher le manège de l'amour ».

Elles pouffèrent de rire de l'audace qu'elles n'avaient pas imaginée. Rimes frondeuses de deux jeunes filles éprises d'un même garçon. Dans la joie de ce bel après-midi, elles évitaient de penser à ce qu'il adviendrait lorsque l'une des deux partirait au bras de Félix. Ne pas y penser, seul le présent a de l'importance dans ces jeux innocents. L'avenir c'est demain et c'est si loin quand on rêve à des instants d'amour.

L'après-midi de ce dimanche de juin promettait de tourner à la canicule. Le soleil se donnait à fond, écrasant bêtes et hommes de ses rayons assassins.

Au déjeuner, chez le père Lathuille, le vin qui coulait à flots faisait largement tourner les têtes, pourtant si sages lorsque le train de Saint-Lazare à Argenteuil les avait déposées à la gare. Dans les bruyants wagons, toute la joie de vivre d'une jeunesse dans la pleine fleur de l'âge, dans l'opulence des sentiments débordants de ces corps encore neufs.

Entre orchestre et rires à profusion, quel brouhaha dans cette jolie petite guinguette !! C'était à celui qui parlerait le plus fort, histoire d'impressionner les jeunes femmes et d'en imposer à d'éventuels prétendants.

Légèrement enivrées par des vapeurs d'alcool et de vaines promesses, Camille et Mathilde s'échappèrent pour une promenade au fil de l'eau. Fraîcheur et calme enfin retrouvés.

Mathilde ramait comme personne. Sous ses allures de jeune fille fragile, se cachait une âme forte et qui entendait mener sa vie comme elle maniait cette barque. Tandis qu'elle manœuvrait son embarcation, Camille se laissait aller à ses rêveries douces et sucrées, à ses mélodies et ses poèmes. Son cœur, plus délicat que celui de Mathilde, exigeait d'être

protégé. Deux sœurs comme les deux mains d'une seule personne.

À la faveur du niveau du fleuve, une île improvisée venait de leur faire signe. Audacieuse comme toujours, Mathilde fit accoster le canot, avec dans l'esprit, une soudaine envie.

Surprise, Camille sortit de sa torpeur.

« Mathilde, que fais-tu donc ? Moi qui aimais tellement la musique de l'eau et les gouttes fraîches sur le visage.

— Eh bien, justement allons la goûter cette eau. »

Sur la petite plage faite de sable et de gros galets ronds, d'un geste sûr, sans pudeur ni gêne, elle ôta sa robe, enfin libérée d'un carcan imposé. Sous un ciel bleu d'azur, elle dévoila sa peau blanche comme la crème du lait encore chaud.

Elle avait des rondeurs gracieuses, une poitrine généreuse et des hanches prometteuses.

Camille, un peu moins téméraire, finit malgré tout par faire de même. Sa sœur avait, décidément, des manières cavalières. Néanmoins, elle, qui avait peur d'oser, aimait suivre son exemple.

Il était bien loin le temps où leurs cœurs battaient pour le même homme ! Aujourd'hui, elles s'étaient délivrées de ce qui ne fut qu'un poids trop lourd.

Désormais leur nudité, offerte aux regards des faunes de passage, affirmait leur volonté d'indépendance et de choix propre. Un corps, leur corps. Juste pour dire je suis moi, libre, belle telle que je suis.

Avec grâce et délicatesse, Camille et Mathilde pénétrèrent l'eau source de vie et de plaisirs inavoués. Un frisson passager parcourut leur ventre neuf. Il n'attendait que ça, être enfin bousculé, accomplir le destin qui lui est promis.

Bientôt, submergées, les deux sœurs éprouvaient la jouissance avec l'élément liquide. Insaissable, mais si puissant, telles des mains sur leurs peaux ne demandant qu'à être caressées.

Insolentes jeunes filles pour des insolents désirs interdits.

Seule devant sa psyché, Mathilde contemplait ses rondeurs délicieuses, une silhouette qui donnait des envies de gourmandises à toute une foule de jeunes prétendants prétentieux.

Si dans un premier temps, elle avait été ravie, elle éprouvait ce soir un

féroce ennui vis-à-vis de l'invitation au bal donné par Sosthène de La Rochefoucauld-Doudeauville. Le Tout-Paris y serait et les non conviés jaloux.

Camille ne sera pas de la partie à son grand désespoir. Elle avait convolé en justes noces le mois dernier, et elle promenait son amour sous le ciel clair de la Toscane. Se sentant abandonnée et sur la touche, Mathilde conçut un lourd chagrin de petite fille d'être ainsi séparée de son alter ego. La vie, qui jusque-là les avait épargnées, leur fit prendre des chemins différents.

Sa robe de soie jaune rehaussait son teint diaphane la faisant paraître plus brune encore qu'elle ne l'était en réalité. Ses yeux noisettes, à la limite de la dureté, témoignaient d'une farouche volonté d'esprit et d'un courage hors norme pour une jeune femme.

Elle irait à ce bal, parce qu'elle l'a promis mais elle laisserait son cœur au chaud dans le secret de sa chambre d'enfant.

Une calèche tirée par deux chevaux gris la déposa devant l'hôtel particulier où se tenaient déjà beaucoup d'invités, attendant de pouvoir entrer à leur tour. La prochaine fois, se dit-elle, j'irai avec ces nouveaux véhicules à moteur dont tout le monde parle. Les chevaux sentent si mauvais lorsque l'envie de faire leur prend tout d'un coup.

La fée électricité illuminait de mille feux l'imposant hall menant à la salle de bal. Encore dans ses pensées, elle parla tout haut : « Il me plaît ce Sosthène, voilà enfin un homme de son temps. Du sang neuf dans cet océan de vieilles manières poussiéreuses et surtout figées. »

Avec un train d'avance Mathilde songeait à Camille, plus encline à obéir et à rester bien sagement à la place qu'on voudrait bien lui assigner.

Éclairée par des centaines d'ampoules, la salle de bal brillait comme un soleil au milieu d'une nuit sans lune. Quel éclat merveilleux, quelle puissance fantastique. Mathilde fut toute étourdie de cette lumière aveuglante.

La musique jouée par l'orchestre enjoignait la belle société à valser à un rythme effréné. D'un regard dédaigneux accouplé d'un geste de la main, la jeune femme repoussa deux ou trois aspirants l'ayant repérée au premier coup d'œil. Non, elle voulait attendre un peu avant de se jeter sur la piste de danse. Observer pour décider. Voilà ce qu'elle souhaitait faire dans l'immédiat car rien ne pressait, le bal durerait jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Des serveurs en livrée, impeccables et engoncés, se frayaient avec habileté entre les invités tout en tenant entre leurs mains un plateau d'argent. Ils servaient les assoiffés et les boit-sans-soif, prompts à se saisir d'une coupe de champagne qui coulait sans retenue.

Une coupe. Voilà précisément ce qu'il lui fallait, servir d'alibi de manière à refuser toute danse. Elle déambula avec peine, jusqu'à ce qu'elle croise ses yeux bleus de mer du sud. À l'inverse de Mathilde, elle avait la taille prisonnière d'un corset soulignant ses hanches généreuses. Ses cheveux blonds de blé de juin, coiffés gentiment en chignon, laissaient une frange effleurer délicatement ses cils. Et puis, l'ovale quasi parfait de son visage la rendait belle comme le jour. Malgré ce portrait aux traits plutôt sages, on devinait une âme forte, ne demandant qu'à exprimer sa véritable nature à la faveur d'un verrou que l'on ferait sauter. Les deux femmes se frôlèrent l'espace d'une seconde et un étrange frisson les parcourut. Un éclair sauvage, libérateur les avait frappées, au même moment.

De ses longues mains blanches, elle tendit à Mathilde l'une des deux coupes qu'elle tenait avec prudence. « Tenez, vous avez l'air d'en avoir besoin ». Mathilde s'en saisit et toucha volontairement les doigts de la belle inconnue. Elle lui répondit avec un sourire à désarmer un soldat.

Cupidon s'amusait ce soir. Il leur avait décoché une de ses flèches vénéneuses, instillant dans leur cœur et leur corps des sentiments nouveaux. Des sentiments que la morale ne tarderait pas à réprouver et condamner.

Carmen Ferchault

Quand le vent de révolte de l'impressionnisme se lève et tisse sa toile !

Acte 1 – Une missive impressionniste s'invite chez les Renoir

Mais qui donc se cache derrière cette grande capeline festonnée d'un joli ruban satiné couleur orange tressé en nœud coulant et ô combien seyant ? Un visage à l'abri des regards indiscrets disparaît, s'évanouit, s'incline derrière ce grand chapeau... On distingue, à peine,

la courbe amande de ses yeux qui parcourent, balayent du regard une missive des plus captivantes en présence d'une fillette. Ce sont les petites de Pierre Auguste Renoir... Comme la terre et le feu complémentaires et indissociables, l'une blonde, l'autre brune, elles répondent à la loi des contraires et des contrastes illustrant le yin et le yang, la présence et l'absence avec l'une au visage dissimulé et l'autre au visage à découvert, diaphane, innocent comme le jour... Toutes deux ont en commun une longue chevelure souple, ondoyante et chatoyante qui habille et complète leur tenue soyeuse et raffinée. Elles évoluent au sein du jardin de leurs parents taillé à coups de pinceau furtifs et légers jetant sur le canevas de la toile d'innombrables frondaisons et ramures d'arbres habités par la lumière... Quant à elles, elles sont habitées, traversées par le doute, plongées dans l'interrogation en proie à l'incertitude au questionnement :

Quel épistolier leur a dédié cette missive ? Quels sont le motif et le leitmotiv de cette lettre ? Le fils de Pissarro, Félix ? Qui sait ? Comment s'est-il procuré leur adresse ? Mystère et boule de gomme... En tout état de cause, voici l'épitomé de ce petit bonhomme...

*« Chères petites dont hélas, j'ignore jusqu'au nom,
Je suis sur le départ au milieu de cette immense gare Saint-Lazare qu'a immortalisée et transfigurée Claude Monet où une locomotive fringante se profile et laisse s'échapper des nuées de fumées épaisses qui dessinent des volutes vaporeuses et moutonneuses comme un collier de nuages aux couleurs bleu ciel, blanche ou rose pâle, traversées par la lumière d'un astre radieux et d'un ciel adamantin qui transpercent la grande verrière métallique de la gare et le tracé des voies... L'imaginaire et l'intuition nous font deviner et entrevoir les immeubles haussmanniens à travers ce brouillard, ce smog londonien, cette mer de nuages urbaine et citadine des temps modernes, incertaine, intranquille à l'image de mon brouillard intérieur et de l'incertitude que je ressens quant à vos sentiments...*

Mon train entre en gare : je suis en partance pour la Normandie de mes rêves que peint et brosse également si bien Claude Monet avec ses champs de blé et de colza jaune d'or émaillés de coquelicots rouge carmin à l'image de grenades sanguines pulpeuses qu'on voudrait dévorer à pleines dents...

J'espère vous rencontrer là-bas et faire connaissance dans cette terre

d'élection des impressionnistes, ce pays de cocagne où l'impossible n'est jamais permis et qui a donné le jour à Impression, soleil levant, cette toile merveilleuse et splendide où le soleil allume une balise rutilante dans le tréfonds des eaux profondes où elle fait ricochet à l'infini en une pluie de cascades et de pétales de lumière et où les coups de pinceaux de Monet ont esquissé les reflets en miroir de grues, de mâts majestueux et de cheminées d'usines... Deux barques noires flottent comme des coquilles de noix en suspension en danseuses sur la mer et fendillent les eaux, se démarquent et diffusent à travers des ricochets sonores et visuels, des vibrations, des ondulations, des impressions à l'Onde, à l'aubade océane qui leur rend bien, au milieu d'un camaïeu pictural et choral de tonalités vert émeraude, bleu ciel et rouge corail, au sein du port embrumé du Havre qui s'enfume dans la brume, dans un brouillard intérieur mélancolique pareil à celui des tableaux de William Turner.

Je voudrais découvrir Le Havre. Je caresse l'espoir que mon père, doué de son génie créateur retrouve l'inspiration au Havre, lui qui est tellement sensible et désespéré d'avoir perdu sa fille préférée, Jeanne-Rachel âgée de 9 ans d'une scarlatine : il a peint une unique aquarelle à cette occasion représentant sa maison rue de l'Hermitage à Pontoise, une fois n'est pas coutume après ce deuil si douloureux... Peut-être en serait-il de même du Havre et d'une aquarelle de ce port assombri et voilé par les brumes ?

Je pense que l'aquarelle est une technique davantage à même de restituer le ressenti, la vie immédiate du deuil, de traduire ses sentiments, sa mélancolie noire, son chagrin, son désarroi, sa douleur, son brouillard intérieur qui font tout un remue-ménage bouleversant dans son cœur et son esprit explorés. Les plus belles toiles ne sont-elles pas empreintes de gravité et de mélancolie ?

Félix Pissarro »

Acte 2 – L'après-midi d'un faune sous le charme de deux naïades à Villequier...

Quelques années plus tard à Villequier sur une yole...

Mathilde, la brune et Amandine, la blonde ont grandi et ont gagné en beauté, en perception et en intelligence. Elles partagent un lien indéfectible l'une pour l'autre presque gémellaire et embarquent à bord d'une yole danoise fendant les eaux sur le lac de Villequier aux multiples reflets moirés de lumière bleu outremer avec sur les berges, une végétation luxuriante couleur vert printemps en cette saison printanière de renaissance propice aux rencontres imprévisibles et aux amours improbables et fortuites...

Les deux sœurs naviguent, rament tout doucement à l'aviron, flanquées de leur pagaie et devisent gaiement sur les victoires des impressionnistes et de leur père et vantent l'invention épatante du gramophone qui leur confère un pouvoir d'ubiquité et d'évasion sans pareil sur le vif et en plein air ou même confinées à l'intérieur... Le phonogramme est une invitation au voyage, à la Grande Évasion sous toutes leurs formes... Elles reviennent sur les berges du lac, se déshabillent et s'élancent, plongent dans leur plus simple appareil dans les eaux limpides, pures et diaphanes et comme en demi-sommeil au cœur du liquide amniotique quand la vie n'en est qu'à ses balbutiements. Elles s'ébrouent avec allégresse dans l'Onde, de par la sensation grisante de fraîcheur retrouvée, comme leurs deux poneys qui, au temps jadis, galopaient sur les sentes insouciantes de leur enfance. Elles croisent dans leur baignade, au fil de l'eau des oies bernaches plantureuses, des foulques grises, des colverts altiers, des sternes élégantes au bec jaune et au plumage gris et blanc qui traversent comme la fulgurance d'une constellation étoilée le paysage en miroir impressionnant et dépaysant de l'étang aux mille visages...

Mathilde — As-tu noté l'épiphanie d'un petit faune à travers cette nuée de sternes qui ont pris leur envol dans les airs comme une flèche de Cupidon ? Il nous sourit et nous contemple d'un regard bienveillant animé de Désir comme le faune de Stéphane Mallarmé grisé et bercé par la beauté des nymphes dans le poème *L'après-midi d'un faune* mis en musique par Claude Debussy dans des tonalités et un climat mélodieux et un tant soit peu orientalisant et obscur...

Amandine — Oui je l'entrevois. Il nous dévisage du regard, nues, à ciel ouvert. Il a beaucoup de charme n'est-ce pas ? Qu'en penses-tu ? C'est un sylvain des forêts, un petit elfe, un petit sylphe des forêts et des airs solaire et apollinien, une dryade inoffensive qui semble nous connaître

depuis toujours sans jamais nous avoir rencontrées en chair et en os. Il semble se souvenir de nous mais ce souvenir n'est peut-être qu'un rêve...
Mathilde — Oui son désir se présente comme une présence-absence. Il a foi en la beauté et en la poésie. Il nous incite à faire du rêve, de l'alchimie d'un songe la réalité... D'ailleurs, ce lac est un miroir de méditation entre rêve et réalité, à la fois un miroir réel et impressionniste, celui du lac, si pur, si limpide si calme aux reflets moirés et chatoyants qui font écho au paysage bucolique et champêtre de Villequier qui y gagne en profondeur, dans le kaléidoscope de l'Onde, mais aussi notre propre miroir intérieur où se baignent et naviguent nos âmes errantes et fluctuantes comme l'agitation des flots...

Amandine — Regarde, il est ivre comme le faune de Mallarmé, il rit au monde à travers des grappes de raisins dionysiaques qui représentent dans son champ visuel, la tentation des Muses...

Mathilde — Il nous tend une grenade pulpeuse, fruit couleur sanguine synonyme de jouissance érotique et métaphore pourpre de la passion galopant en liberté, ivre de désir et d'allégresse.

Amandine — À y regarder de plus près, ce n'est rien d'autre que Félix, espiègle, qui, à travers la clé de l'inattendu, nous a rendu une visite surprise et s'est invité à Villequier sous forme d'un sylphe afin de célébrer les arcanes de l'impressionnisme...

Une demi-heure plus tard, de retour dans leur maison...

Les deux sœurs inséparables étreignent sur le gramophone le disque *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Claude Debussy offert par le Faune jusque-là muré dans son silence, qui se met à chanter à gorge déployée à cappella et à esquisser un pas de danse au diapason avec le ruissellement impressionniste de cette mélodie trépidante et envoûtante. Il sent l'attraction des deux sœurs pour un même homme : comment combler conjointement leurs désirs à toutes les deux ? L'amour n'est-il pas exclusif, électif par essence, par nature ? Les affinités ne sont-elles pas électives sans être nécessairement élitistes pour autant ? Il ne saurait trancher : la vie se chargera bien de décider à sa place. Simple entremetteur de Félix, il offre, en épilogue, à chaque adolescente un lai et un sonnet d'amour pour conserver, intact et sans l'ombre d'une fausse note, leur indicible amour fraternel...

Acte 3 – Place à Félix Pissarro : haro sur les snobs, les Tartuffes et les ultras !

Amandine ne se sent plus de joie. Sa sœur Mathilde a convolé en justes noces, il y a deux mois, avec qui ? Vous ne devinez jamais ! Avec Stéphane Mallarmé, ce génie de la poésie, du clair-obscur... Les deux sœurs ne sont jamais entrées en rivalité par amour. Pour sa part, elle a reçu une invitation pour se rendre à un grand bal masqué organisé par un aristocrate bien en vue.

Telle « Psyché » de Berthe Morisot, elle enfle, à vive allure, la plus avenante de toutes ses robes, une robe immaculée de mousseline et de tulle cintrée, corsetée à souhait, très légère, vaporeuse, sensuelle et romantique avec un grand décolleté. Elle se contemple, rêveuse dans le miroir, comme Psyché et elle épouse la grâce délicieuse et avenante d'un cygne : nul besoin d'être nue afin de plaire et de poser comme modèle ; telle était la leçon de pudeur de Berthe Morisot. La suggestion du corps dénudé est encore plus forte que le corps dans sa pleine nudité. Maintenant, Amandine s'apprête avec une pointe de rimmel, un zeste de rouge corail sur les lèvres, une étoile en mousseline vert d'eau et rassemble sa foisonnante chevelure blonde tirant vers le blond vénitien en un chignon raffiné de gala. Il ne manque plus que la poudre afin de couvrir d'un hâle léger sa complexion quelque peu diaphane. Des boucles d'oreilles pendantes en or et un collier aux perles de malachite au vert diapré si pur achèveront sa parure d'exception mais il lui faut également un masque : elle s'en est procuré un à Venise au Carnaval lors de son dernier périple en Italie...

Soudain, la voilà entièrement habitée, traversée, gangrenée par le doute : est-ce que son aimé Félix Pissarro sera de la partie ? Et même s'il est invité, la reconnaîtra-t-il derrière son masque ? Quant à elle, le reconnaîtra-t-elle ?... La vague, la marée ourlée de l'écume de l'incertitude la happe et l'emporte irrésistiblement...

Elle appelle une diligence... Quelle aubaine, cette innovation du téléphone ! La voici, de pied ferme, sur le point de s'envoler au « Pays du make believe », boulevard Haussmann chez cette grande famille aristocratique... Elle est dans ses petits souliers et ne se sent pas du tout dans son élément... Atmosphère feutrée, policée... Comédie

humaine des masques et du paraître garantie avec une assurance tous risques. Pour sa part, elle ne pense qu'à lui. Elle ne pense qu'à une seule chose, débusquer « l'aiguille » dans la botte de foin, la perle rare au milieu de ce déluge, ce festival de snobisme ambiant et de toutes ces mondanités... « Un seul être nous manque et tout est dépeuplé », écrivait Lamartine. Elle pense à sa petite sœur qui est si heureuse et aime tant la poésie et son poète à des années lumière de toute cette comédie humaine...

Brusquement, la voici de nouveau en butte à une agitation fébrile, en proie à un regain, à un tourbillon de doutes de craintes, une déflagration de peurs, irrépressibles et anxiogènes qui l'assaillent et la harcèlent...

Pissarro n'a plus la cote. Il rencontre des difficultés financières. Le Tout-Paris des snobs le fuit, lui tourne le dos, le néglige voire le brocarde... Il connaît le fardeau de la désaffection, voire le boulet d'une forme de « dérélliction ». Pissarro crie Haro sur ce monde de snobs. Félix risque de ne pas avoir été convié à cette grande messe, à cette grande comédie humaine huppée, collet-montée, dorée sur tranche et terriblement formatée de ce gratin du Tout-Paris...

Elle cherche désespérément ce visage familial, attentionné et chaleureux sous ces masques froids et impersonnels. Bas les masques : place à la vérité et à l'authenticité. Elle se sent complice de la désaffection dont le père de Félix fait l'objet. On la courtise, on l'assaille d'hyperboles mensongères, de louanges, de flagorneries sur sa tenue et sur sa beauté dont elle n'a cure... Félix vaut mille fois plus que tous ces Tartuffes. Elle se sent effroyablement esseulée au milieu de cette foule invasive et intrusive, ce tohu-bohu, cette mascarade, cette agora, ce cortège de faux-semblants et de faux-fuyants...

Elle se mortifie et s'en veut de ne pas avoir téléphoné à Félix afin de savoir s'il était convié, ou plutôt non, cela aurait été effroyablement humiliant et maladroit... C'est alors qu'une idée épatante lui traverse l'esprit : elle va lui envoyer un poème d'amour intitulé *À bas les masques !, je t'aime Félix Pissarro, haro sur les snobs, les Tartuffes et les ultras...*

Quelques jours plus tard...

En guise de réponse, Félix lui envoya une toile d'Yport que son père avait offerte à Amandine en guise de cadeau de fiançailles... Amandine et Félix Pissarro vécurent heureux en Normandie, les pieds dans l'eau, la tête

dans les étoiles, contemplant les bateaux fendant doucement les eaux, tirant leur chapeau à Pissarro et criant haro sur les snobs, les Tartuffes et les ultras de tout poil... Bravo Camille Pissarro, quand le vent de révolte de l'impressionnisme se lève et tisse sa toile, vous en êtes le maestro !

© Apolline Marée

Dès qu'Iphigénie a reçu la lettre de Félix des mains de sa mère, la petite fille a couru vers sa cousine Lucie et l'a entraînée dans le jardin.

Il fait si beau aujourd'hui, ce serait un crime de rester à l'intérieur, serine toujours sa mère.

Mais ce n'est pas la seule raison. La vraie raison, c'est qu'Iphigénie veut découvrir la lettre à l'abri des yeux et des oreilles de la maisonnée. Elle a pris sa cousine par la main et elles se sont installées près du gros massif de fleurs, leur endroit préféré, là où elles échangent confidences et petits secrets.

Iphigénie n'a pas eu le courage de lire seule la missive de son frère bien-aimé. Elle a peur de ce qu'elle contient et espère que la voix douce de sa cousine saura en atténuer la teneur. Et puis Lucie est si gentille, si bienveillante, plus qu'elle en tout cas, qui se sent si chipie par moments. Et quand elle est malheureuse, elle est capable de méchancetés dont elle n'est pas fière.

« Chère sœur, commence Lucie.

J'espère que tu ne te morfonds pas trop maintenant que les vacances ont commencé. Le temps, magnifique d'après ce que je sais, va permettre sans doute de belles promenades.

Quoi qu'il en soit, tu ne saurais être plus heureuse que moi. L'aventure est au rendez-vous, chaque jour plus excitant que le précédent. Julien et Guillaume m'ont fait connaître tous leurs amis. Ils sont charmants. Tu vas me prendre pour un prétentieux si je t'affirme que tout le monde ici se réjouit de ma présence. Les garçons ont proposé de prolonger mon séjour et je ne me ferai pas prier, si nos parents respectifs sont d'accord. Ces amitiés masculines sont tellement stimulantes et enthousiasmantes, ça me change (tu me pardonneras) du climat féminin de la maison ! Crois-

moi, si on me garde encore un peu, je ne suis pas près de rentrer et de retrouver l'air vicié de la gare Saint-Lazare.

Je t'embrasse aussi fort que mon affection est grande. »

Iphigénie est pâle et défaite. Son frère ne reviendra pas de sitôt, la laissant à son désœuvrement.

Iphigénie avait passé un excellent moment à la maison Fournaise. C'était joyeux, trépidant, tellement insouciant. Et surtout, les jeunes gens y étaient nombreux, ce qui ne laissait pas Iphigénie indifférente.

Elle cherchait à s'en défendre, prônait une indépendance d'esprit encore peu répandue parmi ses amies. Mais il fallait bien avouer cette fois qu'elle avait particulièrement apprécié les conversations badines et sans conséquence, le climat de séduction, l'évidente simplicité du rapprochement des garçons et des filles.

Peu de jours s'étaient écoulés avant que Roberto, jeune homme délicieux, fantasque et charmeur, ne la recontacte. Le téléphone servait peu. La bonne société s'en méfiait, répugnant à être « sonnée » comme du personnel de maison. Mais Iphigénie avait jubilé lorsque la bonne était venue la chercher pour y répondre et qu'elle avait entendu la voix chaude de Roberto.

Rendez-vous fut fixé dans un endroit un peu éloigné. Inutile que ses proches soient informés de ses faits et gestes pour le moment. Iphigénie trouva l'entrée en matière de Roberto convenue et plate. Où donc était passé le beau parleur qui l'avait séduite ? Puis il commença précautionneusement à évoquer la jeune fille blonde qui accompagnait Iphigénie à la Fournaise. Ainsi donc, c'était Lucie, avec qui il n'avait pas échangé trois mots, qui avait ébloui Roberto ! Iphigénie en fut abasourdie à mesure que le discours du garçon s'enflammait. Il en parlait désormais en termes fougues et enthousiastes, et pressait Iphigénie d'intercéder en sa faveur auprès de sa cousine.

Lucie se ferma.

Cette année était l'année des premières fois. Première fois qu'Iphigénie était tombée amoureuse, premier chagrin d'amour, première fois qu'elle s'était sentie séparée de sa cousine.

Et ce soir, c'était la première fois qu'elle était invitée à un bal masqué, qui plus est par Sosthène de La Rochefoucauld-Doudeauville, qui rassemblait régulièrement toute la bonne société parisienne. Et elle en était, ce qui la rendait folle de joie !

Si cette soirée était à la hauteur de sa réputation, elle promettait d'être somptueuse, spectaculaire, brillante. Iphigénie pénétra dans les lieux, vêtue d'une chatoyante robe blanche que faisaient miroiter les luminaires installés de fraîche date. C'était la dernière nouveauté à la mode et il fallait convenir qu'elle faisait merveille ce soir.

Son loup la masquait suffisamment pour qu'on ne la reconnût pas. Ainsi parée et mise en valeur, elle ne pourrait qu'attirer les regards.

Son plan était simple. Quand elle en aurait terminé avec sa cour d'admirateurs, elle s'approcherait de Roberto qui succomberait aussitôt à sa beauté mystérieuse. Lucie quitterait ses pensées, ne pouvant rivaliser face à la belle et énigmatique apparition.

Iphigénie ne comptait pas tomber le masque et conquérir son beau Roberto. Non, elle voulait juste qu'il prenne conscience de son erreur et qu'il se retrouve seul, comme elle l'avait été à double titre quand il l'avait ignorée puis éloignée de sa cousine. Elle quitterait la soirée sans avoir révélé son identité, lui laissant le goût amer de l'amour sans retour.

Mais elle ne put mettre ses projets à exécution. Iphigénie était une jeune personne qui ne savait pas que la vie réserve souvent des surprises, et parfois des belles. Ses désirs de revanche prirent fin à l'instant où les yeux mordorés d'Hubert posèrent un regard de braise sur son joli visage.

Pascale Hamon

« Valentine, arrête de tourner en rond, viens t'asseoir, nous n'avons pas fini de répéter notre chanson pour l'anniversaire de Félix.

— Oui, Isane, j'en ai assez d'être enfermée. Je voudrais sortir, aller respirer la terre humide, après toute cette pluie, courir pieds nus dans l'herbe.

— T'iras après, allez, je suis prête, c'est toi qui commences. Premier accord au piano, ensuite à moi, en rythme, 1, 2 et 3...

« Dans mon jardin, l'heure bleue enveloppe les pivoines rouges
Les nuages déposent des gouttes bleutées sur la verrière de la gare
Saint-Lazare
Gare endormie serrant sa taille de ses bras acier

Je rêve d'un voyage transoriental, traversant montagnes
vertigineuses, villes imaginaires, au départ de la gare Saint-Lazare
Je rêve en bleu au milieu des coquelicots
Je rêve de ton visage, Félix, boudeur, empourpré

Viens me rejoindre parmi les lavandes
Le voyage commence au-delà de la barrière branlante
Ne viendras-tu pas t'asseoir sous le bouleau bavard ?

L'air du soir rafraîchit les visages, les corps brûlants
Regarde la limace et l'escargot partis à l'assaut des salades
Écoute le bourdon vrombir, l'abeille s'enivrer de nectar, le papillon
se perdre au cœur du pissenlit

À la fin du jour, nous cueillerons la prune bleutée, gonflée d'été
Puis, nous planterons son noyau au soleil levant. »

« Bon, qu'en penses-tu, Val ? Ça fait pas un peu... Non mais, je rêve, tu dors ? »

« Val, redresse, redresse. Ton aviron. Relève-le. Mais non pas dans ce sens. La yole d'oncle Paul va atterrir dans les roseaux. Réveille-toi. Et rame en cadence. Que tu es maladroite, ma pauvre fille.

— Oui, Isane, oui, arrête de hurler. Je m'endormais. Je rêvais que... Tu ne veux pas reprendre les pelles ?

— Non, c'est ton tour. Moi, j'ai ramé toute la matinée.

— Dis donc, pourquoi tu as pris le GPS de Papa ? Il va être furieux si...

— Tu n'as pas besoin de lui dire. Félix m'a prévenue que la rivière l'Œil renferme des méandres prolongés de bras sans issue, nous pourrions nous perdre. Alors...

— T'as vu ça, une écrevisse à tête de bouvreuil, une carpe à barbe...

L'eau est si transparente que je vois les paysages de la rivière.

— Moi, je vois surtout des souliers, des seaux, des roues, des carcasses de vélo, des ballons crevés. Cimetière d'objets déchus. Pouah...

— Ne regarde pas le fond, regarde le ciel aux soleils clignotants, les berges pigmentées de coquelicots, de violettes, de pensées. Écoute le peuplier aux feuilles d'argent. Hume l'eau aigrette.

— Oh, quel est ce drôle de loulounimal ? Là, oui, tu le vois. Il est accroupi au milieu des roseaux. Je le vois se gratter le crâne avec des griffes noires. Il est chauve l'animal, sous son canotier.

— Oui, je vois dans la feuillée deux yeux incandescents, une moustache blanche. Il porte un gilet à carreaux verts et blancs boutonné jusqu'au cou. Allons donc débusquer celui qui guette le couple assis au bord de l'eau.

— Il est peut-être dangereux. Ah, une main griffue a attrapé leur bouteille de vin.

— Méfions-nous. Son œil rouge, ses dents affûtées me font peur. Quelle horreur, tu as vu, un sabot fendu sort de son pantalon blanc... C'est un ... »

La yole balance ses hanches effilées. Elle soupire en effleurant l'onde. L'air est lourd des parfums de l'orage. Le vent tourmente l'eau de la rivière. Des gouttes s'écrasent sur le front des deux jeunes femmes endormies.

Une mélodie s'élève au-dessus de leurs têtes reposant sur le bord de la yole. Les avirons sombrent dans les algues dansantes. La pluie se précipite sur les dormeuses. Leur barque glisse, file, s'enfuit, de plus en plus rapidement. Deux mains velues aux griffes acérées tiennent les avirons.

Personne ne semble remarquer la disparition de l'étrange équipée. Au fond de la barque, le GPS s'époumone *Faites demi-tour dès que possible.*

Isabelle L.

« Mes chères cousines, nous sommes arrivés hier samedi en Normandie après un incroyable voyage en train ! Quel bonheur de pouvoir ainsi quitter Paris ! Je n’imaginai pas la gare Saint-Lazare aussi grande. Cette verrière immense, écran protecteur qui laisse le ciel s’inviter. Et les locomotives crachant d’immenses volutes de fumée dans une incroyable symphonie mécanique. Sifflements de la vapeur, choc du métal, badauds qui s’interpellent. Papa quant à lui s’est extasié devant cette palette de couleurs, vert clair des poutres métalliques, bleu du ciel, ocre des bâtiments, noir des locos...

Quelle agitation, quelle effervescence, il y a tellement de voies que nous avons peur de rater notre train. Heureusement un contrôleur a eu l’amabilité de nous accompagner jusqu’à notre siège. Il a même hélé un porteur pour aider papa à transporter son matériel. J’aimerais tellement que vous puissiez vivre cette expérience ! Toutes ces dames rivalisant d’élégance, ces hommes affairés, courant, se croisant en un improbable ballet auquel répond celui des locomotives.

Et dans tous ces mouvements et tout ce bruit par moment entre sourire et larmes quelques murmures. Le train est parti à l’heure exacte au coup de sifflet du chef de gare et le voyage m’a paru beaucoup trop court. Ici tout me semble bien calme en comparaison. Papa doit commencer à peindre aujourd’hui. Je vous embrasse, Félix. »

Non mais regardez-moi ces jolis cœurs ! Ah ça badine, ça badine, mais moi j’aimerais bien terminer mon service. Il est bientôt 14 h 30, ils n’ont pas du tout l’air pressé de partir. Je crois que le fond du problème c’est qu’on est trop accueillant. Les chaises sont si confortables qu’on ne peut plus les quitter. Bon, je leur amène le café ou j’attends encore un peu ? Maintenant je comprends cette jeune femme est charmante ! Il me semble l’avoir déjà aperçue à Argenteuil, lors d’un déjeuner chez les canotiers. Elle était arrivée à vélo. Ses cheveux n’étaient pas sagement attachés. Elle était avec une amie, toutes deux riaient aux éclats. Elle était si jeune, si insouciante. Je retournerai là-bas dès mon prochain jour de repos.

En me préparant pour cette soirée mémorable, je repensais aux propos

du père de notre hôte, Sosthène de La Rochefoucauld-Doudeauville :
« La coquetterie plaît à celui qui en est l'objet et blesse ceux qui n'en sont que les témoins ». J'espère bien faire un maximum de dégâts !
« Une femme sait ce qui lui importe de cacher », « un homme dit souvent ce qu'il devrait taire ». Il ne croit pas si bien dire !
« Une femme qui aime est prudente, mais elle cesse de l'être dès qu'elle se croit aimée ». Merci Sosthène pour le conseil, nous verrons bien après tout. Ce soir, j'ai juste envie de m'amuser.
« Les distractions de ceux qui écoutent tiennent ordinairement à celui qui parle ». Peu m'importe ! Cette robe mérite tous les compliments !
Vite, il ne me reste plus que dix minutes pour me préparer !

Olivier Mourgeon

Petit Paul voyage en Normandie, avec sa maman, pour rendre visite à sa grand-mère.

Ses sœurs aînées, Laure et Céline, restent à Paris avec leur père, M. Belingard.

Heureuses, elles reçoivent une lettre de leur mère que Laure lit à haute voix.

Mes chères filles,

Petit Paul et moi sommes enfin arrivés chez Grand-maman, épuisés mais heureux après notre long périple.

Hier matin, en quittant la maison, la calèche a d'abord longé le quai de Seine. Le soleil rosissait le ciel et les monuments élancés encore enveloppés de brume matinale.

Comme prévu votre père nous a déposés à la gare Saint-Lazare.

C'est une immense voûte métallique noire résonnant de crissements et de grincements stridents.

Petit Paul a été fasciné par les locomotives géantes qui lâchaient leur fumée grise en poussant des sifflements déchirants.

Les vapeurs étaient tellement opaques que nous ne savions plus ce qui était des nuages et ce qui était de la fumée.

L'atmosphère sentait la cave à charbon et l'étuve moite de la buanderie. Votre père trouva aisément notre compartiment et hissa le sac de voyage dans le filet.

Fort heureusement, nous avons les deux sièges en coin fenêtre et Paul ne quitta plus sa place.

Le train démarra.

En nous éloignant de Paris, je goûtai la sérénité du bocage normand, avec ses prés cernés d'ormes, où paissaient vaches ou chevaux. J'admirai aussi les magnifiques gentilhommières à colombages et me laissai bercer par le bruit cadencé et cahotant du train.

Des escarbilles noirâtres glissaient parfois le long de la vitre.

Une averse vint laver le paysage. Les couleurs se réveillèrent soudain. Le vert devint plus vert, la robe des chevaux prit un lustre brillant.

Grand-maman nous accueillit avec sa bonne humeur habituelle et ce fut bientôt l'heure du dîner. Elle nous régala de son escalope à la crème et Paul reprit deux fois de sa teurgoule moelleuse.

Les émotions avaient été vives et Paul n'eut pas de mal à trouver le sommeil.

Le lendemain, nous nous sommes promenés dans la vaste prairie. Il s'en dégagait une forte odeur champêtre de foin et d'arômes fleuris. Les fleurs colorées ondulaient, telle une seule vague que la brise impulsait. Frémissaient également les hauts peupliers qui bordaient le cours d'eau à l'extrémité sud de la prairie.

L'air vibrait de chaleur et on entendait le vrombissement assourdissant des insectes.

Tout cela donnait à la prairie un air de jachère luxuriante baignée dans la touffeur brûlante de l'été.

Petit Paul a cueilli une brassée de coquelicots écarlates et de graminées multicolores qu'il a offerte à Grand-maman au goûter. Le vase trône maintenant au centre de la grande table. On dirait que la prairie estivale a pénétré dans la demeure.

Grand-maman se joint à Paul et à moi pour vous envoyer nos plus affectueux baisers. Maman.

*

Pendant que leur mère rend visite à Grand-maman, Laure et Céline

font une ballade sur le lac.

« Tiens bon la rame, crie Laure, nous dérivons.

— Tu appuies trop fort. Tu as plus de force que moi, réplique Céline.

— Toujours tu nous compares ! Quand quitteras-tu tes complexes ? s'agace Laure.

— Faisons la paix pour cette fois, tempère Céline. Le ciel est lumineux, l'air est divinement chaud. Les grenouilles sommeillent. »

Les deux sœurs ont posé leur chapeau de paille. Toutes deux se prélassent maintenant au fond de la yole.

« Regarde ce nuage. On dirait un goéland, là, son ventre tout blanc et ici ses ailes grisées, s'exclame Céline.

— Et là on dirait une immense pipe avec la fumée qui s'en échappe, clame Laure.

— Laure, tu as entendu ce 'blop' ? Est-ce une carpe qui saute hors de l'eau ou bien un promeneur qui fait ricocher des galets ? »

Laure ne répond rien mais suit son idée : « Oh que j'ai chaud ! Si on allait se baigner ?

— Qu'est-ce qu'elle dirait maman ? » s'inquiète Céline.

La réponse de Laure est sans appel : « Elle dirait rien parce qu'elle saurait rien !

— Tu exagères, Laure. Ça me fait un peu peur mais j'adore me baigner. On y va !

— Aïe, qu'elle est froide ! » s'exclame Laure.

Inquiète, Céline demande : « Dis, on n'va pas s'enrhumer ? »

Laure se moque : « Sottise. Y'a de la vapeur qui sort de tes poils !

— T'es bête. J'ai la chair de poule, frissonne Céline.

— Tu entends ce frémissement dans la feuillée ? N'est-ce pas notre promeneur ou quelque esprit malin qui nous épie ?

— Pourquoi pas un faune tant que tu y es !

— Vois-tu ses sabots ? Vois-tu ses cornes dans le sous-bois ? J'en aurai le cœur net !

— Non, Laure, n'y va pas. T'approche pas du danger. »

Laure s'avance vaillamment dans la futaie. Une ombre fauve se devine au milieu du bosquet bien vert. On entend un froissement monstrueux de feuilles, les jeunes arbres plient, des branches craquent.

Laure pousse un grand cri et se débat si fort que Céline l'appelle, hurlante et apeurée.

À cet appel, la chose se ressaisit et réalise que Laure est une jeune fille humaine et non une nymphe.

La chose part d'un saisissant rire caverneux, souffle un trille dans son pipeau. Bientôt, on n'entend plus qu'un galop qui s'éloigne.

Laure surgit, le cheveu embroussaillé, les joues et les bras griffés, la robe déchirée.

« Partons ! vite ! » ordonne Laure.

Toujours curieuse, Céline interroge : « C'était quoi ? »

— Vite je te dis, à la yole !

— Papa a rapporté un gramophone à la maison. Que dirais-tu s'il nous laissait écouter une cantate de Bach ce soir ? »

Laure éclate : « C'est bien le moment. Rame ! »

*

Laure meurt d'envie d'aller au bal de l'Opéra, mais elle est anxieuse. Son père n'a toujours pas donné son accord. Voilà qu'il l'appelle depuis la bibliothèque, comme chaque fois qu'il aborde les questions sérieuses.

« Dis-moi, ce Sosthène de La Rochefoucauld-Doudeauville, qui c'est ? lui demande son père.

— C'est le grand frère de mon amie Éléonore, qui est dans ma classe. Il a 21 ans. Il fait l'École des Arts et Métiers.

— Quand vient-il te chercher ?

— À 20 heures, ce soir. Ses parents lui prêtent leur calèche. Il me ramènera.

— C'est donc entendu », lâche son père.

Laure exulte. Elle grimpe hâtivement la volée de marches jusqu'à sa chambre, enlève ses vêtements de jour et enfile fébrilement la longue robe de dentelle blanche suspendue à un cintre.

Un fin ruban de velours blanc maintient autour de son cou gracile la pierre turquoise qui rappelle le bleu de ses yeux.

Sosthène s'annonce à 20 heures. Il porte la jaquette et le nœud papillon. Le couple s'installe dans la calèche. La course n'est pas longue. Bientôt, Laure et Sosthène gravissent les majestueuses marches de l'Opéra.

Dès leur entrée, Laure est saisie par la féerie du lieu. Les chandeliers resplendent de mille feux miroitants.

Des bouquets multicolores fleurissent les colonnades de marbre. Les ors

des moulures ajoutent des ornements scintillants.

Après un rapide passage au vestiaire, Laure et Sosthène rejoignent les couples serrés autour de la piste de danse au parquet lustré.

Quatre violons tiennent le haut de la piste et entament la valse de Vienne du beau Danube bleu sur un rythme lent qui permet d'assurer les premiers pas.

Sosthène a l'assurance d'un bon danseur et, sûr de lui, il pénètre sur la piste de danse.

D'abord hésitante, Laure donne la main droite à son cavalier et appuie légèrement la main gauche sur son épaule.

Le cœur de Laure bat fort.

Elle est intimidée et émue de danser au bras d'un aussi séduisant jeune homme.

Et c'est en danseuse talentueuse que Laure épouse à merveille la cadence impulsée par son élégant cavalier.

Les ballerines de Laure effleurent à peine le sol lisse. Le jeune couple tourne et virevolte sans cesse, sans pause, jusqu'au dernier coup d'archet.

Elle réalise alors combien la tête lui tourne. Tout tournoie autour d'elle et en elle. Elle ferme les yeux et agrippe fermement l'épaule du danseur.

Sosthène est chaviré par l'abandon confiant de la jeune fille. Il la blottit tendrement sur sa poitrine.

Elle est si jolie avec ses pommettes rosies par la danse.

En quittant la piste, Sosthène tient fort la main de Laure dans la sienne.

Après un furtif coup d'œil, écarlate de confusion, Laure y consent.

Décidément, la soirée l'a épuisée, et l'émotion du moment vide Laure du peu d'énergie qu'il lui reste.

Aussi, au vestiaire, se laisse-t-elle faire lorsque Sosthène lui ajuste sa capeline sur les épaules.

Laure se laisse encore faire, consentante, lorsque Sosthène la serre dans ses bras, en haut du grand escalier de l'Opéra, et l'enveloppe dans un tendre et long baiser.

Claude Fontaine

Apolline et Ludivine sont enfin arrivées chez leur grand-tante qui les accueille pour les vacances de printemps dans sa gentilhommière de Vétheuil sur les bords de Seine.

Quelle expédition ! Quel sentiment d'aventure et de liberté ! Quels frissons d'inquiétude ! Que de nouveautés ! Arrivées chez la tante Mélanie, il faut vite écrire une missive aux parents restés à Paris et quelque peu inquiets...

Chers parents,

Soyez rassurés, nous voici installées et le voyage s'est très bien passé.

Que d'impressions différentes en si peu de temps ! La gare Saint-Lazare avec le bruit assourdissant de la locomotive à vapeur, monstre hoquetant, sifflant, crachant, noyant l'espace de sa fumée bleue. Puis la campagne vallonnée, incendiée par les champs de coquelicots. Enfin la Seine, large et majestueuse, qui laissait se mirer le soleil levant dans ses eaux calmes et en épousait la couleur flamboyante. Si bien que le ciel et la terre se rejoignaient dans un immense embrasement.

Nous avons été accueillies par un voisin de notre tante. Il s'appelle Félix et semble très sympathique.

Nous vous embrassons très fort, chers parents.

Apolline et Ludivine.

Très vite Félix devint l'ami de Ludivine et Apolline. Il éprouvait néanmoins un penchant pour la brune Apolline. Dans le village, il aimait caracoler, perché sur un grand-bi tout en étant secrètement remarqué par celle dont le sourire l'avait séduit. Alors, un jour, il surmonta sa timidité.

« Eh ! les filles ! Si on allait déjeuner au Moulin de la galette dimanche prochain ? Je vous invite ! »

Il fut soulagé de la réponse enthousiaste des deux jeunes filles et il ne lui échappa pas qu'une légère rougeur avait envahi les pommettes de Ludivine. Le repas fut délicieux, le vin abondant, les corps se frôlaient sur la terrasse ensoleillée, les regards se croisaient furtivement, les jeunes filles s'accoudaient lascivement au balcon dans des attitudes gracieuses et sensuelles à la fois. On dansa un peu au son du gramophone. Puis la journée toucha à sa fin et on entendit le bruit pétaradant des voitures qui repartaient à la ville.

« Vous prendrez bien encore un verre », demanda timidement Félix à Ludivine.

Sa sœur, Apolline, s'éclipsa discrètement et les deux amoureux restèrent seuls au monde. Félix osa poser sa main sur le dos de la chaise de celle qu'il voulait séduire. Mais elle s'écarta un peu du dossier et se redressa par pudeur. Alors le jeune homme s'enhardit et plongea, en amoureux transi, son regard dans celui de Ludivine qui ne refusa rien ! Un peu plus loin, le garçon de café, raide comme un piquet, s'apprêtait à rompre le charme de ce tête-à-tête. Mais il était tard et sa dure journée était terminée !

« Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie... »

Cette chanson, Apolline et Ludivine la jouaient au piano à quatre mains. Eh oui ! le temps des vacances, le temps des amours s'étaient évanouis. Les deux sœurs étaient rentrées à Paris et tout était rentré dans l'ordre bourgeois exigé par leurs parents.

C'est alors qu'un homme bien né, distingué, le compte en banque bien pourvu, était venu solliciter l'autorisation d'inviter Mademoiselle Apolline au bal des débutantes de l'Opéra.

Comme dans *Cendrillon*, la maisonnée fut en effervescence pour le choix de la toilette. Chaque jour, Apolline observait le reflet de sa silhouette dans sa psyché. Sa taille était-elle assez fine ? Sa peau assez blanche ? Le ruban noir mettait-il en valeur suffisamment son cou gracile ? Elle relevait ses boucles blondes en un haut chignon pour mieux s'admirer. Elle se demanda si le médaillon de sa grand-mère serait du plus bel effet. Oui, décidément oui. Vite, la robe maintenant, le décolleté devait mettre en valeur les épaules. C'était impératif.

Ludivine soudain apparut, mi-admirative, mi-jalouse, mi-moqueuse :

« Ton collier de chien est superbe. Avec un loup de velours noir, ce sera parfait. Un renard pour te couvrir les épaules complétera à merveille cet ensemble ! »

Et les deux sœurs éclatèrent de rire et retrouvèrent ainsi leur complicité.

Mannick

« *Le drawing-room était superbe. [...] Nous avons vu [...] défiler cinq ou six cents femmes, dont 450 au moins étaient charmantes, toutes vêtues de robes françaises, toutes en toques et en plumes de Paris, toutes parlant français, on n'entendait pas quatre paroles anglaises. [...] Vous aurez une idée de la vie de Londres sur le moment quand vous saurez que j'ai des invitations de dîners, de bals et de routs jusqu'au 3 juin ! J'ai été obligé de refuser cinq ou six jours sur cette série, pour pouvoir placer mes propres dîners et mes concerts. Il est convenu que je donnerai des concerts et qu'après on dansera sans que cela soit un bal, mais une sorte d'inspiration soudaine. Ce sont toutes les grandes dames qui ont décidé tout cela dans un conseil ; elles se sont emparées de l'hôtel de l'ambassade. »*

« Ces Mémoires ont été composés à différentes dates et en différents pays : de là, des prologues obligés qui peignent les lieux que j'avais sous les yeux, les sentiments qui m'occupaient au moment où se renoue le fil de ma narration. Les formes changeantes de ma vie sont ainsi entrées les unes dans les autres : il m'est arrivé que, dans mes instants de prospérité, j'ai eu à parler de mes temps de misère ; dans mes jours de tribulation, à retracer mes jours de bonheur. Ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant, ont produit dans mes récits une sorte de confusion, ou, si l'on veut, une sorte d'unité indéfinissable [...]. »

3 avril 2021

Souvenirs à survenir

Un moment rare, un événement historique, l'expression des émotions collectives pour évoquer ses souvenirs personnels, pour interroger sa place dans le monde, son rapport aux autres, et donner voix à la multitude.

Comme Chateaubriand à maints endroits des *Mémoires d'outre-tombe*, on interroge aujourd'hui les souvenirs, et derrière eux le fait de les convoquer pour les écrire. Parfois des années plus tard, parfois dans un instant plus proche. Mêler les faits à des éléments nécessairement subjectifs disant une forme de vérité. De la mémoire collective à une mémoire plus intime, défilent ainsi des souvenirs revus et corrigés sous le prisme individuel, imaginés ou recréés. Dans les récits revivent en vrac une certaine finale de coupe du monde en 1998, le 11 septembre 2001, la chute du mur de Berlin, mai 68, les élections de 1981, les souvenirs de Charlie Hebdo et du Bataclan, des images du Tour de France... Les dates s'égrènent comme autant de pans d'histoire commune différemment vécue. Puis retour à soi pour des histoires de premières fois, autobiographiques ou fictives.

Mer, voiture, maternité, rallye, animaux, air, corps, voyage, musique, travail... Autant de souvenirs à laisser survenir, avant une plongée imaginaire dans le futur où l'on découvre que les objets du passé suscitent la curiosité des générations suivantes, changent parfois de fonction ou perdent toute utilité. Clé, téléphone, pièce de monnaie, ordinateur, économe, voiture, cafetière, crayon, film ou livre ne seront-ils bientôt que de lointains souvenirs ?...

À partir d'un événement historique de son choix, écrire un texte court faisant appel à une émotion collective. Décrire cette émotion et l'énergie qui invite le ou les personnages à se situer dans le mouvement spectaculaire de l'histoire.

Novembre 1993, c'est la Toussaint. Par un étrange concours de circonstances, je me retrouve à New York dans un magnifique loft rempli de centaines de grenouilles (sculptures, bibelots, gravures), invité par un photographe français. Ma compagne de l'époque travaille à Air France aux réservations téléphoniques. Originaire du Languedoc, elle est tombée sur un appel d'un client, ce photographe qui identifie très précisément son accent. Il s'avère en effet qu'ils sont tous deux originaires de deux villages voisins. Étonné et amusé il propose alors de nous héberger une semaine chez lui si nous décidons de venir à New York. Quelques semaines plus tard, nous nous retrouvons donc à son domicile. Nous arpentons la ville à pied. J'ai donné rendez-vous à ma grande cousine américaine au World Trade Center.

Nous sommes en avance ; je lève les yeux vers le ciel suivant les poutres métalliques qui s'entrecroisent comme des voûtes gothiques. Ces poutres semblent monter à l'infini, je suis pris de vertige. Étrangement, il n'y a presque personne au pied des tours à l'heure où nous arrivons. Nous

entrons dans l'immeuble et achetons un ticket pour accéder au point de vue panoramique. L'entrevue est brève et chaleureuse. Ce ticket je l'ai conservé, je ne sais pas pourquoi. Dire que c'est sans doute tout ce qui reste de ces deux tours !

11 septembre 2001, huit ans ont passé. Je travaille à l'époque dans un magazine de jeux vidéo. La responsable de la publicité déboule dans la rédaction : « Un avion a percuté les tours du World Trade Center à New York ! » Nous nous précipitons dans la salle de conférences de la rédaction car il y a une télévision. Tout le monde se retrouve devant hébété. On ne sait pas encore ce qui se passe et surtout on est loin d'imaginer toutes les conséquences de cet événement. Je garde juste cette image de corps qui tombe la tête la première dans un silence absolu, je garde juste ce ticket.

Olivier Mourgeon

Juillet 1958. L'année de mes six ans, l'année où j'allais rentrer à la grande école ! L'année où, pour la première fois, nous sommes partis en vacances, à la montagne, dans les Alpes du Dauphiné !

Mes parents me disent qu'on va à Briançon assister à l'arrivée de l'étape du Tour de France. En réalité, je ne sais pas trop ce que cela veut dire, je n'ai jamais vu d'images. Nous n'avons pas la télé et n'achetons pas de journaux... trop chers. J'entends bien, chaque après-midi, le transistor brailler les noms de Darrigade ou de Bahamontès. Le soir, à l'heure de l'apéro, je vois mes parents trinquer à la santé du vainqueur d'étape. Depuis quelques jours, ils se passionnent pour ces cyclistes qui, aux dires des reporters, grimpent les cols « en danseuse » pour dévaler ensuite leurs pentes « en roue libre ». Papa et Maman parlent d'échappées, de contre-la-montre, de peloton, de maillot jaune et de voiture-balai. Des mots, encore des mots qui ne signifient strictement rien pour moi.

Bref, ce matin-là, je suis plutôt contente de quitter Le Parcher pour aller en ville. Après un délicieux pique-nique sur le glaciaire du Champ de Mars, on se poste tout au bord de la route pour être aux premières loges. On

n'est pas les seuls à attendre. Comme tous les enfants, je suis assise sur le trottoir, les pieds dans le caniveau, mon chapeau de paille vissé sur la tête car le soleil cogne !

La voix nasillarde de l'animateur radio résonne dans les haut-parleurs. « Ici, la Route du Tour de France ! Le peloton file à toute allure sur la Roche-de-Rame. La caravane du Tour entre maintenant dans Briançon. D'ici quelques minutes, elle arrivera sur le Champ de Mars ! »

Tonnerre d'applaudissements. La foule crie son enthousiasme. Papa et Maman me disent de me relever. « Tu ramasses tout ce qu'ils jettent ! Tiens, prends le panier ! » Je ne sais pas trop ce qui m'attend, mais je suis fière de faire plaisir à mes parents.

Soudain, on entend un tintamarre de klaxons, de la musique et des réclames – les mêmes qui passent sur Radio Luxembourg. Je trépigne d'impatience. Ça y est, les motos aux couleurs Cinzano déboulent, conduites par de vrais acrobates ! Je suis excitée comme une puce. Imaginez, ils se mettent debout sur leur moto tout en roulant ! Vient ensuite un groupe de voitures bleues en forme de bouteilles de gaz, suivi d'un camion surmonté d'un énorme bonhomme blanc, tout en pneus, le Bibendum Michelin ! La camionnette des Laines Pernelle offre des chapeaux en papier, celle du Journal de Mickey distribue des visières en carton et des buvards. Derrière elles, les piles Wonder « qui ne s'usent que si l'on s'en sert ! » et les cachets d'aspirine : « Vite un comprimé Croix-Blanche, ça va mieux, ça va bien ! » Je suis fascinée par les grosses mouches décimées par l'insecticide Fly Tox, un tube géant surmonté d'une pompe ! Maintenant, j'aperçois la « Vache qui rit » trônant sur le toit d'une voiture. Les savons Le Chat donnent des savonnettes miniatures, le chocolat Menier des barres de chocolat et le Nain gourmand des sucettes de toutes les couleurs. Mon panier se remplit, ma joie va crescendo ! Quand l'auto de la marque Bic passe devant moi, je reçois une poignée de drôles de crayons transparents comme du cristal ! Le véhicule Soupledur s'arrête un court instant devant moi. Des jeunes filles déposent dans mon panier des gobelets colorés ainsi qu'une boîte à œufs ! Je me tourne vers mes parents, ils sont ravis ! Puis arrive la voiture de la Chicorée Leroux qui distribue fanions et décalcomanies. Une camionnette Scotch jette des centaines de petits rouleaux sous cellophane ! J'en ramasse une bonne dizaine ! Pour parachever ce défilé, à la fois coloré et bruyant... Yvette Horner ! La Reine du musette, coiffée d'un sombrero et juchée sur le

toit d'une voiture pleine de chromes, égrène à l'accordéon une rengaine populaire. Le public est en liesse !

« Les coureurs ne vont pas tarder, ma chérie ! » me dit Maman. Les sifflets des gendarmes en moto annoncent l'arrivée des coureurs ! Ils sont là ! Bzzzt, presque pas le temps de les voir passer ! La ligne d'arrivée est envahie par des spectateurs qui tendent leur carnet d'autographes à leurs champions. « Allons, viens, ma chérie ! On rentre vite pour ne pas être bloqués dans les bouchons ! »

Sur le chemin du retour, je m'endors pour ne me réveiller... que le lendemain matin ! Au petit déjeuner, je pose mille questions. « C'est quoi ces gobelets ? Ces rouleaux, ça sert à quoi ? Ils sont bizarres ces crayons ? » Mes parents m'expliquent patiemment que de nouveaux produits entrent dans notre quotidien et qu'ils sont pour la plupart... à base de plastique ! Je scrute ces objets sur tous les côtés. Ils sont tous si lisses, si légers. Je suis stupéfaite par ce ruban adhésif, transparent comme du verre et qui colle sans qu'on le mouille avec la langue ! Quand Maman me donne le gobelet rouge « Ce sera le tien ! Papa aura le bleu et moi l'orange ! », elle ne comprend pas que je n'affiche pas un grand sourire. Face à cette abondance étonnante d'objets gratuits, je balbutie : « ... Mais j'aime bien ma timbale en alu... »

Au fil des ans, les jouets et objets de mon enfance sont remplacés par leurs clones... en plastique de toutes les couleurs. Soixante ans plus tard, la marque Soupledur a disparu, pas ses gobelets ! Son nom reste gravé à tout jamais dans ma mémoire tout comme le souvenir de cette journée où j'ai été piégée... comme depuis, des milliers, des millions d'entre nous. Aujourd'hui, je suis la Mamie de Zoé et je suis en colère contre ces choix industriels, commerciaux et politiques, tout au long du XX^e siècle ! Pour ses six ans, c'est décidé, je vais lui offrir une timbale en métal émaillé ! J'en profiterai pour lui expliquer qu'il nous faut préférer les matières naturelles au plastique... qu'il faut changer et réduire notre façon de consommer... qu'il est urgent de sauver la planète ! Et je lui glisserai une enveloppe avec ce récit, écrit tout simplement avec un crayon sur une feuille de papier blanc.

Annie Lamiral

12 juillet 1998

Nos vies sont émaillées de dates qui s'impriment parfois dans notre esprit, formant des souvenirs durables, impérissables. Une marque au fer rouge, une cicatrice mémorielle que rien, ni personne ne peut nous effacer de la tête. Et d'ailleurs, quand bien même nous aurions cette possibilité, nous ne cherchons pas à occulter ces instants d'hier qui font de nous ce que nous sommes aujourd'hui.

J'ai dans le cœur de ces souvenirs gravés malgré moi. Juste là, à la faveur des événements que la vie nous impose de force. Et alors, comment choisir celui que je dois vous relater. Choix cornélien, voire douloureux car tout en moi refuse à quantifier les sentiments. Mais voilà que doucement, se profile dans ma mémoire, la chaleur de cette belle journée de juillet 98. L'été s'était fait une jolie place. Et la France entière retenait son souffle en ce tout début de soirée. Un espoir, une émotion s'emparait du pays et si certains n'avaient pas réellement d'attrance pour le football, une sourde ferveur s'était néanmoins emparée de tous. Car, et si ? Et si nous allions la remporter cette mythique coupe du monde. Entre peur et espérance, les regards s'échangeaient, un souvenir collectif se mettait déjà en mouvement. Jamais match n'avait suscité une telle attente, comme si nos vies en dépendaient. Toute une nation, les yeux tournés vers onze joueurs et un ballon unis par l'amour du sport. Et un et deux et trois zéro !!! coup de sifflet final, comme un seul homme la France se leva. Clameur de joie pour une victoire qui, appartenant à l'histoire, allait faire de cette soirée un souvenir collectif.

Il n'y avait plus d'étrangers, de jeunes ni de vieux, de blanc, de noir, de chrétien, de juif ou de musulman. Juste des Français heureux.

11 janvier 2015

J'ai de nouveau dans le cœur un souvenir qui vient s'y inscrire de force. Pourtant je n'en voulais pas de celui-là, mais je n'ai pas eu le choix, la France n'a pas eu le choix. Notre pays est de nouveau dans la rue, rassemblé mais aux clameurs et à la liesse, se substituent tristesse, silence et détermination. Un peuple défile aux heures sombres de son histoire. Interminable cortège, lent et étrangement tranquille. Cette nation est encore debout comme un seul homme. Et il n'y a toujours pas d'étrangers, de jeunes ni de vieux, de blanc, de noir, de chrétien, de juif ou de musulman. Juste des Français malheureux.

Deux événements en apparence pas si différents. Que ce soit pour la joie ou non, des humains se levant pour dire à voix haute, nous n'avons pas peur. Notre puissance est descendue dans les rues de cette France meurtrie dans son sein.

Dix-sept années. Deux dates, deux bouleversements similaires dans mon profond souvenir. Celle d'un peuple capable de se réunir, avec la spontanéité des sentiments éprouvés, avec cette capacité collective à acclamer l'exploit ou rejeter avec puissance l'indicible.

Ce sont ces souvenirs qui forgent notre pays. La joie et le désespoir ne sont pas si éloignés l'un de l'autre. Ce sera toujours le cœur qui transportera l'âme et la fierté d'une nation qui marche, et qui marchera comme un seul homme à jamais debout.

Carmen Ferchault

L'entrée au collège avait été rude. Je dis « collège », mais à l'époque nous disions le Lycée : cela commençait avec la classe de sixième, on y entrait dans sa pleine maturité d'enfant pour en sortir prétendument adulte. Le contraste des générations était parfois violent et le bizutage ne se nommait pas, il se pratiquait ! École de la vie, fortement encouragée par l'œil complaisant des surveillantes...

Mais pour moi, la violence la plus surprenante était venue des adultes et de leurs drôles de règles. Tenez, par exemple, la règle de la blouse : nous devons porter une blouse réglementaire avec notre nom et notre classe brodés en rouge sur le flanc gauche de la poitrine, une semaine notre blouse beige, la semaine suivante notre blouse bleue. Allez savoir pourquoi, mais l'inversion de couleur un lundi matin était considérée comme une faute grave, hautement répréhensible ! Inutile de dire que les fautes étaient rapidement repérées dans la cour et il se disait des choses terribles sur les punitions infligées à ces moutons noirs par la surveillante générale : elle aurait une cravache dans son bureau et n'hésiterait pas à s'en servir, exigeant, selon la rumeur, qu'on remontât ses jupes pour présenter son postérieur à la flagellation...

Ceci n'était qu'un des éléments du règlement complexe que nous découvrions au fil des jours : couloirs interdits à certaines classes, sens de circulation obligatoire dans les escaliers, salutation différenciée des membres de l'administration que personne n'avait pris la peine de nous présenter... Au cours des premières semaines, tout cela nous avait terrorisées et nous rapetissions à l'état de petites souris dociles, tentant de devenir invisibles au regard de ces êtres imprévisibles. Puis, petit à petit, les jeunes souris de sixième acquirent une certaine dextérité à jongler avec le règlement, et se développa, dans nos cerveaux de futures adolescentes, la petite graine de la révolte contre ce que nous percevions comme des contraintes sans réel fondement associées à des punitions démesurées.

Lorsque survint le beau mois de mai, c'est presque naturellement que nous accueillîmes le branle-bas de combat mené par les « grandes » du secondaire. Elles organisèrent des Assemblées générales dans le hall du Lycée, nous expliquèrent qu'elles avaient voté la grève et que nous ne devions plus aller en cours. Certains professeurs ne venaient plus d'ailleurs au Lycée, il se disait qu'eux aussi étaient en grève. Il faisait si beau dans la cour, que nous profitions de cet état d'ébullition générale pour prolonger nos parties de marelle.

Ce n'est que le jour de l'incident, que je compris qu'il se passait vraiment quelque chose d'exceptionnel. La surveillante générale s'était aventurée dans les vestiaires du sous-sol, dont l'accès nous était formellement interdit en dehors des horaires d'entrée et de sortie. Avec le contexte d'annulations en cascade des cours, les notions d'horaires s'étaient dissoutes dans la bonne humeur, et il se trouvait ce jour-là, dans ces vestiaires, un certain nombre de « grandes », ainsi qu'un petit groupe de mes camarades de sixième et moi-même. La surveillante eut l'audace de tenter de nous réprimander pour notre présence en ces lieux. Elle non plus, ne devait pas avoir encore compris ce qu'était ce mois de Mai 1968... Les « grandes » se précipitèrent pour nous défendre et il s'ensuivit une course poursuite entre la surveillante générale terrorisée et les élèves dans le dédale des souterrains. Il était à son désavantage de les connaître infiniment moins bien que nous, elle se retrouva ainsi acculée dans un cul-de-sac. Dans sa course haletante, elle avait perdu un escarpin à talon aiguille. Cette perte lui fut fatale, des élèves se saisirent de cette arme providentielle et lui assénèrent une fessée mémorable sous les rires

sonores de toute notre bande. Sans toutefois relever sa jupe, nous avons notre dignité !

Ce jour-là je compris que nous avons laissé au fond de ce couloir une grande partie de notre docilité, et qu'à l'avenir, l'autorité ne pourrait plus s'exercer de façon aussi péremptoire. Une page se tournait...

Dominique M.

Tout est pétrifié.

Les transports sont à l'arrêt.

Les cours universitaires sont suspendus.

Les usines sont fermées.

Nous sommes en mai 1968.

Un joli printemps aux feuilles vert tendre et aux buissons fleuris.

La gare de Bourg-la-Reine a baissé le rideau. Qu'à cela ne tienne.

La Sorbonne est à trois pas de géant de la maison qui sont vite parcourus.

Pour aboutir rue Gay-Lussac, pavés catapultés, gaz crachés, grilles d'arbres défoncées.

Aurai-je cours ? Quelles sont les nouvelles à la Sorbonne ?

Le flot des étudiants me draine vers le Grand Amphi, où les groupes se succèdent à la tribune : Katangais, Mao Spontex, l'UNEF. Les radicaux font loi.

La parole est à tous ? Vas-y, Claude, tu lèves le doigt, tu interpelles aussi.

Ta remarque se noie sous un flot de sarcasmes et de sifflets.

Quelle désillusion. La honte me submerge. Je me rêve petite souris.

Ma naïveté me surprend.

La parole est-elle vraiment libre ?

De sympathisante, je bascule dans la réserve et me rallie à ce qui m'a construite : les croyances et les convictions de ma famille.

Je quitte le Grand Amphi de la Sorbonne pour le défilé à De Gaulle et aussi pour le pèlerinage pédestre des étudiants à Chartres.

Je ne m'y sens pas plus à ma place. J'ai souvenir de mes marches incessantes, sans qu'aucune ne fasse sens. Partout et chaque fois, je me sens décalée.

Finalement, les examens sont reportés à l'automne.
La nation est révolutionnée.
Je suis chamboulée dans le tréfonds de mon être.
Trouverai-je l'apaisement ailleurs ?
Angliciste, je fuis à Édimbourg où je décroche mon premier job et
m'occupe de deux charmantes têtes blondes, Ian et Fiona. J'ai posé mes
valises dans l'Athènes du Nord.
Réfugiée, j'attends sereinement l'appel aux examens.

Claude Fontaine

J'étais une jeune étudiante, à la fac de lettres, encore toute heureuse
de cette nouvelle vie, moins cadrée qu'au lycée, riche de rencontres
d'ouverture intellectuelle.

Un matin de mai, je garai mon vélo solex sur le trottoir, prête à suivre le
cours de littérature. Mais de l'autre côté de la rue, il se passait quelque
chose d'inhabituel. Une de mes camarades, que je connaissais pour sa
discretion et son caractère studieux, était juchée en déséquilibre, sur une
chaise, en haut du perron de l'université. Elle haranguait un petit groupe
de manifestants qui l'acclamaient, poings levés. J'étais décontenancée,
je ne comprenais rien à ce qui se passait. Je n'avais rien vu venir : pas
de meetings, pas de distributions de tracts, pas d'affichages sauvages,
non rien que la routine. Notre vie dans cette petite ville de province
était réglée par les cours, les recherches en bibliothèque, les devoirs
rédigés en hâte à la dernière minute à la maison, les petits cafés avec
les copains autour des flippers dans une atmosphère enfumée, le monde
que l'on refaisait gentiment, les blagues de potaches... Et tout à coup,
c'était une explosion de toutes les frustrations. Le désordre s'installait,
nos respectables professeurs étaient désorientés, en état de choc pour
certains. Moi, j'étais à la fois horrifiée et fascinée par un événement
inqualifiable qui avait peu à peu la force d'un tsunami.

Mannick

C'était un soir de printemps, un dimanche. Par superstition, ils ne s'étaient pas rendus à Paris mais étaient restés devant leur poste de télévision, attendant sans oser y croire, l'annonce des résultats donnant gagnant leur candidat. En outre, il ne faisait pas très beau.

Le visage du vainqueur s'était peu à peu dévoilé, par un jeu de dominos virtuels. C'était lui, c'était François Mitterrand ! Ils étaient d'abord restés interdits, leur esprit ne pouvant analyser, enregistrer l'information qui tenait pour eux d'une révolution. Trop beau pour être vrai ! Ils exultèrent soudain, se levant et s'étreignant, riant, s'exclamant et se demandant encore si c'était bien vrai, ne pouvant assimiler que la réalité était à la hauteur de leurs rêves, de leurs espoirs, heureux comme jamais. Ils débouchèrent joyeusement une bouteille, trinquant à chaque gorgée, égrenant tous les bouleversements personnels et collectifs qu'ils escomptaient de ce changement de régime.

Ils pensaient à la tête que ferait le patron de Catherine le lendemain matin. Ils imaginaient que la vie ne ressemblerait plus jamais à ce qu'ils avaient vécu jusque-là, qu'il y aurait un avant et un après. C'était tellement fort, excitant qu'ils eurent du mal à s'endormir ce soir-là.

Souvent et encore aujourd'hui, Catherine se demandait pourquoi ils étaient donc restés seuls dans leur coin, plantés comme des petits-bourgeois individualistes devant la télé, au lieu d'aller partager leur joie avec les autres et de crier des hurrahs définitifs. C'était donc ça leur vision du partage ? Elle y songeait avec regret, comme à une fête à laquelle on n'était pas allé mais qui aurait pu être à l'origine d'une rencontre décisive. Une sorte de rendez-vous raté.

Pascale Hamon

À nos balcons !... Comme au balcon d'un théâtre !

Je me souviens, oui, je me souviens de ces moments prénants et récurrents de grandes émotions collectives partagées, ces rendez-vous quotidiens, à l'orée de la nuit, à nos balcons, afin de célébrer le courage, la résilience de nos anges gardiens, de ces travailleurs de la nuit et de

l'ombre, rarement sous les feux de la rampe et de l'actualité, presque jamais en représentation, en vedette, parents pauvres et oubliés de la République, exposés de plein fouet à la maladie, luttant à pied d'œuvre comme les héros épiques de *L'Illiade* et de *L'Odyssée* dans un combat incessant et inégal contre ce fléau des temps modernes, dans des conditions extrêmes, avec une insuffisance cruelle de moyens, d'effectifs, de matériels et de masques...

Ces moments de grandes émotions collectives sont amarrés dans ma mémoire aux attaches, aux ancrs de mon vécu, à l'encre de mon ressenti personnel car parmi ces héros figuraient au cœur conscient de ma famille, mes sœurs et mes cousines...

L'hommage, la célébration ont été étendus à toutes les professions réquisitionnées pour combattre, mettre un terme à ce fléau, à tous ces travailleurs de l'ombre sans visage, anonymes, héros résistants et hérauts de la République...

Ces moments, ce sont des souvenirs à survenir, à chérir dont je voudrais me nourrir et avec lesquels je me suis ressourcée afin d'écrire pour ne pas mourir comme le chantait Anne Sylvestre et pour survivre après la disparition de ma mère emportée par la Covid...

C'est par une clameur improvisée au quotidien, une clameur d'applaudissements laudatifs, d'ovations, de concerts de bric et de broc avec ce qu'il nous restait sous la main, parfois de simples couverts, d'anodins ustensiles, de casseroles éculées que nous les avons mis à l'honneur, que nous leur avons rendu hommage...

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

Elle s'élevait allegro, crescendo et embrasait comme la fulgurance d'un feu de paille, d'un immense feu d'artifice se propageant et faisant tache d'huile, les balcons, les étages, les maisons, les immeubles, les résidences, les rues et les ruelles, les quartiers, les communes, les villes, les villages, les départements, les régions jusqu'à la République toute entière, à jamais reconnaissante et emplie de gratitude : tout un peuple vibrait et vivait à l'unisson à l'aune de ces travailleurs de l'ombre et de la nuit se débattant de pied ferme comme des lions contre un monstre sans visage et inhumain dont on ignorait presque tout même le nom...

Pour ma part, à mon balcon, je ne pouvais m'empêcher de penser aux miens, à mes sœurs et à mes cousines qui luttaientsans répit, sans relâche aux avant-postes sur la ligne de front, jamais avares de leur temps ni de leur énergie, ne ménageant ni leurs forces, ni leur monture...

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

Cette clameur improvisée frisait l'apothéose, l'acmé, la communion de tout un peuple au diapason, à l'unisson au son des chants de certains, au rythme des morceaux des instrumentistes au saxophone, au violon, à la flûte..., au murmure de la mélodie de grands chanteurs lyriques qui avaient prêté leur voix pour l'occasion à cette grande marche, cette procession de funambules, cette efflorescence collective et festive, en un sens, mais dans le respect de la gravité du moment et de la dignité des malades...

Et sur mon balcon, je songeais à mes proches qui comptent parmi eux tant de mélomanes et de musiciens s'étant prêtés au jeu avec enthousiasme, exaltation, assiduité et régularité...

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

D'un chant grégorien très sombre et mélancolique à l'image de l'hécatombe des morts et des familles endeuillées, cette clameur s'est muée en un « Hymne à la joie », à l'espoir, à la solidarité, à la résistance et à la résilience de ces héros, célébrant leur bravoure téméraire mais louant aussi le courage exemplaire et indicible des victimes et notre art de vivre ensemble à la française en démocratie envers et contre tout, contre vents et marées. Oui, l'union fait la force et la résilience, la résistance...

Souvenirs, souvenirs, c'était une grande messe, une magnifique ovation, une intense communion collective qui, malheureusement, prit fin avec le terme du premier confinement et je ne suis pas la seule à m'interroger sur la raison de ce dénouement à valeur d'ensevelissement... Ce souvenir, ce rendez-vous quotidien ne demandait qu'à sur-venir, qu'à surgir à nouveau... En effet le labeur de ces travailleurs n'en était qu'à

ses balbutiements et la route, le chemin émaillé d'embûches promettait d'être long, épuisant, voire presque interminable...

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

Cependant, ces manifestations improvisées régulières ne furent pas vaines. Apparemment plus efficaces qu'une forme de contestation plus revendicative, elles eurent le mérite d'attirer l'attention, d'appuyer et de faire entendre leurs doléances, de rendre grâce et justice à ces oubliés de la République...

Ainsi, la musique, le chant et plus généralement l'art, dans leur extrême bienveillance peuvent peut-être parfois infléchir le cours du monde dans un immense et superbe élan, mouvement citoyen rappelant à la mémoire de la République et du gouvernement ses devoirs envers ses serviteurs, les soignants et les autres qui nous ont su gré de l'ampleur de cette marque, de ces manifestations de gratitude, de cette effervescence, cette effusion collective qui les mettaient à l'honneur...

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

... et elle leur insufflait le courage d'être résilient face à ce fléau dévastateur et meurtrier, à l'hécatombe des morts notamment parmi nos aînés, nos anciens (et j'ai été touchée en plein cœur par la disparition de ma mère), face au pernicieux complotisme, face au déni, à la dénégation, au refus de certains de voir la réalité en face et de se plier aux gestes sanitaires...

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

... à eux qui étaient rarement sur le devant de la scène à l'époque du « glamour » et du « star system » qui éclipse, et qui fait ombrage aux autres...

Au-delà de la gratitude et du remerciement bien mérité, cet exercice quotidien, au cœur du premier confinement où chacun était plongé, cloîtré dans l'isolement et voué à une grande solitude nous rapprochait, nous soudait, nous rassemblait dans une émulation commune, nous,

nos voisins, nos amis et même nos ennemis, nos concitoyens, compagnons d'infortune dans la stricte observance des gestes et précautions sanitaires. Il était la manifestation patente de notre art démocratique de vivre ensemble à la française, du souci de préserver nos valeurs démocratiques qui constituent le ciment fraternel de notre bien commun, de notre patrimoine culturel...

De spectateurs d'un destin inéluctable, nous devenions acteurs et moteurs de nos vies sur lesquelles nous reprenions la maîtrise, ensemble en présence des autres à l'orée du printemps...

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

À mes yeux, ces manifestations constituaient des créations artistiques improvisées. Je pensais que nous applaudissions des acteurs invisibles d'un spectacle invisible mais dont l'action, les actions étaient bel et bien réelles et tangibles. J'avais l'intime conviction que nous donnions visibilité à l'art ayant subi un coup d'arrêt, mis en suspens, « sur la sellette » alors même que les théâtres, les cinémas, les musées, les librairies, les médiathèques affichaient porte close : nous étions à nos balcons comme au balcon d'un théâtre invisible et ses acteurs invisibles nous invitaient à devenir, à notre tour, les maîtres, les acteurs de nos propres vies car comme l'écrivait William Shakespeare : « Le monde entier est un théâtre et tous, hommes et femmes n'en sont que les acteurs. »

D'ailleurs la poétesse que je suis n'a paradoxalement jamais autant composé de vers que pendant cette période de confinement ; c'était pour moi l'art et la manière de dire, en cette période où les établissements culturels étaient contraints à la fermeture que l'art n'est pas inutile et qu'il est même essentiel a fortiori en temps de pandémie et de confinement. À mon sens, la poésie est encore plus vitale en ces temps de pandémie et j'ai voulu déclamer des poèmes sous forme de chansons comme celles de ce « Compagnon de la chanson » qu'est Grand Corps Malade à mon balcon : ce fut mon humble contribution à cette communion-ovation collective...

Je laisserai le dernier mot à Pierre Seghers : « Si la poésie ne vous aide pas à vivre, faites autre chose. Je la tiens pour essentielle à l'homme autant que les battements de son cœur. »

Pussions-nous étendre cette réflexion sur la poésie à l'art en général...

Merci à vous, compagnons de notre libération, de notre sauvetage ! Applaudissons « La leçon » artistique et démocratique de nos violons, de nos accordéons, de nos instrumentations, de nos chansons ! Jouons « La répétition (ou l'amour puni) » par itération mais avec des variations, résistons !, reprenons la pièce, recommençons ! C'est malheureusement encore de saison ! À nos balcons ! À nos violons !

..... Ce n'était presque rien, cette clameur mais elle leur faisait du bien, elle leur faisait chaud au cœur.....

© Apolline Marée

En s'inspirant de *Toujours la première fois*, d'André Breton, raconter une première fois, autobiographique ou imaginaire, sous forme de récit ou de poème.

Cette journée aurait dû être mémorable et sûrement heureuse. Mais non, elle était là, seule et sans aucune famille. Elle venait de passer devant Monsieur le Maire, elle avait 20 ans.

Avec pour seul accompagnement ce jeune homme de 20 ans, qui serait l'homme de toute sa vie. Sa maman et les témoins les entouraient durant cette cérémonie rapide, curieuse pour de jeunes gens qui auraient dû être enthousiastes, ils s'aimaient.

Mais non, il pleuvait, le ciel était sombre, et elle portait un manteau noir ! Prestement, la mère les conduisit au restaurant, les témoins s'en étaient allés. Ils se retrouvèrent tous les trois dans une salle luxueuse, bruyante, à la « mode ».

L'humeur était malgré tout joyeuse, légère, le menu était prévu d'avance. Et comme une gourmandise, la mère leur annonça que l'on allait déguster un mets très particulier, nouveau. La curiosité était aiguisée.

Le serveur apporta très religieusement des cylindres blancs assaisonnés

d'une vinaigrette un peu acidulée... un peu pompeusement le jeune serveur énonça « Mesdames, Monsieur... Cœurs de palmiers du Brésil... »
Oui, c'était une première fois pour tous...

Jusqu'à la fin de sa vie, lorsqu'elle savourait des cœurs de palmiers, elle pensait à cette première dégustation et non pas à cette étrange cérémonie de mariage.

Étonnant non ?

Aucun souvenir ne lui restait en mémoire, si ce n'est le côté filandreux, frais et en même temps croquant de ces cœurs de palmiers. Et voilà 60 ans s'étaient écoulés...

Chaque 4 septembre, depuis lors, marquait l'anniversaire des « Cœurs de palmiers ».

Élisabeth T.

En ce début de juillet j'étais bien excitée en ressortant de la mairie, accompagnée de ma mère. Je tenais en main le sésame, l'autorisation de sortie de territoire pour mineure.

Dans une semaine, j'irais à l'étranger pour la première fois de ma vie ! Pas bien loin, à vol d'oiseau, cela devait se situer à moins de 500 kilomètres. Mes premières vacances sans mes parents !

J'allais prendre l'hovercraft. Mon père en était très fier, pour un peu on aurait pu croire qu'il était à l'origine de son invention. Il m'expliquait par le détail toutes les prouesses techniques qui se cachaient derrière ce bijou de modernité. J'allais traverser la Manche en moins de trente minutes, sans même me rendre compte que j'étais sur l'eau tant la trajectoire sur coussin d'air serait rectiligne. Je le laissais s'extasier.

Je pensais à ma correspondante anglaise et tout ce que nous allions pouvoir faire ensemble, loin de mon carcan familial. Son lycée était mixte, ce qui n'était pas le cas du mien. Allait-elle me faire rencontrer des garçons ? Mon esprit vagabondait...

Le voyage fut à la hauteur de ses promesses aventurières. Une tempête sévissait sur la Manche. Du coup, plus d'hovercraft ! Un bus nous attendait à l'arrivée du train et nous conduisit à Douvres où un

gigantesque ferry nous accueillit. En montant sur la passerelle, je me sentais tel Tintin montant à bord du Karaboudjan, prête à parcourir le monde.

Il pleuvait des cordes. Je m'étais réfugiée à l'intérieur et m'extasiais de découvrir l'aménagement du navire, l'alignement des fauteuils en skaï, la buvette, le marchand de souvenirs... Subitement, sans comprendre ce qui se passait, je jaillis spontanément de mon fauteuil pour me précipiter à l'extérieur vers une rambarde. Pliée en deux, je rendis à la mer tout mon repas et plus encore. Sonnée, comme dans un mauvais rêve, j'entendis dans le brouillard de mes pensées floues la voix réconfortante d'un homme qui avait posé une main paternelle sur mon épaule : « Ça va aller ? Pas bien agréable le mal de mer, hein ? »

C'était donc cela ! J'avais eu mon premier mal de mer !

Tout se remet en ordre dans mon cerveau qui récupérait peu à peu sa lucidité : tempête sur la Manche, traversée en bateau et donc, mal de mer...

Un grand sourire illumina mon visage. Si ce n'était que cela, je pouvais bien traverser les océans !... C'était ma première embarcation sur un bateau, mais c'était décidé : il y en aurait d'autres ! La découverte du monde était à ce prix, il me tardait déjà de m'engager vers de lointains horizons. Tout devenait possible.

Je me sentis inimaginablement libre.

Dominique M.

Il reste trois mois d'attente inquiète, d'écoute constante de mes entrailles, des petits pieds toquant à mon ventre.

Le temps de ma grossesse s'est soudain rallongé lorsque l'échographe a simplement énoncé des précautions à prendre et une surveillance accrue jusqu'au terme.

Concrètement, mon corps et mon bébé sont confiés à la dextérité du chef de clinique.

Je me blottis longtemps dans le canapé et tricote bottons et brassières

pendant que toi, mon bébé, tu tricotes ton développement dans le secret de mon giron.

Ou je m'égare, distraite, en enveloppant mon ventre qui s'arrondit.

Tu seras fille, mon bébé. Tu gazouilleras et tu danseras dans le champ de coquelicots.

Vient le grand jour qui s'avère être long, car tu hésites dans l'antichambre de ta vie aérienne.

Enfin tu surgis, toute rose et complète, dentelle ourlée jusqu'au bout de tes petits ongles.

Soulagée et heureuse, je fonds en larmes. La nature est désarmante de beauté.

Claude Fontaine

Albéniz et la première fois...

Aussi loin que je me souviens, j'aime la cantilène
Des lisianthus d'Albéniz que tu m'offrais en partage
Comme une vague impromptue, ils me reviennent
Et parviennent, jusqu'à mes doux et juvéniles rivages...
Ils fleurissent le puzzle de mes réminiscences
De tes fines mains dansant, jonglant avec la guitare
Égrenant une constellation de silences avec art,
La douceur d'un chocolat, d'un baiser et des sens...

C'était la première fois, oui la première fois
Que j'entendais, avec ravissement, sous tes doigts
Le ruissellement de la mélodie d'Asturias d'Albéniz
Et, émue, grisée, je devenais rouge comme une cerise...
Tu avais l'empathie et la générosité délicate et élégante
Fréquente chez les déshérités, les indigents ou les orphelins
Combien j'ai douce souvenance de ton cœur sur la main
Et de la richesse de tes pensées inédites et bienveillantes !...

C'était la première fois, oui la première fois
Que j'entendais le ravissement du timbre de ta voix...
De ta voix déclamant la poésie de Jacques Prévert
Comme un aède ne s'écoutant jamais parler
Mais, voué cœur et âme, à une amie, à l'altérité
Avec la maestria d'un maître de concert
Mettant en exergue une improvisation inouïe
En l'honneur d'une adolescente, de sa jeune mie...

Cette mélodie trépidante animée d'un grand souffle
Allait toujours plus crescendo, haletante, piano forte
Et avec elle, tu m'ouvrais grand les yeux et la Manne Porte
Du maelström des émotions arrachées au bord du gouffre
Je cueillais alors le jour et l'exaltation de la sérénité
Enchantée par le charme de l'Oiseau de feu, l'oiseau-lyre
Cet oiseau de passage, qui, malgré l'indigence, gardait le sourire
Et surgit, dans le désert de mon adolescence, à point nommé...

Te souvient-il ? T'en souvient-il,
De cette adolescente hésitante, émaciée et fragile,
Mal assurée, malmenée, dévastée, harcelée,
À la mère déjà malade que tu avais rencontrée ?
Que n'avais-tu perçu, visionnaire, en elle,
Une poétesse, dans un monde de brutes, égarée,
Traversée par les lumières naissantes d'un art pluriel
Nubile mais contrarié ?

Je me souviens de tes grands yeux d'azur
Où, je me perdais émerveillée, le vague à l'âme,
Ils étaient au diapason de ton être si pur
À l'image de ta gentillesse, de ta grandeur d'âme
Dans ton regard, je refaisais le monde
Un monde plus doux, plus solidaire, plus harmonieux
En accord avec ta lyre, tes mélodies et tes vœux
Modelé sur les accords parfaits d'Albéniz et ses rondes...

© Apolline Marée

La première fois

Est-ce la première fois ?
J'ai la mémoire qui flanche
Doux délice en moi
Un sentiment de revanche
J'aime ma tête effacée
Car c'est alors chaque jour
La joie de te rencontrer
De redécouvrir l'amour.
Est-ce la première fois ?
Retrouvailles éternelles
Défiant toutes les lois
D'un souvenir rebelle
Pour toi j'ai le courage d'un roi
Sans pays et sans couronne
Car c'est juste pour toi
Que mon âme résonne.
Est-ce la première fois ?
Que tes yeux se posent sur moi
Non, car j'en garde un doux souvenir
Mais je l'oublie aussitôt
Ressentir à nouveau mon cœur allégré
J'aime tant toutes ces premières fois
Avoir l'âme sans cesse ravivée
Pour un bonheur toujours recommencé
Et faire de chaque fois une éternité de première fois.

Carmen Ferchault

Ma mère avait 20 ans en 1939. C'était l'aînée de six enfants, elle avait connu le rationnement et le ravitaillement pour cette famille nombreuse ne devait pas être des plus simples.

Il lui était donc insupportable que je fasse la fine bouche sur ce qu'elle préparait, d'autant qu'elle était bonne cuisinière.

J'étais pourtant bien difficile et me suis retrouvée, petite, plus d'une fois reléguée en bas de l'escalier de la cave, endroit froid et sombre que je détestais particulièrement, parce que je refusais de finir mon assiette. Son éducation n'était ni autoritaire ni sévère, c'était le seul domaine où elle essayait de faire preuve d'autorité. Ce comportement de ma part devait donc bien la contrarier !

Je refusais systématiquement tout aliment nouveau. Ce fut le cas aussi pour l'ananas qui ne m'inspirait guère : son aspect extérieur rugueux et rébarbatif, sa chair composée de filaments jaunes me répugnait. Il n'était pas question d'en prendre une bouchée.

Je fréquentais assidûment une amie connue au lycée. Elle m'invitait souvent à déjeuner chez elle. Bien sûr, un jour, l'ananas fit son apparition au dessert. Consternation de ma part. Ma grande timidité fut plus forte que mon aversion. Je n'osai pas refuser l'assiette servie. Je commençai par un tout petit morceau, me demandant quel goût affreux il pourrait avoir. Stupeur ! La bouchée me parut délicieuse. Je dévorai le reste sans rien dévoiler de mon a priori à la famille de mon amie.

Aussitôt rentrée chez moi, je demandai à ma mère de prévoir dans ses prochaines courses d'acheter un bel ananas car je l'adorais désormais autant que j'avais pu le détester.

Pascale Hamon

La première fois que j'ai conduit une voiture... En fait il y en a deux et chaque fois c'était pendant les vacances à Opio, chez mes grands-parents. La première fois, je devais avoir 5 ans, j'étais assis sur mon père et je tenais juste le volant de la 403 beige. Nous parcourions à un train de sénateur les soixante mètres de chemin privé jusqu'au portail de la maison familiale. Quel étrange sentiment de pouvoir mener ce véhicule, quelle fierté, quelle liberté et en même temps quelle responsabilité ! Très concentré, je serrais fébrilement le volant brûlant de peur qu'il ne m'échappe, mes mains trempées de sueur.

La seconde fois, j'avais dix ans de plus et c'était sur le même chemin mais dans l'autre sens, vers le monde extérieur.

Mon parrain était venu me chercher avec sa 2 CV, beige également.

« Descends et mets-toi à ma place, tu vas conduire ! »

Je ressentais à nouveau ce sentiment étrange, partagé entre l'envie et la peur de m'installer au volant. Il m'expliqua brièvement le fonctionnement de l'auto et notamment les particularités de l'embrayage centrifuge avec changement de vitesse au volant.

Je redémarrai et la 2 CV s'ébroua avec ce bruit caractéristique qui avait bercé ma petite enfance à l'époque où mon père possédait également une 2 CV, j'étais capable de reconnaître son arrivée dans la rue à cette seule sonorité.

Je retrouvai à nouveau ce sentiment de liberté.

Olivier Mourgeon

Premier face à face avec mes élèves

Je n'avais que 20 ans et ma vie se partageait entre le monde abstrait et passionnant de l'université, et la douceur du cocon familial.

Mais le temps était venu d'entrer dans la vie professionnelle et j'avais accepté le poste de professeur de français dans un collège. Mon premier contact avec ma première classe de sixième reste gravé dans ma mémoire comme peut-être il l'est resté dans celle de certains de mes élèves.

Brusquement, me voilà propulsée de l'autre côté du miroir et face à moi, vingt-cinq paires d'yeux qui me scrutaient, curieux et inquiets à la fois. Chers enfants ! S'ils avaient su que mon angoisse valait bien la leur ! Je m'efforçais de montrer de l'assurance, moi qui tremblais de ne pas être à la hauteur ! Je me disais que c'était moi qui donnais le ton, le tempo et j'étais crispée sur mes notes ! Mais j'étais perdue et j'oubliais l'essentiel de ce que j'avais prévu de dire et de faire ! Je sentais les attentes inouïes de ces enfants entrant dans le monde nouveau du collège et ils ignoraient que je n'étais pas encore entrée dans mon personnage et que je ne savais pas vraiment quelle contenance prendre. Fallait-il se montrer sévère ?

Fallait-il se montrer sympa ? Quels écueils éviter à l'aube d'une relation qui devait durer neuf mois ?

C'est alors que se produisit un événement inattendu qui décida pour moi. Ayant donné la parole à une petite élève qui avait levé le doigt, je lui demandai :

« Comment vous appelez-vous ?

— Marie Bernard Marrant », me répondit-elle, avec un air si malicieux que je ne pus réprimer un fou-rire qui gagna toute la classe.

Et voilà ! La glace était définitivement brisée et une belle complicité était née.

Mannick

Le docteur m'avait dit que ce serait pour fin juin. Je ne savais pas trop ce qui m'attendait même si j'avais lu et relu le fameux livre de Laurence Pernoud, *J'attends un enfant*. Mi-juin, le gynéco me rassurait : « Tout va bien, Madame. Le bébé devrait arriver la semaine prochaine, aux alentours du 28. » Autant vous dire que chaque jour, la pression montait. J'étais de plus en plus impatiente. Si difficile de s'imaginer l'inconnu !

Il faisait beau, ce samedi-là. On avait fait un barbecue sous le cerisier quand, sur le coup de cinq heures, je sentais mon ventre se contracter, me tirailler dans tous les sens de façon incontrôlée. Anxieuse, je voulais aller au plus vite à la maternité. Une demi-heure plus tard, j'étais entre les mains d'une sage-femme qui m'annonçait : « Venez en salle de travail ! » À peine arrivée dans ce lieu qui ressemblait plutôt à une salle d'opération, mon fils pointait son nez, poussait son premier cri ! Je n'ai eu ni le temps de souffrir, ni de suer, d'angoisser, de pousser ou de crier que déjà « IL » était là, visiblement heureux d'être sur mon ventre !

Je garde un excellent souvenir de cette première naissance. Un véritable cadeau. Tout s'est passé, le jour J, en douceur ! Que du bonheur ! Prête pour une deuxième !

Annie Lamiral

Mystère de l'instant

La première fois où elle a entendu :

« N'aie pas peur, la guerre est finie »...

Les sirènes, les bombes s'en sont allées.

« Le cœur ne bat plus »...

Le petit être ne verra pas le jour cet hiver.

« Le cri primal »...

L'enfant s'éveille au monde par un bel après-midi de printemps.

« L'éclat de rire à la vie »...

Le nouveau-né s'émerveille par une chaude matinée d'été.

« Le silence envahissant »...

Le petit être ne bouge plus, il ne verra pas le jour cet automne.

« Musique... Silence »

Mystère de la Vie... de la mort.

L'espace d'un instant.

Geneviève R. T.

Écrire un souvenir en se projetant dans le futur, par exemple en imaginant qu'un objet du présent ou du passé ait traversé les siècles et que d'autres personnes découvrent cet objet...

En 3333 : l'art contre l'oubli

Hommage à Nansky

Me voilà qui saute dans un train, une locomotive en marche à toute allure, celui de la machine à avancer et à anticiper le temps... Je fais, d'une enjambée, en deux temps trois mouvements, la traversée d'un siècle et effectue un prodigieux saut à l'élastique, un grand bond en avant qui me précipite à des années lumière dans l'avenir, cet illustre inconnu en 3333... Nous voilà donc en 3333 date évocatrice à la fois de la montée du nazisme en 1933 et de la double mort du Christ au début de notre ère et au XX^e siècle. Entre quelles mains figurera le tableau dont je viens de faire l'acquisition qui est, à mes yeux, emblématique de ma mère, de la douloureuse épreuve du deuil et de son insolite cheminement ? Vous ne devinerez jamais... Entre les précieuses mains d'un historien et sociologue émérite de l'art, qui plus est psychologue d'une grande curiosité intellectuelle et ouverture d'esprit et grand pédagogue devant l'éternel à la perspicacité et à l'intuition remarquables... Il délivre une conférence lors d'un colloque sur l'art abstrait à l'École des Beaux-Arts de Paris ; cette grande dame multi centenaire résistante et résiliente qui a perduré à travers les siècles contre vents et marées jusqu'au cœur de l'Ici et Maintenant :

« Bercée par les réminiscences de son enfance, Nansky, cette grande artiste peintre talentueuse d'origine polonaise du XXI^e siècle composait ses tableaux à même le sol en imprégnation en immersion totale en prise avec la matière et ses granularités, ses pigments, ses couleurs, en un mot avec les aspérités de la vie, inspirée par le souffle poétique de l'art du vitrail, du puzzle et de la mosaïque (d'ailleurs, les mosaïstes érigeaient ses œuvres en modèles) avec de superbes aplats hauts en couleurs, truculents et baignant dans une vive luminosité évoquant une cartographie poétique du ciel à l'image des vues aériennes de Yann Arthus-Bertrand, ce grand photographe, humaniste, engagé et écologiste, son contemporain ou rappelant les vitraux de l'église de son petit village d'autrefois invitant au recueillement et à une méditation contemplative. Ces aplats de couleurs reflètent en miroir et font écho aux vitres de sa fenêtre, porte ouverte sur l'univers du merveilleux

où, jadis, enfant, elle se surprenait à laisser son imaginaire partir à la dérive et à rêver de la fulgurance inouïe d'un arc-en-ciel... Quand survint, en 2020, l'effroyable pandémie du coronavirus – au passage, méfions-nous des accords parfaits, des chiffres ronds apparemment débonnaires ou de ceux évoquant une apparente perfection, la perfection n'est pas de ce monde et la perfection esthétique renferme des vices cachés ! –, elle décide, conformément à ses valeurs humanistes, de broser une série bleue engagée de toiles azurées afin de tenter de rendre compte, de traduire "l'année Covid". Elle compose en parfaite osmose avec l'une de ses sœurs un album-recueil portant ce nom où une élégante prose poétique percutante, d'une grande économie stylistique et d'une grande justesse et les tableaux de Nansky figurent en regard et se mettent au service de la cause des artistes, des personnes âgées et du monde entier gangrené par le virus, tétanisé, paralysé et sous perfusion. Avec l'art et à la manière d'une sorte de journal intime collectif, la poésie épouse la chronologie de la pandémie mois par mois et fait mouche par sa justesse. Au mois de juin, sa sœur évoque les ingénues frivoles, gaies que rien ne pourra bâillonner avec un tableau de Nansky en regard, *L'ingénue*.

Une poétesse quasi-inconnue de son vivant que Nansky avait pour amie tombe en pamoison devant ce tableau sans doute parce que sa mère vient de mourir, emportée par la Covid en juillet 2020 et qu'à ses yeux, il est emblématique d'elle et de sa disparition. Elle décide d'en faire l'acquisition : ce tableau sera le cadeau posthume de sa mère qui était si généreuse, si chaleureuse et qui aimait tant l'art, la peinture et la beauté...

Dans cette toile d'une grande puissance évocatoire et suggestive se manifeste, de façon perceptible sans l'ombre d'une évidence, une hésitation entre l'abstrait et le figuratif. Au milieu d'un camaïeu d'aplats bleu céleste, outremer et primaire plutôt clairs et très lumineux, figure, se dessine, se dresse en filigrane l'épiphanie de la présence humaine d'une femme romantique, mystérieuse, obscure, une femme très avenante, très sensuelle, très sensible et vaporeuse à l'image de la poésie qui émane de *Femme à l'ombrelle* de Claude Monet, le grand maître de l'impressionnisme du XX^e siècle aujourd'hui tombé dans l'oubli mais en plus énigmatique, en plus abstraite car dans la toile de Monet on aperçoit clairement le visage de la jeune femme alors qu'ici la bouche,

les yeux et sa chevelure sont à peine ébauchés, à peine suggérés. Tout réside dans l'évocation, l'implicite : la vision ô combien suggestive de ce visage féminin ne se dévoile pas ; elle conserve les arcanes et la poésie de l'algèbre du mystère...

Un ruban blanc souligne rehausse d'un léger effleurement de pinceau la silhouette du visage de cette figure féminine à l'instar d'un révélateur photographique. Autour de cette silhouette, on entrevoit, à peine suggérés sur le mode de l'évocation des visages de profil qui accompagnent la figure centrale de leur bienveillance, de leur empathie, l'enveloppent d'une accolade symbolique : entourage familial des proches, amis, amours peu importe, c'est un clin d'œil avant tout humaniste et l'expression du meilleur de la nature humaine...

Pour la poétesse lyrique et romantique détentrice du tableau, cette toile était emblématique du cheminement insolite du deuil aux frontières entre les vivants et les morts, aux confins du visible et de l'invisible, de la présence et de l'absence et illustrait la disparition de sa mère aux yeux bleus d'azur si limpides, si clairs et si purs pareils à l'eau cristalline adamantine de la constellation des lacs pyrénéens du Béarn dont elle était originaire, elle qui, en outre, comme l'onomastique du tableau le suggère ("L'ingénue") était si ingénue, emplie d'une innocente candeur d'enfant, respirant la fraîcheur de la naïveté... La poétesse avait en effet conté à Nansky une anecdote révélatrice de la personnalité de sa mère : à la fin du premier confinement, en juin 2020 sa mère avait déclaré, péremptoire : "J'ai lu un article de presse qui annonce que la pandémie du coronavirus est désormais terminée. Alors, bas les masques !..."

Et elle avait enjoint la poétesse et sa sœur de retirer définitivement leurs masques de protection contre le virus. Pauvrette, pauvre ingénue, l'avenir devait inéluctablement la détromper, la faire déchanter, lui faire perdre toutes ses illusions et apporter un sérieux et grave démenti à son allégation naïve car elle fut emportée par la Covid moins de trois semaines après dans une incommensurable et immaculée solitude. Et ce, pour la petite histoire et la sociologie de l'histoire du tableau...

Cette toile, comme vous pouvez le remarquer, est superbe : on peut y déceler comme toute grande œuvre, la présence du mal représenté, incarné, entre autres, mais pas seulement, par la Covid sous forme de lisérés en forme de bribes de barbelés noirs qui s'immiscent, s'infiltrant

inexorablement dans le visage, voire même les visages et les présences humaines, les pénètrent, les envahissent de bout en bout, les enserrant dans un étau afin de les anéantir, de les déconstruire, de les détruire en mille morceaux, de les pulvériser en mille éclats.

Nansky, de par ses origines, ne pouvait avoir une vision naïve “fleurs bleues” de l’art versant dans l’esthétisme ou dans un optimisme béat. Les œuvres qu’elle a laissées derrière elle, recèlent une dimension allégorique, symbolique beaucoup plus large que l’expression d’une beauté purement esthétique. Cette dimension allégorique dépasse, d’ailleurs, le simple contexte historique de la pandémie de 2020-2021 au cours de laquelle la série bleue a vu le jour pour nous interpeller sur la question, la cause de l’humanité toute entière... »

Ce grand historien et sociologue de l’art concluait en suggérant : « Ses tableaux avaient une âme, une essence, voire plusieurs celle qui émane de l’artiste peintre et celle qu’y décèlent les amoureux de ses toiles, artistes, admirateurs, détenteurs et dépositaires de ses œuvres quelles que soient leur origine et leur époque à commencer par vous, artistes en herbe et en puissance, visiteurs de cette exposition assistant à ma conférence... J’en veux pour preuve le coup de foudre immédiat de la petite poétesse pour ce tableau qui, aux dires d’une amie, romancière et poétesse talentueuse Anne-Bénédicte Joly, fut une vraie rencontre...

Ainsi cette toile nous interpelle encore aujourd’hui jusqu’au cœur de l’ici et Maintenant car l’existence du mal hélas n’est pas prête de disparaître et perdurera sans doute à jamais. L’alchimie de la toile relève de sa portée, de sa dimension hybride mixte à la fois, particulière et universelle, personnelle et générale, historique, sociologique et intimiste, intérieure et intériorisée mêlant la Grande Histoire avec la Petite Histoire comme toutes les grandes œuvres...

Nansky était l’enfant d’une grande solitude voué au silence et à la méditation dès son plus jeune âge, dénué de la béquille ou du pis-aller de la consolation, une virtuose de l’implicite et de la peinture qui est entrée dans la postérité car, peintre inclassable, visionnaire, au style singulier et original, elle avait un coup d’avance sur son temps et l’a mis au service de l’évolution de l’art, de la peinture abstraite et de l’humanisme.

Qui sait ce que penseront les générations futures de ses tableaux en 7777 ? Il y a fort à parier qu’elles y puiseront, sans doute, non seulement

des souvenirs, l'héritage d'une époque à redécouvrir mais aussi matière à se nourrir et à chérir la beauté intérieure et le souffle d'inspirations nouvelles à venir, à survenir et à cueillir...

Merci de votre attention et merci mille fois à Nansky pour ses mosaïques talentueuses ses séries ses mélodies de l'Inédit déployées à l'infini contre l'Oubli. Elle aurait pu baptiser *L'Ingénue* "Contre l'oubli". Elle a préféré la suggestion, l'évocation, l'implicite inhérents au grand art »...

© Apolline Marée

D'un souvenir à l'autre

Avec le délice d'une première fois, je caresse ton corps. Mes doigts effleurent ta peau douce et chaude mais parfois si froide lorsque je t'ai délaissé trop longtemps. Tu t'es senti tellement abandonné, toi qui m'as tant donné. Je sais que tu me fais payer mon absence par ton refus obstiné de me laisser me servir encore de toi. Comment pourrais-je t'en vouloir ? Nos souvenirs à nous sont nouveaux, presque neufs.

J'imagine très bien que tu te souviens de tous les autres avant moi. Tu compares nos cœurs et nos âmes. Mais chaque souvenir est toujours une première, ne l'oublie pas, lorsqu'un autre que moi te touchera de sa main plus assurée que la mienne. Viendra le jour où tu iras vers un autre destin, être le gardien d'une autre mémoire.

Moi, de nous deux, je garderai de doux souvenirs, de ces moments de partage, du passage que je fus dans ta vie. Un instant entre le passé et l'avenir tu as fait une pause dans mon présent.

Tes souvenirs sont-ils les miens ? Les emporteras-tu avec toi ? ou seront-ils abandonnés sur un coin de table ? Pourquoi faut-il donc que la vie nous force à laisser toujours quelque chose de soi ? Pourquoi faut-il vivre pour ces pauvres souvenirs ? Si le meilleur est à survenir, alors je veux rêver à ce qu'il peut advenir. Fabriquer d'autres souvenirs, s'il le faut fictifs. Pour que mon âme se remplisse de ses traces comme autant d'empreintes indélébiles.

Comme toi, qui par ta chair de métal, de plastique, grave sur le papier l'histoire de l'humanité. Stylo à plume ou à pointe, c'est juste par toi que le monde va. De ma mémoire personnelle à celle de tous les hommes, tu vogues d'un souvenir à un autre. Vague mémorielle. Trait d'union telle une vaste communion. Demain, je passerai la main pour qu'un autre se saisisse de toi. Notre aventure sera terminée et nos souvenirs clos. À lui ou elle de créer, un nouvel univers. Je t'ai profondément aimé et j'espère que toi aussi. Continue à être indulgent pour nous, les hommes, pour les nombreuses erreurs que nous te demandons de commettre. N'oublie pas notre fragilité afin d'absorber ces mots envolés qui, dans notre mémoire collective, resteront à tout jamais.

Carmen Ferchault

Nous sommes en 2033. Pauline est en sixième et elle voyage en Égypte avec ses parents. Elle visite le grand musée des antiquités égyptiennes au Caire.

Dans la vitrine des parures et du maquillage, il y a la jeune fille à la cuillère à fard, nageant. Une vignette rappelle qu'elle est un retour du musée du Louvre, à l'occasion de l'inauguration du nouveau musée du Caire, il y a douze ans.

Sa mère s'approche d'elle. « Je suis venue en Égypte à 11 ans comme toi, avec MamieCo, mais il n'y avait pas encore ce magnifique musée inauguré en 2021. À ton retour tu lui parleras de cette figurine sculptée. Elle aura beaucoup à te raconter.

— Maman, si je pouvais lui ramener un moulage en résine, crois-tu que ça lui ferait plaisir ?

— J'en suis certaine », répond la maman, énigmatique.

Vient le retour en France et la visite à MamieCo. Pauline ne tarit pas des merveilles qu'elle a vues. Les felouques, le temple de Philae, Abou Simbel au lever du soleil, la Vallée des Rois, la tombe de Ramsès VI.

« Et aussi, je t'ai ramené un souvenir. » L'enfant lui tend le petit paquet, que la grand-mère s'empresse d'ouvrir.

« Ah Paulinou, je te remercie. Je la connais bien, la jeune fille à la cuillère.

Je l'ai vue il y a longtemps. J'avais ton âge. La professeure d'histoire nous avait emmenées au Louvre quand on étudiait la civilisation égyptienne. Je me la rappelle bien. J'étais tombée en extase devant elle. Elle est si gracieuse. Cette cuillère contenait le fard dont la reine se parait le matin avant d'apparaître dans sa beauté de déesse.

Puis à la trentaine, j'ai eu un fâcheux accident de fracture de vertèbre. Je fus clouée longtemps sur mon matelas.

Une nuit, j'ai fait un rêve : je me nourrissais avec la cuillère antique, moi qui passais mon temps allongée comme la jeune fille à la cuillère.

Ma petite fille chérie, tu ravives tant de souvenirs ! »

Claude Fontaine

Pierre avait retrouvé une caisse métallique bien fermée et ne savait pas ce qu'elle contenait. Elle pesait un âne mort, il l'avait laissée de côté. Sa grand-mère avait accumulé tant de choses en une vie ! Elle partait dans une résidence de colocataires seniors et n'avait pas la force physique ni l'envie de s'attaquer à toutes ces reliques. Elle estimait qu'une nouvelle vie commençait pour elle et qu'il n'était pas question de s'alourdir de ces souvenirs encombrants. Ses petits-enfants étaient chargés de tout débarrasser.

Le quatuor de cousins s'étant révélé d'une efficacité redoutable (eux ne s'arrêtaient pas à chaque objet pour le soupeser et rêvasser au souvenir qu'il évoquait), leur tâche se terminait.

Pierre revint à cette caisse qui attisait sa curiosité. À l'ouverture, il fut déçu de découvrir de grands blocs rectangulaires, composés d'un matériau plus que rare : du papier. Il avait entendu parler des livres mais n'en avait jamais vu, ni touché, encore moins feuilleté. C'était tellement daté, démodé, qu'il fut surpris de l'émotion qu'il ressentit, comme s'il s'agissait non d'un objet, mais d'un être vivant, chaud, sensuel. Il le porta instinctivement à son nez et le parfum intense de copeaux de bois, de poussière, de vieille maison peut-être le perturba. Il était tellement habitué à l'odeur impersonnelle et glacée du matériel électronique. Et le poids ! Tout était si léger maintenant, si ergonomique et efficace.

Il referma la caisse. Une entreprise de nettoyage passerait dès le lendemain pour débarrasser tous ces vestiges.

Le soir, il ne parvint pas à s'endormir, pourtant épuisé par cette activité physique inhabituelle. Son esprit revenait sans cesse à sa découverte, ces drôles de pavés de papier d'un autre âge.

Il commanda une voiture autonome et fila chez sa grand-mère récupérer la caisse avant qu'elle ne disparaisse pour l'éternité.

Pascale Hamon

Le respectable professeur Nimbus, diplômé de la non moins respectable université de Patagonie, directeur de recherches à la célèbre école d'archéologie de Kouakouala en Namibie du sud-est, présente à ses élèves sa dernière découverte : des tiges métalliques, toutes sculptées et glissées dans un anneau. Le laboratoire les a datées des années 2000, c'est-à-dire d'environ trois siècles. Toutes les hypothèses ont été envisagées quant à la nature de ces tiges de métal longues de dix centimètres seulement, facilement préhensibles grâce à un évasement rond ou triangulaire à une extrémité et gravé de lettres dont on ignore la signification. Les tiges elles-mêmes sont crénelées et, en observant bien, aucun de ces créneaux n'est semblable. « Certains archéologues de mes amis, précisa le vieux professeur, pencheraient pour une utilisation très fréquente à l'époque, vu leur degré d'usure. Mais, à ce jour, rien ne permet d'accepter cette hypothèse. »

Là-dessus, la conférence terminée, chacun repartit vers sa soucoupe volante qui, reconnaissant son propriétaire à son approche, s'ouvrit automatiquement. À cette époque, l'usage de clés avait totalement disparu de la mémoire de ces humains, exilés dans d'autres galaxies.

Mannick

Après des années et des années de discorde entre son père et sa tante, MX 19 venait d'hériter de ses arrière-arrière-grands-parents. Il lui fallait vider le manoir abandonné, n'ayant vraiment aucune envie de garder une résidence secondaire sur la planète bleue.

Un brocanteur et archéologue était là pour récupérer les objets les plus intéressants et leur donner une seconde vie en boutique ou au musée. De temps à autre, MX 19 lui demandait l'utilité de certains d'entre eux. Il souhaitait en garder un, un seul et unique, en souvenir. Mais lequel ? Son regard fut attiré par une sorte d'enveloppe, toute douce, mais un peu usée. Elle était remplie de ronds de tailles différentes avec des signes étranges gravés sur les deux faces.

« Comme c'est doux ! Encore plus que ma peau !

— Oui, c'est la peau d'un animal qui n'a pas survécu comme tant d'autres au réchauffement climatique. C'est un porte-monnaie en cuir de vachette.

— Aaaaah !

— Et, ces ronds ?

— Ce sont des pièces de monnaie dont se servaient les Anciens pour échanger contre des marchandises. Ce n'étaient pas les mêmes partout sur terre.

— Vraiment pas pratique ! Et, elles sont en quoi ?

— Ça dépend... »

Il trie les pièces.

« ... en acier, en nickel... oooh, celle-ci est en or. C'est la seule qui avait vraiment de la valeur à l'époque !

— Ah, bon. Alors, je la garde. Elle servira de cabochon au bouton de démarrage de ma prochaine fusée ! »

Annie Lamiral

3 février 2145, dans la banlieue parisienne. La température est un peu élevée pour la matinée, 23 degrés. J'ai découvert chez un antiquaire un petit banc en plastique vert. Sa forme est plutôt banale, son aspect massif, et même sa construction n'inspire pas une confiance excessive...

Pourtant, c'est un témoignage précieux pour moi. Et je suis prêt à l'acquérir pour un prix indécent. Témoignage d'une époque révolue où l'on pouvait s'asseoir côte à côte sans craindre la contamination. Je rajuste mon masque et paye sans sourciller. En acquérant cet objet, j'ai l'impression de pouvoir moi aussi vivre un moment d'insouciance.

Olivier Mourgeon

« M. de Saint-Martin [...] ne prononçait que de courtes paroles d'oracle. Neveu répondait par des exclamations, avec des attitudes et des grimaces de peintre ; je ne disais mot. [...] M. de Saint-Martin, s'échauffant peu à peu, se mit à parler en façon d'archange ; plus il parlait, plus son langage devenait ténébreux. Neveu m'avait insinué [...] que nous verrions des choses extraordinaires, que nous entendrions des bruits : depuis six mortelles heures, j'écoutais et je ne découvrais rien. À minuit, l'homme des visions se lève tout à coup : je crus que l'esprit des ténèbres ou l'esprit divin descendait, que les sonnettes allaient faire retentir les mystérieux corridors ; mais M. de Saint-Martin déclara qu'il était épuisé, et que nous reprendrions la conversation une autre fois ; il mit son chapeau et s'en alla. »

8 mai 2021

Science et vie des lettres

À partir de deux tableaux représentant des alchimistes, de devises tirées de livres d'emblèmes, de listes de fleurs comestibles ou toxiques et de pierres précieuses, rédiger une nouvelle ayant pour sujet la magie.

Séance occulte pour ce dernier atelier à distance, en visioconférence. Aux oubliettes cartésianisme, rationalité, sciences exactes ! Place aux formules magiques, expériences ésotériques et recherches alchimiques ! Inspirés par le mystérieux manuscrit de Voynich, vieux de 600 ans mais à ce jour indéchiffré, composé d'écritures codées et de dessins à l'encre sur vélin, les participants se lancent dans la rédaction d'un texte où se croisent dans leur laboratoire maîtres et apprentis, visiteurs étranges et intrus, tous aimantés par une préparation dont on ignore encore les pouvoirs. Les imaginations s'échauffent en même temps que les fioles, tissent des histoires de philtres, de

mantras, d'envoûtements, de foudroyantes découvertes, de trahisons... Départ imminent pour une destination inconnue, de laquelle s'élèvent des voix scandant des devises destinées à guider les apprentis dans leur récit. « Il ne luit pas pour lui, mais pour l'Univers... Plutôt mourir, que s'abstenir... Toujours de même... Tout est de vent... ». L'esprit de Chateaubriand n'est jamais très loin...

Après avoir inventé une formule magique et une recette, et en s'inspirant du tableau *L'Alchimiste* de Joseph Wright of Derby, imaginer un dialogue entre un maître alchimiste et son apprenti dans leur laboratoire. Au moment de la réaction chimique rendant l'alambic phosphorescent, faire s'exprimer le maître seul, sous forme de monologue. Enfin, le maître reçoit un visiteur : imaginer le dialogue des deux personnages, puis avec un troisième personnage surgissant de la pénombre, amenant au dénouement de l'intrigue magique.

Jasmin et Paulus, les deux apprentis de Maître Anoch, s'activent dans le laboratoire de leur maître. Le temps presse. La potion doit être terminée à minuit sonnant.

Jasmin — « Alors Paulus, tu as entendu Maître Anoch. Et arrête de te ronger les ongles. Il n'y en a pas dans l'élixir.

Paulus — Oui, Jasmin. Tu ne vas pas t'y mettre aussi. Les ordres du maître me suffisent. Moi, ce qui m'inquiète, c'est que je ne suis pas sûr de ressortir d'ici en un seul morceau. Tu te souviens, quand on est allés chercher la larme de cristal, aqua aurea à l'étang de la Veuve Noire...

Jasmin — Paulus, passe-moi l'agastache.

Paulus — Tu m'écoutes, près de l'étang, on a rencontré cette femme

toute tordue par les ans. Elle nous a mis en garde, vous jouez avec le soufre.

Jasmin — T'inquiète mon gars, Maître Anoch est le meilleur alchimiste des Terres d'Adonaï. C'est un Sage parmi les Sages. Tu sais, il en a dans la chnough. Il va décrocher le sceptre de l'Univers. Et nous, t'imagines...

Paulus — Moi, non, j'imagine pas. Bathi ouch baboubar, pourvu que je n'aie rien oublié de mettre dans l'élixir d'agasmar. Tu as bien ajouté une pincée de datura, trois grains d'améthyste, un œil de taureau, 14 jours d'âge, un zeste de zircon vert.

Jasmin — Oui, oui et oui. Mince amourin, pourquoi tu trembles comme ça ?

Paulus — C'est la catastrophe, si on oublie quelque chose. Je vérifie sur ma tablette. Tout noté.

Jasmin — Tu vas finir par te rompre les phnéos. Tiens, mets la larme de cristal, aqua aurea. Maître Anoch, je...

Maître Anoch — Malheureux, ne fais pas ça, Jasmin. Je suis le seul alchimiste à pouvoir plonger la larme d'aqua aurea dans l'élixir. Il est temps. Paulus, un petit coup de mixer sabaoth. Tiens branche-le.

Paulus — Oh quelle merveilleuse couleur, tu ne trouves pas, Jasmin, soavamente cyanite... ?

Jasmin — Chut, tais-toi, ne prononce pas la suite, on serait transportés au XII^e siècle. On aurait l'air malin avec nos tuniques de chanvre, nos sandales à lanières, et nos coupes au bol.

Maître Anoch — Plus un bruit, c'est l'heure. Il est presque minuit. La lune est au rendez-vous. »

*

« Température à point, eau rhuiriote évaporée. Je suis proche de la réussite. Goutte à goutte, je verse l'élixir d'agasmar dans l'alambic. Le soavamente cyanite bleue glisse le long des parois transparentes. Quelle lenteur... il ne se hâte pas. Il se nourrit du verre, de l'air qu'il traverse. Il dessine des routes azur. Je savoure cet instant.

C'est bon, il est temps de prononcer la formule. La lune m'envoie son rayon zigzagant. Il me faut desserrer les mâchoires. Ma langue s'agite dans ma bouche. Je souffle agasnica chèvrechique chrysodoine roule serpenzanite au cœur de la fortune.

Mes yeux absorbent la fiole qui enfle, s'arrondit. Une lumière intérieure se lève. Aveuglante. Je ferme les yeux. Je les rouvre lentement. Elle est là. La lune, ma prisonnière. À l'intérieur de la fiole lumineuse.
Arbathiaotabaoth maphiran, je t'ai vaincue. Tu es mienne. Derrière tes murs de verre. Douceur a écorce dure. »

*

Maître Anoch — « Bériambo, Belinous, authentique Apollonius de Tempesto, je vous salue. Je suis très honoré..

Apollonius de Tempesto — Au fait, Maître Anoch, venons-en au fait. Dis-moi, as-tu réussi ta potion ? La formule a-t-elle fonctionné ? J'ai hâte que tu me montres l'alambic. Je vois qu'il est animé de mouvements secrets.

Maître Anoch — En vérité, Messire de Tempestoso, il faut feindre la réussite. La composition lunaire est encore instable. N'y touchez pas, une ivresse croissante pourrait la faire exploser.

Apollonius de Tempesto — Que veux-tu dire vieillard ? Ta langue ressemble à un wittrockiano étioilé. Explique-toi par le pyromorphite acide.

Maître Anoch — Eh bien, mes assistants, des diabolins de laboratoire, ils ont, ils ont... doucement vous dis-je, la corruption travaille le corps céleste de la lune.

Apollonius de Tempesto — Sois plus clair, Anoch.

Maître Anoch — Mes assistants m'ont avoué avoir versé dans l'élixir d'agasmar de la narcimaline, produit très toxique. Vous voyez ces taches brunes, c'est la corruption dévorante de l'astre, chose hâtée n'a pas de durée.

Apollonius de Tempesto — Mais encore, je ne comprends rien à ton charabia.

Maître Anoch — Ne voyez-vous pas que la voilà gâtée par la narcimaline ? Elle risque de s'éteindre.

Apollonius de Tempesto — Que faire myrrhe amère des combattants ? Il me la faut, entends-tu ? Il me faut sa brûlante zagourê pour combattre le Rinch qui dévaste nos terres.

Maître Anoch — J'ai peut-être une solution, mais c'est danger...

Apollonius de Tempesto — Hâte-toi de trouver l'antidote. Il me faut partir avant l'aube aux doigts de miel.

Maître Anoch — Ô toi, Languico très parfumé, viens à mon aide.

Regardez, le voilà, tout de vent façonné.

Namah — Oui, Maître Anoch, vous m'avez appelé.

Maître Anoch — Namah, ouvre la table d'émeraude, découvre le pinceau en poil de Bélinous, trempe-le dans la calcédoine ambrée... »

Le mage Anoch n'a pas le temps de terminer sa phrase. Namah frappe le tableau de la dernière rencontre entre le mage Anoch et le seigneur Apollonius de Tempestoso, d'une branche de shungite. Les deux personnages se regardent en silence. La main de l'un reste tendue vers une cornue brillante. La main de l'autre personnage tient un poignard.

Namah range son aspirateur. Il a fini sa journée. En sortant, il éteint la lumière. Dans l'obscurité, seule une pierre de lune éclaire la poubelle d'où dépasse la calcédoine ambrée.

Isabelle L.

Le secret du philtre d'invisibilité repose sur la rigueur dans la préparation du rituel.

Il faut d'abord récolter des daturas sur une plante en deuxième année de croissance.

Mélanger euphorbe, marronnier d'Inde et datura dans une coupe en or. Additionner le tout de quelques gouttes d'eau de pluie.

Exposer la préparation au nord, un soir de pleine lune, et ce durant un cycle complet. Ce mélange est la base servant à la fumigation pour le rituel des sages.

Attendre que le soleil soit dans le Verseau et au carré de Neptune et de Mars.

Commencer le rituel dans le premier quartier de lune montante.

Poser devant soi la couronne de lapis-lazuli.

Sur l'autel, disposer les bougies rituelles, les parfums de soufre et l'élixir du grand sage.

Dans l'encensoir, commencez les fumigations avec la composition des plantes magiques.

Tournez-vous vers l'Est, les bras levés vers le ciel, et commencez à appeler les forces de l'univers.

Azut, Azut, Dieu de l'Est, vole vers moi.

Tabor, esprit du Nord, viens à moi.

Mouna, Déesse du Sud, approche sans crainte.

Zobéda, chef des rebelles de l'Ouest, arrive sans peur.

Dès que l'atmosphère devient plus opaque, commencez à tourner sur vous-même.

Les couleurs de l'arc-en-ciel vont apparaître devant vos yeux. Elles sont la matérialisation de la magie qui opère.

Continuer en disant :

Que par la puissance des quatre forces de l'Univers, je ne sois plus que vent et transparence !

Tournez sur vous-même, tournez et tournez encore. À ce point précis, vous perdez connaissance et commencerez alors votre voyage transplanétaire.

Vous êtes invisible.

Anna Ligier

Une brillante idée

« Godefroy, je pense avoir fait une erreur ?

— Vraiment ? Tu te rends compte, Almaric, ce que va dire le Maître ! L'expérience va échouer ! Il va être furieux !

— Je suis vraiment confus. J'ai lu trop vite. Dans la recette, il fallait cueillir le muguet et les œillets de poète avant le lever du soleil. Il vaudrait mieux que je dise à Wandrille que je ne les ai cueillis que cet après-midi.

— Non, attends. Laisse-moi réfléchir ! Il nous reste une demi-heure. C'est à minuit que la distillation va se produire. Attends un peu que je relise la recette : "Versez dans un creuset en porcelaine 5 centilitres de jus de muguet sur 20 grammes de pétales d'œillets de poète. Laissez macérer 2 heures jusqu'à métamorphose complète. Ajoutez délicatement un blanc d'œuf de tortue..."

— J'ai une idée, Godefroy ! Je vais ajouter de la poudre de pierre de lune avec un zeste de tourmaline-tangerine. »

Les deux apprentis se mettent silencieusement au travail, évitant le champ de vision de Wandrille, l'alchimiste du château de Bramantes, occupé à regarder bouillonner sa mixture de lait de biche assaisonné au jus d'artichaut safrané, dans l'alambic.

« Maître, c'est l'heure d'ajouter le contenu de cette fiole, lui susurre discrètement Almaric à l'oreille. »

Sans mot dire, Wandrille verse les derniers ingrédients en prononçant la formule magique : « *Kiriki, Hex', Hex'* ».

Il se passe alors un phénomène fulgurant. Complexe. Au tout premier coup de minuit, une impressionnante lumière verte phosphorescente jaillit de l'alambic en combustion suivie d'un bouquet d'étincelles. Il fait plein jour dans le laboratoire ! Magique !

« C'est ma récompense ! Je savais que ma recette allait générer la lumière. Je vais éclairer la nuit. Me voilà, le Seigneur des Ténèbres ! Almaric, Godefroy, trinquons à Jupiter et à ses foudres ! Moi, je luis pour l'univers ! »

Avec ardeur, nos deux jeunes rats de laboratoire s'activent à accéder au souhait de leur Maître. Alors que Godefroy sabre le magnum, Almaric se charge d'apporter les verres. L'esprit encore perturbé par son erreur, il trébuche sur une caisse remplie de courges et de potimarrons.

« Jeune maladroite ! Tout ce cristal en miettes ! C'est signe de malheur ! Allons, Almaric, que t'arrive-t-il, que diable !

— Maître, je dois vous... »

Godefroy l'interrompt en lui jetant un regard foudroyant. Pas question de révéler au vieux la duperie.

« Excusez-le, Maître ! Je vais en chercher de nouveaux ! Nous sommes si fiers de vous servir ! Vous...

— Almaric, que voulais-tu me dire ?

— Maître, j'ai suivi votre recette... euh... comment dire... j'ai bien suivi votre recette sauf que...

— Sauf que quoi... parle, enfin ! »

Almaric raconte. Wandrille l'écoute, paisiblement.

« Tu ne me blesses pas. Je suis certes frappé, mais je m'élève. Tu m'élèves. Considère que tu as fini ton apprentissage. Il est temps pour toi de parcourir le monde. Pars pour apprendre les formules que je n'ai pas dans mon grimoire. Quand tu reviendras, je te céderai ma place. À toi, Almaric, et à ta connaissance ! Sans toi, je meurs ! » dit-il en levant

son verre d'alcool de mélisse.

Plusieurs mois plus tard, l'émissaire du roi est dépêché au château de Bramantes.

« Maître, notre roi a croisé le chemin d'un jeune Almaric qui lui a révélé, à demi-mot, que vous déteniez le secret de la lumière. Le roi est prêt à vous attribuer la contrée de votre choix et à vous avancer cent mille écus d'or par an si vous éclairez les salles de son nouveau château. S'agirait-il de cet élixir ?

— Tout à fait !

— Mais il n'est pas lumineux. Juste un peu doré. On dirait un vin jaune. Vous voulez me duper ?

— Jamais je n'oserais ! Comprenez seulement, je suis un vieil homme. Cette recette, il y a longtemps que je l'ai oubliée. Impossible de m'en souvenir. Alors, je fais des essais...

— Où est votre grimoire ?

— Je l'ai offert à mon apprenti, Almaric, un petit génie !

— Comment avez-vous seulement pu... ? »

Grincement de porte. Craquement de parquet. Une silhouette pénètre dans la pièce.

« Godefroy, que fais-tu là ?

— C'est moi qui détiens le grimoire ! JE suis le Maître des Ténèbres ! Émissaire, je suis prêt à conclure l'affaire !

— Voleur ! Traître ! Scélérat ! Escroc ! »

Tout va alors très vite. Tout en prononçant sa formule magique « *Kiriki, Hex', Hex'* », Wandrille saisit une éprouvette remplie d'un mystérieux élixir. D'un geste vif, il répand la préparation sur le grimoire. La couverture en cuir se gondole, comme prise de convulsions. Le papier de chiffon se liquéfie en dégageant des vapeurs toxiques. L'encre dégouline en filet sur le carrelage du laboratoire. L'émissaire s'interpose.

« Êtes-vous devenu fou ?... Tous vos travaux... vos manuscrits... à tout jamais... effacés ! Non... »

Furieux, l'émissaire prend la poudre d'escampette suivi de Godefroy, maudit par son Maître.

Annie Lamiral

Alchimie poétique d'une corne de lune

Mise en bouche et en haleine, invitation à l'alchimie poétique...

Un jour, le cercle des poètes disparus m'a dévolu le titre et la mission de prince des poètes et de poète alchimiste. En vue d'atteindre le « Grand Œuvre » et « La pierre philosophale » dans ce domaine, c'est-à-dire une apothéose poétique d'or et d'argent, je vous convie à essayer ma recette, si tant est qu'on puisse définir et mettre en œuvre une recette afin de faire jaillir la fulgurance insaisissable et indicible de la poésie...

Tout d'abord, lâchez prise, oubliez vos préjugés, vos poncifs et laissez votre intuition, votre sensibilité votre intelligence du cœur, votre bienveillance, gambader, baguenauder, déambuler, flotter, naviguer, balbutier, palpiter au tréfonds de vous et de votre imaginaire, corps, cœur et âme à travers une fluide médiation, des plus contemplatives. Ne manquez pas de purger, d'évacuer les esters des passions tristes. N'hésitez pas à découper en fines rondelles des zestes d'humour et de fantaisie. Ensuite, portez la potion magique à ébullition dans un grand alambic agrémenté de billets doux d'un genre épistolaire qui ne sera jamais passé de mode avec des bouquets de métaphores d'œillets des poètes, rose rouge et blanc, de lisianthus immaculés en guise de gratitude et de remerciements, des pincées de jasmin, d'huile et de pétales de roses délicates emblématiques de la passion amoureuse, des pointes rouge carmin de coquelicot, pavot sauvage qui nous enivre mais qui évoque la fragilité et la brièveté de la vie...

Mélangez, agitez et ajoutez quelques onces de poudre de jaspe turquoise de lapis-lazuli bleu outremer, d'obsidienne œil céleste, d'agate ou de malachite vert diapré inspirées de la couleur des yeux de votre aimée dans lesquels vous revisitez le monde ou pour laquelle vous soupirez, couronnez le tout avec quelques pincées d'obsidienne dorée rouge orangée emblème, diadème poétique de votre passion : l'œuvre est presque achevée...

Laissez reposer la potion magique : elle devient onctueuse comme une douce mayonnaise ou une crème anglaise et prend consistance, corps et vie comme la sève d'un philtre d'amour. Surchauffez afin de restaurer l'état liquide et de laisser fermenter. Distillez cet élixir et humez ses vapeurs en mettant de côté les esters des passions tristes, mais pas

nécessairement la mélancolie et la douleur, constitutives à mon sens de la poésie... Enfin offrez à celle que vous aimez ce philtre, cette huile de rose, de garance accompagnés d'un poème *L'alchimie poétique d'une corne de lune* et d'un sous-titre invisible « avec obligation de résultats, ma foi !... »

Un alchimiste poète de la Renaissance...

Dans l'atelier de l'alchimiste d'après une toile de maître...

Ambroise, un apprenti alchimiste — À ton avis, que cherche-t-il ? La pierre philosophale ? C'est un peu tard à mes yeux, il est en fin de vie, en décrépitude et sur la mauvaise pente...

Benjamin, un deuxième apprenti alchimiste — Regarde au-dessus de l'alambic ! Il a déposé une pyramide égyptienne de livres grand ouverts : il recherche peut-être la sagesse, ce serait, à mes yeux, plus raisonnable à son âge. En tout état de cause, il ne nous a pas mis dans le secret : il est sans second : « La confiance... ne règne pas ! »

Ambroise — Oui, tu as raison. Sa longévité même avec un regain alchimique semble compromise. Il n'en a plus pour longtemps mais il continue, « indécrottable » à régir et à corriger encore nos erreurs et il ne nous fait participer que par défaut. D'ailleurs, il ne sait nullement déléguer et il occulte ouvertement les heures supplémentaires, de nuit, par-dessus le marché ! Ésotérisme et droit du travail ne font pas bon ménage, quelle que soit l'époque...

Nous ne pouvons que conjecturer sur les arcanes du mystère de ses desseins. Je crois qu'il est en quête, tout bonnement, du bonheur et de l'amour qu'il n'a pas trouvés dans la vie jusqu'à présent par le biais de l'alchimie poétique... Qu'en penses-tu ?

Benjamin — C'est un peu tard, non ! On n'est pas bon à tous les âges et à l'orée de tous ses printemps !... Ou plutôt si, tout compte fait, il n'y a pas d'âge pour tomber amoureux et être séduit par le bonheur de se satisfaire de ce que l'on a dans la paix, dans la réconciliation avec les autres et avec soi-même, dans la sérénité et la sagesse...

Ambroise — Ce sont peut-être ses recueils de poésie qu'il consume au-dessus de la cheminée de l'alambic la poésie et la vie ne lui ayant pas

ouvert la voie de l'amour, du bonheur et de la sagesse...

Benjamin — Les as-tu lus ou, à tout le moins, parcourus ? On ne mettra jamais en lumière le mystère indéchiffrable traversé des rayons de lune du clair-obscur qu'ils renfermaient ? Étrange non, ce sacrifice, cette abnégation de soi ? Charles Baudelaire l'aurait qualifié ainsi : « C'est un comble, un sacrilège poétique ». Même si sa vie réelle a été un échec, son œuvre aurait pu lui ouvrir les arcanes de la Lumière, des Lumières d'un homme de lettres éclairé. Mais la vie en a décidé autrement. Plus rien ne subsistera de tout cela. Tout sera réduit en poussières, en cendres conformément à ses dernières volontés. Quel dommage, quel gâchis monumental, absurde et dépassant l'entendement ! Je dis cela en toute sincérité sans rancune...

Ambroise — Regarde la cheminée de l'alambic : elle est devenue fluorescente et notre homme a les yeux immobiles et fixes de la mort elle-même. Il a brûlé, par humilité, son œuvre : paix à son âme même s'il ne fut pas parfait...

Le mantra de notre alchimiste : « Âme élue de mon émoi, ouvre-toi ! »

Donnons parole à la voix du maître :

« Un rayon de lune, la fulgurance d'un éclair ont foudroyé le faite de mon alambic au tréfonds de la nuit ; cela semble indiquer que mes recherches ésotériques et hermétiques sur la quintessence de la vie et de la poésie ont fait mouche...

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

J'ai peut-être atteint « La pierre philosophale », « Le Grand œuvre » mais vraisemblablement pas percé le secret de la longévité – et je n'en demande pas tant ! Je voudrais néanmoins parvenir aux rives de la sagesse, du bonheur, de l'amour, sur les berges de la Lumière et de la foi avant de passer de l'autre côté et de rendre l'âme et enjamber l'horizon sans fin de l'Éternité :

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !
Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !
Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

J'ai voulu broyer, réduire en cendres, purger, anéantir toutes mes œuvres dans le cubilot d'un alambic et les distiller, les transmuter en substrat, en lumière d'or et d'argent dans toutes les acceptions du terme et apparemment, j'ai réussi puisque cette corne de lune, ce rayon de lumière enluminent mon atelier, mon œuvre fût-elle en cendres, comme mon cœur, mon corps et mon âme...

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !
Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !
Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

Comme j'ai réduit en poussières mes œuvres, personne ne saura jamais rien ni de mes amours, ni de mes amitiés, ni de mon amour de la nature, ni bien sûr de mon amour de la culture... Je serai un illustre inconnu devant l'Éternel sans reconnaissance même posthume...

Ah tiens, j'ai parlé trop tôt ! Maintenant ce rayon de lune, ce fulgurant éclair me foudroient, me transpercent de part en part et je reste inerte sans mots, sans voix, sans traces, sans vestiges ni témoignages de ma vie...

Adieu, Amours, fugitives beautés de ma vie !...

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !
Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !
Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

Fermez les guillemets ! »

Benjamin — « Maître, que se passe-t-il ?

Le Maître — Je succombe au traitement que je vous ai infligé... Mais Benjamin et Ambroise, je vous en conjure, faites publier, après ma mort, un double de mes œuvres poétiques complètes – en dehors de la poésie, je n'étais qu'un vaurien – qui se trouvent dans une consigne

à la gare de Paimpol depuis des années peut-être des siècles. Ainsi on pourra dire que ma vie ne fut pas vaine même si l'alchimie tout court ne me réserva qu'un cuisant échec... Quant à vous, apprentis, renoncez à devenir des apprentis sorciers mais plutôt des apprentis sourciers, abandonnez ce métier de charlatan que je vous ai inculqué d'office qui ne pouvait vous conduire qu'à l'aporie, le gouffre monstrueux et abyssal de l'absurdité...

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

Maintenant que vous êtes en mesure de comprendre mon mantra au pouvoir poétique implicite sur un mode et un registre suggestif évocatoire et incantatoire, accueillez un conseil bienveillant de mentor de la part de moi qui suis votre aîné, car je fais amende honorable et reconnais que je n'ai pas toujours été bienveillant envers vous...

Découvrez et vivez l'amour... et pas par procuration...

Je ne luis pas pour moi mais pour l'univers...

Adieu ! »

Le Phoenix réincarné dans un poème et un tableau...

Vous ne devinerez jamais ! L'alchimiste poète n'avait pas dit son dernier mot ! Il renaquit de ses cendres (donc par sa poésie) comme le Phoenix, l'oiseau de feu dans le désert. Il se réincarna à travers un personnage de l'un de ses poèmes ayant traversé le cours des siècles et retrouvé dans un lieu des plus improbables dans une consigne à la gare de Paimpol. Ce poète alchimiste de papier était lui-même inspiré d'une toile de maître où il présentait la quintessence de son élixir fabuleux à un visiteur sceptique, peu amène et peu convaincu :

« *Le poète alchimiste* » — « Veuillez bien vouloir observer ce prodigieux philtre d'amour, d'inspiration poétique et de sagesse. Il épouse les couleurs mordorées de l'or pur. Il est le fruit des maintes recherches de mon géniteur que j'incarne dans un de ses poèmes, *L'alchimie poétique*.

Il éveille la fleur de l'imaginaire et de l'inspiration, épanouit en corolles les bourgeons et les prémices de l'amour et sème, cultive et nourrit les premières pousses de la sagesse...

Le visiteur — C'est bien joli tout cela mais votre alchimiste a emporté sa formule magique, son mantra dans la tombe et vous n'êtes qu'un simple personnage de papier. Comment apporter crédit à cette soi-disant trouvaille, à cette recette toute faite et à vos paroles ?

« *Le poète alchimiste* » — Monsieur, vous oubliez qu'il m'a transmis son savoir et son savoir-faire et que sa recette et sa formule sacrée dont je suis maintenant le dépositaire sont inestimables :

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

(À dire trois fois)

En outre, il va sans dire que la réalité dépasse souvent la fiction. J'en veux pour preuve ce tableau où vous êtes représenté, vous qui n'êtes pas non plus une créature de chair et d'os mais une figure et sans doute un emblème dans cette toile de maître... Allons, allons, un peu de modestie !

Le visiteur — Vous oubliez que l'art et la fiction aspirent à une certaine vraisemblance... Je vous prie de daigner créditer mon acte d'évaluation du sceau de la vraisemblance. En effet, je suis, moi-même, en train de jauger, d'évaluer ce breuvage soi-disant miraculeux ou du moins par procuration... Je constate, à mon grand regret, ne vous en déplaise, que la découverte de votre géniteur n'a engendré que le chaos et le désordre dans son atelier et ailleurs... Il semble qu'il n'ait pas été le moins du monde éclairé par la Lumière de l'élixir – et les Lumières d'ailleurs, entre nous soit dit – il ne s'est jamais remis de sa découverte et il en a perdu la vie...

« *Le poète alchimiste* » — Vous êtes très caustique et très cassant. La critique est aisée mais l'art est difficile. Son mantra...

Âme élue de mon émoi, ouvre-toi !

(À dire trois fois)

... et son poème, que dis-je, ses poèmes sont entrés dans la postérité. Je lui suis infiniment redevable, je lui dois tout, la vie, la reconnaissance, entre autres, sinon je ne serais pas là à converser avec vous... »

C'est alors qu'une naïade, une sylphide s'échappant du fil d'Ariane de la tenture moirée couleur corail située derrière les deux personnages,

fit une apparition solaire et osa réclamer voix au chapitre afin de rendre grâce et justice au poète alchimiste.

Ariel — « Oui, sa vie ne fut pas vaine. Il m’aimait, corps, cœur et âme. Nous connûmes des jours fabuleux de joie inégalée mais injuste, pétrie d’orgueil, je l’abandonnai à son immaculée solitude d’une manière indigne, à mon plus grand regret maintenant... Afin de réparer cette grossière injustice, je me suis promise, toute ma vie, de célébrer ses vers comme ses égéries le firent pour le talentueux poète Pierre de Ronsard : je fleurirai à jamais sa tombe de lisianthus blancs et de perce-neige en guise de gratitude et de remerciements chaque année à l’orée du printemps, à minuit, au clair de lune et je chanterai de ma plus douce voix, d’un murmure à peine audible mais que, j’en suis sûre, il entendra :

Quand il est mort, le poète
(Quand il est mort, le poète)
Tous ses amis
(Tous ses amis)
Tous ses amis pleuraient... »

© Apolline Marée

L’alchimiste

« Eudes, vois cette flamme si belle, comme si elle s’était détachée du ciel pour briller sur la terre.

— Adhémar, tu joues avec imprudence et elle n’est certainement pas bonne conseillère. Notre maître n’est pas un homme tendre lorsqu’il s’agit de son œuvre magistrale. Tu sais ses colères alors fais-toi donc discret pour cette fois.

— Eudes, serais-tu épris de vertu ? Moi, je ne cherche que la justice ici-bas et elle est bonne à tous les temps. Seulement voilà, il nous faut feindre et nous résoudre, immobiles à une immobile déité.

— Adhémar, ce qui est bon pour la guerre, l’est également pour la paix. Il ne reste que peu de temps avant que le maître exulte de joie ou explose d’une énième rage. Jouer avec ce feu revient à jouer avec ta

vie et la mienne, s'il imagine que j'ai eu quelques complaisances à ton égard.

— Eudes, pourquoi tant de craintes alors que je ne cherche qu'à partager avec toi, le bon plaisir qui sortira de tout ceci. Il ne me faut que l'espace de quelques secondes pour que, moi aussi, je sache maîtriser l'art de consumer les éléments. Un élève n'est-il pas fait pour dépasser et dominer un jour son mentor ? Jamais apprenti n'aura plus de volonté que celle qui m'anime cette nuit. Je suis un parmi plusieurs à œuvrer et défier Jupiter et ses foudres.

— Adhémar, ton obstination ne te conduira qu'à te perdre. Ce que tu as entrepris aujourd'hui n'est que du vent. Nous autres, devons rester discrets et feindre d'être toujours ignorants du savoir des maîtres. Pour l'heure, il est nécessaire d'attendre dans l'ombre et le sombre de nos longues nuits de veille.

— Eudes, tu es le blanc et moi le noir. Si nous sommes complémentaires nous sommes tout autant différents comme les deux faces d'un ducat.

— Adhémar, je ne peux renier ta superbe persévérance mais pour l'amour de Dieu, ne m'entraîne pas dans ta chute prématurée dans les enfers. Chut le Maître s'agite !! »

*

« Ça vient, je le sens. Enfin ! c'est ma récompense pour ce travail acharné de bien des jours et surtout de nuits, sous des lunes pâles, et pendant que je respire je me surprends à espérer. Mais chose hâtée, n'est pas de durée. Moi, je veux la formule infinie, le sortilège ultime. Il n'est pas toujours reconnu l'alchimiste triomphant mais que m'importe la gloire et les honneurs car dans les noirs secrets de mon âme, je suis transporté de joie.

La fluorescence de la fiole est d'un très bon augure. Il ne me reste qu'un faible fragment de temps pour que les ténèbres s'éblouissent de lumière. SILENCE, les apprentis. Si je ne peux vous voir, je vous entends. Mes sens sont en perpétuelle alerte. Cessez vos stériles verbiages. Observez et apprenez. Jamais nouvelle occasion ne vous sera donnée d'être là, juste au bon moment, celui où tout bascule. L'ombre se dissipe pour laisser place à l'éclatante découverte tant recherchée. »

« Adhémar, baisse donc le son de ta voix. Il n'est pas aussi sénile que tu le prétends. Le maître semble peu enclin à céder sa place à qui que ce soit. — Eudes, jamais apprenant n'aura eu plus peur que toi face à l'autorité. J'en suis marri et plus triste encore de voir tes talents inutilisés. À quoi nous sert d'apprendre si ce n'est pas pour exercer, nous aussi, notre savoir neuf. »

« Les nuages qui obscurcissaient la lune consentent à déchirer leur voile. Séléné frappe de ta lueur mon alambic, fasse qu'elle éclaire dans la nuit, la verte émeraude mariée aux vertus végétales. Ce savant équilibre est prêt à dévoiler sa puissance de son union contre nature.

Enfin, j'y suis !!!

Sortilège de mai

Défais des esprits secrets

Les entraves des cœurs imparfaits

Que je puisse, aimer ou accabler

Et tenir entre mes mains ton altérité.

AH AH AH, je suis au faîte de ma force en cette nuit parfaite. Plus rien ne pourra se mettre en travers de ma route et surtout pas ces deux nigauds s'imaginant me dépasser. »

*

« Que Monseigneur prenne garde à la potion car si la formulation est bonne elle n'est pas moins instable et donc fragile.

— Que me chantez-vous là, Baudry. Avez-vous réussi ou non ? Moi, cette fiole me semble parfaite. Parfaite pour satisfaire mes noirs desseins.

— Monseigneur, tout prince que vous soyez, ne vous dispense pas d'user de prudence. La magie est certes puissante mais il y a toujours un prix à payer.

— Vieux fou, tenteriez-vous de me soutirer quelques pièces d'or de plus pour votre travail ? Je vous ai grassement rémunéré, il me semble. N'essayez pas une manœuvre discourtoise, vous pourriez vous en mordre les doigts. Sur un seul ordre de ma part. J'ai les moyens de vous réduire à néant.

— Mon prince, calmez vos esprits. Je ne quémande aucune rétribution supplémentaire, uniquement à protéger votre auguste personne, avant

que la magie ne se mue en noire sorcellerie où vous pourriez engloutir votre âme.

— Mon âme t'intéresse-t-elle donc ? Assure-toi plutôt que la tienne ne finisse pas au fond des enfers pour avoir joué avec le feu interdit. Moi, je me suis juste contenté d'acheter ton travail et le silence de tes deux idiots d'apprentis ; qui, cela soit dit en passant, rêvent de prendre ta place. J'espère qu'ils ne savent rien de la destination finale de tout ceci. Il en serait fâcheux pour toi et bien plus pour eux. Votre sécurité, jusque-là garantie, pourrait prendre fin d'un claquement de ma main.

— Monseigneur, loin de moi de chercher à vous déplaire mais avec tout sortilège il y a des mises en garde nécessaires.

— Baudry, Baudry, Baudry, dans quel gouffre as-tu accepté de te précipiter ? Et comment aurais-je pu t'avertir du danger auquel tu semblais vouloir t'exposer à tout prix ? Moi, qui ne suis qu'une simple forme cousue de fil argenté, pourtant mes yeux voient, ma bouche est désespérément muette.

Si tu avais pris le temps de m'observer tu aurais su que tu avais pactisé avec le diable en personne. Ce prince n'a rien à envier à Belzébuth et sa cohorte de démons malins. Pourquoi as-tu mis tes espoirs dans un être vil et malfaisant ? Ton philtre est une arme à double tranchant. Sa lame, acérée, est prompte à pénétrer dans les cœurs. Je suis triste pour toi car je sais ta profonde pureté, que tu ne cherches pas à luire pour toi mais pour l'univers infini. Mais même le ciel a ses limites. Ce philtre, ton prince noir, il le désire ardemment pour pouvoir régner. Sans lui, il en serait incapable car il est un homme pétri de peur et à l'esprit inconstant.

— Oh mon maître dans quel borbier as-tu accepté de te vautrer ? Je ne suis que ta modeste servante, celle à qui tu ne parles jamais. Eudes et Adhémar ont ce privilège que tu as toujours refusé de m'accorder. Mais, dans le silence des jours, je regarde et j'apprends sans mot dire et je suis parvenue à reproduire chacun de tes gestes, à réciter tes secrètes incantations magiques. La nuit est protectrice pour ceux qui se mettent sous son aile noire. Aucun d'entre vous ne me voit jamais, moi Lucia tapie dans le coin le plus sale du laboratoire. J'ai usé de la patience et de la sage persévérance, guetté tous vos faits et gestes, jusqu'à vos plus petits mouvements d'apparence anodine. Alors, cette formule je l'ai modifiée à l'insu de tous, trop occupés que vous êtes à rechercher fortune et gloire.

Désormais, ce sortilège d'envoûtement est devenu un philtre d'amour universel. »

Carmen Ferchault

Angelo — « Non, mais je n'y crois pas ! Tu as encore vidé une fiole de rosée ?

Luciano — Que veux-tu, c'est dans la recette du vieux...

Angelo — Cesse donc de l'appeler ainsi, Luciano ! Le jour où il te surprendra, tu le paieras cher. Il n'empêche, quand je pense à tous mes efforts, dès potron-minet, à genoux dans les herbages détrempés et glacés, pour recueillir cette satané rosée et...

Luciano — Tais-toi donc malheureux ! Ne va pas mêler le diable à la rosée ! Tu risques de tout faire tourner. Tiens donc, attrape-moi plutôt ce linge blanc, Angelo.

Angelo — Ah la belle affaire Luciano ! Un linge de jeune vierge vas-tu me prétendre ? Que sais-tu donc de la blancheur des damoiselles ? Certaines sont bien moins prudes qu'il n'y paraît !

Luciano — Comment donc Angelo ? Tu es encore allé courir le guilledou ce tantôt ? Si le vieux...

Angelo — Chut ! Malheureux... Bonsoir Maître.

Le Maître — Bonsoir Angelo. Pourquoi donc traites-tu Luciano de malheureux ? De quel vieux parlait-il ?

Angelo — Heu... Nous parlions d'une jeune damoiselle qui fait battre le cœur de Luciano, mais dont le vieux père ne supporterait pas l'affront d'une badinerie, Messire. Il vaut mieux que Luciano l'oublie !

Le Maître — Intéressant, intéressant... Qui sait, mon élixir pourrait peut-être réfréner les ardeurs du jeune Luciano... »

*

Le Maître — « Luciano, Angelo, approchez donc l'extrait que je puisse le verser dans l'alambic. Doucement, que diantre, vous savez qu'il faut le traiter avec la délicatesse d'une brise légère sur les pétales d'un pavot

pourpre. Là, il ne faut pas une ride à la surface du liquide ! Laissez-le donc se reposer de votre transbahutation et retrouver une belle surface irisée, miroir de lune, opaline et céleste, pour y cueillir la poussière d'étoile. Voyez comme elle est attachée au ciel et brille sur terre, immobile à une immobile déité. Respirez mes amis, pendant que je respire, j'espère, profitons du temps, tout est de vent, chose hâtée n'est pas de durée... Respirons...

À présent il est l'heure et il n'en est nulle autre, je verse et je déverse, diables et dieux je vous convie en ce lieu. À Jupiter et à ses foudres, qu'il en soit ainsi ! Éclat de vie, éclair de mort, justice et vertu en notre pentacle. Contemplez mes jeunes amis, contemplez cette luminescence. Approche donc Luciano, pour goûter de notre élixir !

Luciano — Maître, par pitié, je n'en veux point goûter ! Je saurai calmer les ardeurs de mon cœur par moi-même.

Le Maître — Allons donc jeune sot, plutôt mourir que t'abstenir ! Porte à tes lèvres cette coupe.

Luciano — Il me faut feindre...

Le Maître — (*NDLR : formule*) Ainsi auras-tu la force de l'aube et ainsi auras-tu la faiblesse de l'oiseau, par la volonté des pétales de l'obsidienne étoilée, je le dis émeuraulia, ysopite et turcalicot, je le veux.

Angelo — Maître, Maître, Luciano est si pâle soudainement !

Le Maître — Ne te soucie Angelo, il ne luit pas pour lui mais pour l'univers ! Sa fermeté viendra de sa blancheur, il conduit et il redresse.

Angelo — Mais Maître, le voici qui se tord !

Le Maître — N'aie crainte, Angelo, on le blesse pour guérir, plus il est frappé et plus il s'élève. La vertu donne les meilleures armes. »

*

Le Maître — « Ainsi c'est donc vous l'émissaire du Duc de Tempestoso ?

Émissaire — Mmm... oui, c'est bien moi. Êtes-vous certain d'avoir enchevêtré poussières d'étoiles et opalescence de lune dans votre élixir ? Sa couleur ne me semble point trop virginale.

Le Maître — Messire, il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable. C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

Émissaire — Ne vous méprenez point Maître, je sais que vous possédez

l'art des talismans. Mais avant de donner cet élixir à notre jeune Duchesse de Tempestoso, il m'est nécessaire de m'enquérir de son action vertueuse.

Le Maître — Je l'adjure, maintenant et encore. Cet élixir, au prix de cent ducats d'or, régite et corrige celui qui le porte à ses lèvres, afin qu'il sache régner sur sa vertu. »

Angelo n'a rien perdu de la conversation et s'éclipse, telle une ombre spectrale, au fond de la pièce. Le vieux gribou est une fois encore en train d'embobiner un riche client. Tout cela fait partie de son quotidien et ne l'émeut plus guère. Mais que l'on veuille attenter à la vertu de la jeune Duchesse de Tempestoso, ou plutôt remettre la belle damoiselle sur le chemin supposé de la vertu, cela, oui, cela mérite une action immédiate de sa part ! Vite, trouver une parade... La faire s'échapper du château ? Trop incertain, il n'en aurait pas le temps. Non, il lui faut substituer à l'élixir de la fiole quelque autre liquide inoffensif. Vite, préparer une tisane de mélisse et de thym, y glisser trois gouttes de suc d'anis pour la couleur... Voilà qui fera l'affaire !

Et c'est ainsi que nous retrouvons, au lendemain de cette nuit d'incantation, Luciano, enfin remis de ses émotions après avoir vidé ses tripes jusqu'à l'aube, et Angelo qui rient à s'en tordre les côtes, en évoquant la tisane la plus chère au monde que vient d'acquérir le Duc. Ce soir pour nos jeunes amis, point de chaudron ni d'alambic, Angelo a un rendez-vous galant. Serait-ce avec une jeune Duchesse ?...

Dominique M.

L'atelier de l'alchimiste

Mickael Scot est un célèbre alchimiste écossais qui vécut à Édimbourg au XIII^e siècle. Il avait un don de voyance, et, d'après ce qu'il a bien voulu nous laisser en héritage, il avait inventé la recette pour créer l'œil qui sait. Il la disait fort simple et l'a consignée sur le parchemin que vous voyez là-bas ouvert sur sa table.

Rassembler dans le mortier dans l'ordre :

- 10 oz (onces) d'œil de chouette qui voit la nuit
- 10 oz d'œil de faucon qui voit au loin
- 5 oz d'œil de taureau qui voit au-delà de la terre puissante
- 2,5 oz d'œil de rhinocéros qui voit la solidité indestructible
- 5 oz d'œil de tigre qui scrute et traque la gazelle apeurée
- 15 oz d'œil céleste qui embrase l'univers d'un seul regard

Piler au fur et à mesure les différents morceaux d'œil dans un mortier.

Remuer fermement avec la spatule la poudre farineuse.

Réserver.

Dans l'alambic, verser 120 oz de lait d'éléphante. Mélanger vivement avec le muscle d'une limace des neiges jusqu'à l'obtention d'une consistance gélatineuse.

Chauffer à petit feu, puis ajouter progressivement la poudre des yeux.

Lorsque la décoction est bien liée, ajoutez-y les trois condiments suivants :

- une once d'hémérocalle
- une once d'hysope
- une once de tarayacum.

Porter le tout à ébullition et maintenir à gros bouillon le temps que la roue de la fortune réalise un tour complet.

Pour finir, saupoudrer d'un soupçon de digitale afin de fixer la solution.

Filtrer le liquide en énonçant la prière magique :

*« Oh toi qui éclaires toute chose, vois l'invisible, phnoukentabaath,
Oh toi, qui dévoiles les secrets de l'avenir, vois le futur, phnoukentabaath
Oh toi, qui révèles le mystérieux chemin qui mène au dieu grand et unique,
vois le mystère, phnoukentabaath. »*

*

Mickael l'alchimiste ne travaille pas seul. Il est assisté de Jonathan et d'un jeune apprenti, Tristan, qui présage d'un fort talent en voyance.

Tristan expose chaque pierre d'œil à la flamme pour en vérifier la pureté. Jonathan pèse minutieusement le poids d'œil nécessaire qu'il fait ensuite tomber dans le mortier.

Jonathan demande : « J'ai besoin de l'œil de chouette. Il initie la recette. »

Tristan avoue : « Je l'ai égaré dans le panier.

— Malheureux, s'exclame Jonathan. Le maître attend. Il va s'impatienter.

Le maître a des colères telluriques.

Tristan — J'ai trouvé l'œil de faucon.

Jonathan — C'est déjà ça. Il est essentiel à la fermentation de la solution, qui prendra toute sa force lorsque la pleine lune traversera le vitrail en son centre.

Tristan — Ah, j'ai trouvé l'œil de chouette.

Jonathan — Enfin ! C'est aussi l'heure où les chauves-souris se décrochent.

Tristan — J'ai peur des chauves-souris.

Jonathan — Poltron. L'alchimiste n'a peur de rien. Toute sa vie, il cherche et découvre.

As-tu préparé toutes les pierres d'œil ?

Tristan — Les voici, sur le plateau. Enfin, lambin ! »

Jonathan broie minutieusement chaque pierre d'œil en une fine poudre dans le mortier.

*

23 h 40. L'alchimiste a rassemblé ingrédients et condiments.

Il expose l'alambic à la flamme brûlante. Le liquide monte à ébullition. De gros bouillons rouge sang viennent crever à la surface.

Phnoukentabaoth, murmure-t-il.

Une fumée opaque sort du col, envahit la pièce sombre et s'élève en volutes épaisses et nauséabondes.

Phnoukentabaoth, dit-il.

Une forte explosion survient, fioles et burettes s'entrechoquent. Les manuscrits voltigent. Mickael l'alchimiste a les yeux exorbités.

Hagard, il hurle « Phnoukentabaoth ».

De la nuée ténébreuse émerge l'œil qui palpite et flamboie.

Qui éclaire la nuit.

L'homme n'aura plus jamais peur des ténèbres.

L'œil s'élève et vient s'arrimer au ciel en regard de la lune et des étoiles.

Il est attaché au ciel et brille sur la terre.

Les astres voient.

L'œil voit aussi mais lui, il sait qu'il voit. Il scrute et transperce.

Mickael exulte.

Ses vieilles joues ridées tremblent, des larmes coulent de ses yeux fatigués. Vieux il a vécu pour créer l'œil qui sait.

L'alchimiste s'affaisse, rompu d'émotion.

*

Le lendemain vient à passer un jeune alchimiste, qui fait le tour des officines d'Europe. Il arrive de Pologne.

Malgré son harcèlement de la veille, Mickael est déjà penché sur un parchemin. Il compte et calcule selon des formules de lui seul connues.

Sedziwoj, c'est le nom de l'alchimiste polonais, s'approche et demande : « Oh ! Vénéré Maître, m'initiez-vous à votre recherche sur l'œil qui sait ? J'ai fait tout ce chemin depuis la Pologne pour espérer être reçu dans votre officine.

Mickael — J'ai moi-même beaucoup marché, parcouru les volcans, cratères et laves qui révèlent à nos yeux les entrailles de la terre et ses plus beaux joyaux, les pierres fines et précieuses. J'ai collecté toutes sortes de pierres qui évoquent le regard, noir, brillant, sauvage, perçant.

Sedziwoj — Je connais l'œil céleste.

Mickael — C'est le catalyseur de la préparation. Je l'ai trouvé en Islande sur le versant du Krysuvik, de triste renom. Sans lui, point d'expérience.

Sedziwoj — Maître, j'ai beaucoup appris des nombreux alchimistes que j'ai visités. Aucun ne s'intéresse comme vous à l'œil qui sait.

Mickael — Assurément, mon ami. C'est la recherche de toute ma vie. Maintenant que je suis vieux, il semble que mes efforts aboutissent favorablement.

Sedziwoj — Bien sûr, il y a l'œil grec et l'œil égyptien. Ce sont de vulgaires essais.

Mickael — Le mien est vivant, palpitant, perspicace. Il devine, comprend, dévoile. Il sait. Celui qui le crée dispose de l'œil éternel, omniscient. Et je crois bien que je suis celui-là, exulte-t-il, hors de lui-même. Je suis au sommet de la gloire.

Sedziwoj — Votre nom vous survivra, maître. S'il vous plaît, gardez-moi auprès de vous. Vous m'apprendrez beaucoup, pour le progrès de notre science. »

*

Mickael — « Mais j'entends un bruit au fond de mon atelier. Y aurait-il un

intrus ? Quelque coquin qui espère me dérober mon secret ? »

Une ombre noire s'est réfugiée dans l'encoignure de la bibliothèque, en haut des marches. Un immense chapeau noir lui tombe sur les yeux. Il n'y a pas plus noir que l'habit noir de cette sombre créature. Un rayon de lune vient frapper ce qui semble être un objet scintillant, à hauteur de main.

Mickael — « Qui va là ? »

Pour toute réponse répond un lourd silence.

Mickael — « J'y vais de ce pas. J'en aurai le cœur net.

Sedziwoj — N'y allez pas, Maître. J'irai. Je suis jeune et agile. »

Sedziwoj s'élançait et, d'un bond, franchit la volée de marches.

L'homme sombre fait un pas, brandit sa lourde épée et transperce l'épaule du Polonais, qui s'effondre en hurlant de douleur.

L'ombre diabolique disparaît soudain.

« Maître, gémit Sedziwoj. La blessure me brûle horriblement. Ce n'est pas une blessure ordinaire.

Mickael — Relevez-vous mon ami et venez vous reposer sur cette couche. Montrez-moi. Votre chair est rouge et brûle. Il faut vite intervenir. Vous risqueriez de disparaître, progressivement consumé, telle une souche du meilleur bois. C'est la marque d'un esprit diabolique, de Satan lui-même. Il est venu s'emparer de l'œil qui sait et vous m'avez sauvé la vie. Laissez-moi sauver la vôtre alors qu'il en est encore temps. »

Mickael va chercher les onguents salvateurs sur son étagère médicinale et dépose un épais cataplasme sur la plaie déjà profonde.

Sedziwoj revient à lui tandis que la brûlure décroît.

« Demain il n'y paraîtra plus, proclame Mickael. Je vous ai administré un contrepoison puissant et je vous garde auprès de moi. Nous ne serons jamais de trop pour veiller sur l'œil qui sait. »

Claude Fontaine

« *Pensez à moi et écrivez-moi. »*

« *Aimez-moi surtout et ne m'oubliez pas quand je ne serai plus. »*

« *Écrivez-moi souvent de ces tendres lettres qui font la parure et la consolation de l'hiver. »*

« *Aimez-moi un peu, pensez à moi. Vous savez que c'est toute ma vie et toute ma protection. »*

5 juin 2021

Tous ensemble tout s'assemble

À partir de portraits de Chateaubriand et de citations de l'écrivain, expérimenter des petits jeux d'écriture (acrostiche, pangramme...) afin d'éprouver individuellement l'écriture sur des volumes en papier (cube, cône, cylindre...) et d'assembler, d'agencer, de composer collectivement sur un support les textes produits.

Atelier d'écriture créative pour cette dernière séance. Les participants commencent par lire une sélection de citations de Chateaubriand, et en choisissent chacun une qu'ils inscrivent aux feutres de couleurs sur un grand support recouvert de papier blanc. Un portrait de Chateaubriand (celui peint par Guérin ou celui peint par Girodet, au choix) rejoint les citations sur le papier, l'auteur trônant ainsi au milieu de ses propres mots.

De nouvelles couleurs s'ajoutent, celles des papiers que l'on façonne en cônes, cubes, lanières... Sur ces volumes de papier, chacun inscrit les acrostiches inventés à partir du nom de Chateaubriand et les pangrammes qui défient l'alphabet. Les wapitis y côtoient les kiwis ; les wagons, les zéphyr ; les

whiskys, les kayaks ; les squaws, les clowns et les myriades d'étoiles.

Mots et volumes collés finissent par recouvrir le papier blanc jusqu'à former une œuvre composite, fantaisiste et bariolée, inattendue dans cet ermitage hors du temps voulu par Chateaubriand lui-même comme une véritable « chartreuse », chez cet écrivain romantique qui décidément inspire toutes sortes de créations littéraires.

Composer un acrostiche à partir du nom de François-René de Chateaubriand.

Chanson éphémère
Hier ou avant-hier
Avez-vous perçu
Tout petit, ténu
Encore incertain
A peine mâtin
Une vague qui enfle
Bruit qui se gonfle
Repu d'espérance
Invitant à la danse
A nous embrasser
Nouvelle liberté
D'aimer et d'oser !

Dominique M.

Ce soir-là, au couchant, le vieil
Homme, ahuri, découvre son
Abri bouleversé et pillé,
Toutes ses hardes dispersées,
Effiloché son mauvais duvet. Les
Ans ont flétri son visage fatigué
Une grande ride barre son front creusé.
Baliverne l'adversité, la cruauté.
Rien ne l'atteint plus. Les souffrances
Imprévues ne heurtent plus sa couenne endurcie.
Adieu les douceurs, les tendresses de la vie !
N'envions plus les heureux, les nantis.
Demain n'existe pas pour le vieil homme.

Claude Fontaine

Chateaubriand, château brillant,
Homme de légendes d'un autre temps,
Amoureux de la beauté, des arts et des lettres,
Travaillé par l'amour et la beauté de Juliette,
Encore et toujours présent, Ici et Maintenant,
A la fameuse Maison de Chateaubriand,
Un illustre et talentueux prince des poètes,
Baguenaudant dans son parc tel un anachorète,
Rendu à la paix et à la justice de la postérité,
Initié aux merveilleux arcanes de l'algèbre du mystère,
Aux ténébreuses amours jusqu'au couchant de Léthé,
Nonobstant les essences et la nature éphémères
De ses tulipiers, de ses cèdres et de ses arbres à thé...

© Apolline Marée

Choisissons la beauté
Haïssons la terreur
Apprécions la douceur
Taisons nos mesquineries
Eduquons nos enfants
Abaissons nos barrières
Utilisons nos cellules grises
Bravons l'indifférence
Relisons les grands auteurs
Imaginons des paradis
Affûtons nos sens
Noyons l'intolérance
Dansons !

Pascale Hamon

C'est
Hautement
Amusant
Terriblement
Emouvant
Après
Un
Bref
Rêve
Impossible
A
Noter
Donc

Olivier Mourgeon

C'était jour de grandes marées
Hauts de Hurlevent
Automne pluvieux
Tempétueux
Eclats de rire des goélands
Au loin navires galérant
Univers déchaîné
Barques de pêcheurs échouées
Rivages labourés par les vagues
Immergés de lames blanches mousseuses
Accrochés aux falaises rocheuses
Nids d'albatros frissonnants
Déchaînement infernal des éléments

Mannick

Cher François-René
Hier, je te connaissais à peine,
Avant que je ne découvre
Tes textes, tes arbres, tes pensées
En ce beau domaine de Châtenay.
Avec l'aide d'Olivier,
Une consigne, un jeu, une contrainte font
Bouillonner nos esprits pour
Raconter une histoire
Inventer des situations
Autour de ta vie, ta famille, tes amis.
Nous avons nourri notre imaginaire
Dans ce cadre enchanteur empreint de ta présence.

Pascale Hamon

■ Imaginer un pangramme inspiré de Chateaubriand ou d'un de ses portraits.

François-René,
Regarde les dix vieux wapitis honteux manger les kiwis juteux, qui sont assis béatement, le nez au vent, sur une pierre d'onyx

Claude Fontaine

François-René, vous nous transportez dans les hauteurs célestes de la lyre et de l'amour tel un wasserfall balayé par Zéphyr déflorant Danaé en onyx.

© Apolline Marée

François-René, pourquoi buvez-vous du vieux whisky mélangé ?
Jetez-le !

Olivier Mourgeon

Vêtu d'un grand et joli kilt, dansant le twist, un François-René zen fait briller et piquer mes yeux. Ah bravo !

Pascale Hamon

Merci à vous, François-René, qui nous avez emmenés vers les merveilleux paysages du Nouveau Monde à la rencontre des yaks et des wapitis, qui nous avez fait rêver aux myriades d'étoiles...

Mannick

*« [...] j'ai assez écrit, si mon nom
doit vivre ; beaucoup trop, s'il doit
mourir. »*

Références bibliographiques

Citations données en exergue

p. 11. Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*, 5^e partie, « Achèvement et perfectionnement de la langue anglaise. Mort des langues ».

p. 14. Chateaubriand, *Les Aventures du dernier Abencerage*.

p. 32. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, III^e partie, livre I, chapitre V : « Sculpture », note.

p. 65. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, note XLVI (sur les *Monuments détruits dans l'abbaye de Saint-Denis, les 6, 7 et 8 août 1793*) ; note attachée à IV^e partie, livre II, chapitre IX : « Saint-Denis ».

p. 66. Hortense Allart, *Les enchantements de Prudence*, Paris, Calmann Lévy, 1877.

p. 103. Lettre de Chateaubriand à Mme de Duras, 27 avril 1822.

p. 104. Chateaubriand, avant-propos des *Mémoires d'outre-tombe*, daté du 14 avril 1846, revu le 28 juillet 1846.

p. 140. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XIV, chapitre 1.

p. 166. • Lettre de Chateaubriand à Mme de Vichet, Rome, 21 octobre 1828. • Lettre de Chateaubriand à Juliette Récamier, Rome, 3 janvier 1829. • Lettre de Chateaubriand à Léontine de Villeneuve, Rome, 18 février 1829. • Lettre de Chateaubriand à Juliette Récamier, 2 septembre 1833.

p. 175. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « Tunis et retour en France ».

p. 185. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, II^e partie, livre I, chapitre III.

Ouvrages cités ou évoqués durant les ateliers

23/01/2021 (*). Poèmes gravés dans le Palais de l'Alhambra. Chateaubriand, *Les Aventures du dernier Abencerage* (1826). Federico García Lorca, *Soir et Idylle* (poèmes).

06/02/2021. Répliques de films tirées de : *Casablanca* (1942), *Citizen Kane* (1941), *L'Arme fatale* (1987-1998), *Le Parrain* (1972), *Le Parrain 3* (1991), *Le silence des agneaux* (1991), *Scarface* (1983), *Taxi Driver* (1976), *Drôle de drame* (1937), *Le Pacha* (1968), *Les Ripoux* (1984), *Subway* (1985), *Columbo* (1975).

06/03/2021. Compte rendu d'une exposition consacrée aux peintres impressionnistes par Émile Zola dans ses *Notes Parisiennes* du 19 avril 1877. Arthur Rimbaud, *Sensation* et *Tête de faune* (poésies). Stéphane Mallarmé, *Le Faune*, dans *L'après-midi d'un faune*. Paul Verlaine, *Romances sans paroles*, IX (mai-juin 1872).

03/04/2021. Chateaubriand, *Mémoires de ma vie* (commencés en 1809, prémices des futurs *Mémoires d'outre-tombe*), livre I. Chateaubriand, avant-propos des *Mémoires d'outre-tombe* (daté du 14 avril 1846, revu le 28 juillet 1846). Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XI, chapitre 1 : « Défaut de mon caractère » ; livre XLII, chapitre 17 : « Récapitulation de ma vie ». Paul Verlaine, *Colloque sentimental*, dans *Œuvres poétiques complètes, Fêtes galantes* (Gallimard, 1962 [1869]). Guillaume Apollinaire, *Le Pont Mirabeau*, dans *Alcools* (1913). Jacques Prévert, *Les Feuilles mortes*, dans *Soleil de nuit* (Gallimard, 1980 [1947]). *Souvenirs, souvenirs*, chanson de Johnny Hallyday, paroles de Fernand Bonifay (1960). André Breton, *Toujours pour la première fois*, dans *L'air de l'eau* (1934).

08/05/2021. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre III, chapitres 10 et 11. Livre des emblèmes d'Augsbourg (1699). La *Table d'émeraude* d'Hermès Trismégiste (traduction de l'Hortulain).

05/06/2021. Citations de Chateaubriand extraites de : *Tableaux de la nature* (1784-1789), *Essai sur les révolutions* (1797), *Génie du christianisme* (1802), *René* (1802), *Les Martyrs* (1809), *Pensées, réflexions et maximes* (publiées en 1828), *Essai sur la littérature anglaise* (1836), *Congrès de Vérone* (1838), *Mémoires d'outre-tombe* (publiés en 1848-1850).

(*) Atelier en lien avec l'exposition *Romance à l'Alhambra. Un livre, un opéra : Chateaubriand, Cherubini* (10 octobre 2020 – 4 avril 2021) ; commissariat : Anne Sudre, responsable de l'unité de la conservation de la Maison de Chateaubriand.

Bio-bibliographie d'Olivier Campos

« Je suis auteur, compositeur, lecteur, déclameur et l'écriture est la pierre angulaire de mes activités créatives. J'aime jouer avec les sons des mots pour créer des émotions à l'occasion de lectures, de déclamations, de chansons, de chorégraphies, d'expositions, de projections et de toutes autres folâtreries. À partir de 2006 j'ai orienté mon travail d'écriture vers le questionnement des combinaisons des sons qui composent les mots (phonèmes) pour révéler leurs sens cachés. En ce sens, mes travaux s'inscrivent aussi dans la perpétuation et la transmission du "langage des oiseaux". Mais surtout, j'aime me promener à travers les champs artistiques, chercher les points de vue des maîtres, de ceux qui nous ont précédés, pour les assimiler et, les mêlant à ma sensibilité, partager avec tous ceux de mon temps les fruits de mes travaux.

Les ateliers d'écriture que j'anime me permettent de rencontrer de nombreux publics, d'être au cœur de cette matière vivante qu'est la langue. Cette langue qui dirige nos souffles, modèle nos voix, nous divulgue à l'humanité et nous révèle à nous-mêmes. »

Publications

CD : *Vertigineuse douceur*, Écrire et jouer, mars 2021
Poèmes de Charles Baudelaire ; musique et voix : Olivier Campos

CD : *Les jours s'en vont je demeure* (B.O. du spectacle), Écrire et jouer, février 2020
Poèmes de Guillaume Apollinaire ; musique et voix : Olivier Campos

S'assembler entre les silences, recueil de paroles citoyennes, avec L'Association La Ruche, 2017

C(h)aracter(e)s, avec L'Association La Ruche, 2016
Dans le cadre des ateliers réalisés à l'occasion du festival Chorus (92)

Langue Vivante 1, saison 2014-2015
Livre-objet original et illustré, fabriqué et assemblé de manière artisanale, regroupant les poèmes des 20 auteurs de la saison 2014-2015

Slam Sous le Porche, recueil collectif 2007-2014, La Fontaine de Siloé Éditeur, 2014

Zig-zap et 8 autres poèmes, édition en ligne, Mots Migrateurs, 2012
<http://www.motsmigrateurs.fr/page8/page67/page67.html>

L'heure est mûre, Mots Migrateurs, « Première impression », 2^e éd. 2012

L'heure est mûre, Mots Migrateurs, « Première impression », 2009

De temps en temps, recueil collectif, Mots Migrateurs, « L'écriture en partage », 2007

Spectacles

La Prose du Transsibérien : lecture-déclamation du poème de Blaise Cendrars avec projection d'images d'archives de la mission en Sibérie du Nord de la section photographique de l'armée française (2022)

Vertigineuse douceur : lectures musicales autour d'extraits des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire (2020-2021)

Les jours s'en vont je demeure : lectures musicales des poèmes de Guillaume Apollinaire, avec Philippe Raimbault (2018-2019)

Venez en paix, Bienvenue, salam, shalom (2016)

L'époque infinie (2015)

Voix du front et d'ailleurs : lecture de correspondances de soldats de la grande guerre (2014)

Une soirée américaine : spectacle de lecture d'auteurs américains (2012)

Diffusions radio

Nos meilleures années, Radio RGB 99.2 FM, juillet 2019
Création de la bande originale
<http://www.radiorgb.net/podcast/nos-meilleures-annees-juillet-2019>

Encres mêlées, invité : Philippe Raimbault, Radio RGB 99.2 FM, mars 2019
<http://www.radiorgb.net/emission/les-encres-melees>

Nos meilleures années, Radio RGB 99.2 FM, juillet 2018
Création sonore
<http://www.radiorgb.net/podcast/nos-meilleures-annees>

Payer de son temps de Sophie Fédy, Radio RGB 99.2 FM, juillet 2018
Création sonore (B.O.)

Freaky parade de Mireille Jaume, Radio RGB 99.2 FM, juillet 2018
Création sonore (B.O.)

L'époque infinie, Radiomorphose sur RGB 99.2 FM, octobre-novembre-
décembre 2015

8 chromissions d'un quart d'heure autour d'une rhapsodie du temps présent.
<http://www.radiorgb.net/emission/lepoque-infinie>

<https://oliviercampos.wordpress.com>

Sommaire

Samedi 23 janvier 2021 (*) AbracadAlhambra	15
Samedi 6 février 2021 (*) 50 nuances de noir	33
Samedi 6 mars 2021 (*) Nouvelle impressionniste	67
Samedi 3 avril 2021 (*) Souvenirs à survenir	105
Samedi 8 mai 2021 (*) Science et vie des lettres	141
Samedi 5 juin 2021 Tous ensemble tout s'assemble	167
Références bibliographiques	177
Bio-bibliographie d'Olivier Campos	179

(*) Séances données par visioconférence.

*« [...] l'écrivain original n'est pas celui
qui n'imité personne, mais celui que
personne ne peut imiter. »*

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directrice déléguée aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

Dépôt légal pour la version papier : septembre 2022

ISSN : 2804-1364

ISBN : 979-10-93187-47-1